



SAINT PHOTIOS

**LA MYSTAGOGIE
DU SAINT ESPRIT**

OEUVRES TRINITAIRES

II

**SAINTE
SOPHIE**

**CONSTAN
TINOPLE**



FRATERNITE ORTHODOXE SAINT GREGOIRE PALAMAS



INTRODUCTION

à la

MYSTAGOGIE DU SAINT ESPRIT



A MYSTAGOGIE du Saint Esprit est l'un des sommets de la théologie patristique et une véritable pierre de touche pour ceux qui ne voient pas que saint Photios y traite, en même temps que de la procession du Saint Esprit, de la possibilité même d'approcher le mystère de la théologie et de la méthode véritable pour connaître Dieu.

La *Mystagogie* apparaît, dès lors, comme un texte difficile, du fait que saint Photios, délibérément, a recours à deux méthodes différentes qu'il entrecroise savamment pour en mieux faire ressortir le caractère antinomique :

- d'une part, il présuppose sans cesse la méthode de la théologie biblique et patristique, comme l'indique le titre même de son ouvrage, *Mystagogie*, initiation au mystère ;
- et d'autre part il s'attache à réfuter avec rigueur –parfois aussi

avec ironie— les arguments d'une scolastique balbutiante, celle des théologiens franks de l'époque carolingienne.

I

LA METHODE THEOLOGIQUE

Si la théologie est confessée comme révélée¹, elle est alors une mystagogie, une initiation aux mystères, et sa méthode propre ne se laisse réduire à aucune de celles qu'utilisent les philosophies et les sciences qui ont leurs objets particuliers. L'embarras, notamment de la philosophie, devant la théologie, saint Grégoire le Théologien² le résume, lorsqu'il affirme que non seulement il est impossible

1. Rappelons que le modèle des théologiens, pour les Pères, est Moïse, qui reçut la révélation des Mystères de la gloire de Dieu au sommet du Sinaï. Voir, en particulier, la *Vie de Moïse* de saint Grégoire de Nysse, collection Sources Chrétiennes n°1 bis, traduite par Jean Daniélou, 2ème édition, Paris, 1955. Voir aussi les ouvrages de V. Lossky, *Théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944 et le recueil intitulé *A l'image et à la ressemblance de Dieu*, Paris, 1967.

2. Voir les *Discours Théologiques* de saint Grégoire le Théologien. Il convient ici de noter que ce titre de *théologien* n'a été attribué par l'Eglise qu'à de très rares saints : saint Jean l'Evangéliste, saint Grégoire de Naziance dont nous parlons, saint Syméon le Nouveau Théologien et enfin, peut-être, aujourd'hui, saint Grégoire Palamas. Ces trois ou quatre sont les seuls à porter ce titre dans leur nom. Il ne signifie pas qu'ils ont «parlé de Dieu», mais, avant tout, qu'ils se sont purifiés pour Dieu et ont puisé leur vie dans les énergies de la Trinité. Ils ont eu accès au mystère trinitaire, autant qu'il leur était possible, et ils y ont conduit les autres. Voici un des passages très célèbres où saint Grégoire le Théologien exprime le caractère incompréhensible, antinomique, du mystère trinitaire : «Je n'ai pas commencé de penser à l'unité que la Trinité me baigne de sa splendeur. Je n'ai pas commencé à penser à la Trinité que l'unité me ressaisit. Lorsqu'un des Trois se présente à moi, je pense que c'est le tout, tant mon oeil est rempli, tant le surplus m'échappe ; car dans mon esprit trop borné pour comprendre un seul, il ne reste plus de place à donner au surplus. Lorsque j'unis les Trois dans une même pensée, je vois un seul flambeau, sans pouvoir diviser ou analyser la lumière unifiée» (cité par Lossky, *Théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, p.45).

d'exprimer Dieu, mais plus encore de le concevoir³. Ce sont des réalités nouvelles que Moïse expérimente sur le Mont Sinaï, qui dépassent la raison, comme le langage humain, lequel se trouve incapable de les exprimer autrement que par des termes antinomiques : dans la «ténèbre lumineuse», le saint Prophète «voit invisiblement» et «entend inaudiblement»⁴. Autant la connaissance philosophique ou scientifique revendique une certaine extériorité de l'intelligence à son objet, autant la théologie suppose que le prophète, l'apôtre et le saint ont gravi le Sinaï spirituel, c'est-à-dire chacune des étapes de la vie spirituelle, que les Pères ont nommé *purification, illumination, et glorification (ou déification)*. Aux yeux des Pères, toute «mystique», toute «religion», toute «théologie» qui ne peut décrire ces étapes et enseigner le passage de l'une à l'autre se dénonce d'elle-même comme une imposture. Au sommet de ce Sinaï spirituel, l'être tout entier s'unit ineffablement à son Dieu et Créateur⁵.

C'est une telle conception de la théologie qu'implique l'idée même de mystagogie, comme le suggère très justement le Père Michel Azkoul :

«Dans ce mot de *mystagogia* (initiation aux mystères) réside la clef de la façon dont saint Photios et les Pères en général ont pensé

3. Voir *Discours Théologiques*, 2,4. Cité et commenté par J. Romanides dans «Le Filioque», dans *Dossier H Saint Augustin*, l'Age d'Homme, Paris, p. 207.

4. Voir *Vie de Moïse*, op. cit., II, 162-165, p. 80-82. Précisons qu'il ne faut pas confondre l'apophasisme (l'usage des négations en théologie) des Pères avec une quelconque «rhétorique de la contradiction». Connaître dans l'inconnaissance ne veut pas dire connaître dans l'ignorance, ce qui serait absurde. Les «antinomies» visent quelque chose de réel en Dieu ou dans l'expérience de Dieu, mais qui échappe à la saisie du langage ordinaire. «Il est propre à toute théologie qui veut respecter la piété d'affirmer tantôt une chose, tantôt une autre, lorsque les deux affirmations sont vraies ; quant à se contredire dans ses affirmations, cela ne convient qu'aux hommes complètement privés d'intelligence», dit saint Grégoire Palamas dans ses *Chapitres physiques, théologiques, éthiques et pratiques*, 121.

5. Saint Syméon le Nouveau Théologien, pour expliquer cette union déifiante, prend l'image de la boule de fer qui, plongée dans le feu, devenue incandescente, se fait tout entière feu sans perdre sa nature de fer : ainsi notre nature, immergée dans l'énergie de Dieu, devient totalement divine par la grâce, sans perdre son humanité.

la *théologie* (Dieu en Lui-même) par opposition à l'*économie* (l'Incarnation et ses conséquences). Ici, le terme de mystagogie suggère l'approche que saint Photios fait de la Sainte Trinité. Mystagogie suppose la vraie foi, la vie de perfection dans le Christ conduisant à la *gnosis* (connaissance), c'est-à-dire à ce genre de connaissance qui est le fruit de cette foi et la pureté de l'âme. Seul le parfait peut vraiment 'doxologiser' et 'théologuer' sur Dieu (glorifier et connaître Dieu).

«L'homme 'pur' ou 'parfait' (*teleios anēr*) dont saint Paul ou saint Jacques⁶ parlent est celui qui a reçu 'la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée'⁷. De tels hommes ont été initiés aux 'profondeurs de Dieu'⁸ et ont obtenu du Saint Esprit la *gnosis*, la connaissance spirituelle. C'est ainsi qu'ils deviennent 'dispensateurs des mystères de Dieu'⁹. Il importe de comprendre que de tels mystères ne sont pas découverts ou démontrés rationnellement, mais accordés, généralement par une inspiration (*empneusis*) qui advient durant la *théoria* (vision de Dieu) et la prière. Chaque *gnose* à la fois provient de la communion (*koinonia*) avec le Saint Esprit et, à son tour, circulairement, engendre une nouvelle *gnose* plus élevée.

«Nous devons distinguer, à l'intérieur du 'mystère' de l'Evangile ou du *kérygme* (message), la partie qui s'offre publiquement à un examen rationnel, et celle qui ne s'y prête pas. Saint Photios appelle l'apôtre Paul 'le héraut de l'Eglise et le docteur de l'univers' (chap. 48). Or Paul n'est 'prédicateur' et 'docteur' que parce qu'il a atteint la 'perfection'. Il instruit les 'imparfaits' avec la 'parole de vérité', et ceux qui le reçoivent sont baptisés, c'est-à-dire reçoivent l'illumination (*photismos*) et entrent dans la voie qui mène à la perfection. 'Les parfaits, écrit saint Photios, deviennent visionnaires de l'invisible' (chap. 30). Ils deviennent des 'coeurs purs', ayant atteint l'impassibilité, gardant la foi dans la pureté. Ils ont été initiés, au cours de ce qu'on appelle 'une seconde initiation' (chap. 20),

6. Phil. 3,12; Jac. 3,2.

7. 1 Cor. 2,7.

8. 1 Cor. 2,10.

9. 1 Cor. 4,1.

dans les profondeurs du 'mystère du salut', dans le royaume de l'Esprit¹⁰».

La théologie à laquelle se réfère saint Photios ne s'apprend pas dans les séminaires ou dans les Instituts de théologie, mais dans la *Philocalie*¹¹ et sous la direction d'un père spirituel, qui prépare son disciple à une telle expérience de Dieu, mais sans pouvoir créer en lui cette expérience. On a pu dire que la *Philocalie* était un traité de science expérimentale¹² : le savant a des instruments pour expérimenter, pour observer la nature – par exemple, le microscope –, et il hérite d'un langage créé, de symboles, pour décrire la réalité empirique, et de théories utilisant ces symboles ; il est ainsi « initié », préparé, par les livres et les théories des savants qui l'ont précédé, à comprendre ce qu'il voit lui-même dans ses instruments. De même le chrétien. Quand on parle de Révélation, on pense ordinairement qu'il s'agit d'une communication divine, faite une fois pour toutes aux prophètes, dont l'expérience est de nature non répétitive, ce qui revient à croire que ce sont, par exemple, les microbes qui ont dicté aux scientifiques leurs livres. Rien de tel chez les Pères. Le chrétien doit s'initier par l'ascèse et la purification, auprès d'un ancien qui l'aide à comprendre les enseignements de la *Philocalie* et ceux de l'Écriture Sainte, afin qu'il puisse avoir l'intelligence spirituelle de ce qu'il expérimente dans la vie en Christ, et être conduit à l'expérience dont parlent les prophètes et les saints. Toutefois, l'instrument de mesure n'est pas, pour le chrétien, un objet fabriqué et extérieur à lui-même, c'est

10. «Saint Photios and the Filioque» by Michael Azkoul, dans l'édition de la *Mystagogie* procurée par le Holy Transfiguration Monastery, *On the Mystagogy of the Holy Spirit*, Studion Publishers Inc., 1983, p. 18–19.

11. La *Philocalie des saints neptiques*, recueil publié par Macaire de Corinthe et Nicodème l'Hagiorite en 1782. Voir *The Philokalia (The complete text)*. Traduction anglaise de Palmer, Sherrard et Ware, Londres, 1979.

12. On trouvera, sur ce point, des indications intéressantes chez J. Romanides, *Franks, Romans, Feudalism and Doctrine*. Boston, 1981, p. 42 sqq. L'auteur compare la méthode des sciences modernes et celle de la théologie orthodoxe, montrant que cette dernière a toujours rejeté la « métaphysique » : « Les Pères n'ont pas conçu la théologie comme une science théorétique ou spéculative, mais comme une science positive, à tous égards » (p. 40).

son propre cœur dont il apprend, en suivant les règles données par les saints Pères, à faire «le temple du Saint Esprit¹³». Seul celui qui est devenu théophore, pneumatophore, porteur du Saint Esprit, est véritablement théologien : tel est l'enseignement biblique, apostolique et patristique, dont hérite ici saint Photios.

Dans l'Eglise, une telle conception de la théologie fondait aussi l'ecclésiologie : les évêques ou les prêtres étaient choisis parmi les glorifiés, les théophores capables de conduire, dans le Saint Esprit, les fidèles jusqu'à la perfection¹⁴. L'épiscopat n'était pas alors une fonction à laquelle on accédait, mais la reconnaissance par le peuple et le collège sacerdotal d'un *état de fait* spirituel : celui qui était arrivé à la glorification, à la déification, qui avait fait ainsi l'expérience qui fut celle des Apôtres au jour de la Pentecôte¹⁵, celui qui avait la *réalité* de la succession apostolique, l'Eglise le confirmait par la consécration épiscopale. On trouve un tel enseignement chez saint Paul¹⁶, chez saint Denys l'Aréopagite¹⁷,

13. Voir Romanides, *Franks, Romans, Feudalism*, op. cit., p. 43.

14. Ils avaient le rôle des prophètes de l'Ancien Testament, parce que, comme eux, ils avaient vu «le Seigneur de gloire», la gloire incréée de Dieu dans le Christ. Les écrits de la primitive Eglise se servent peu des termes d'*évêque* et *prêtre*, mais utilisent les mots «prophète» (1 Cor. 12, 28; 14,19 etc) ou «hiérarque» pour l'évêque et *hiereus* (*sacrificateur*) pour le prêtre, les désignant par leur fonction. L'évêque est le déifié, parfait ou glorifié, qui a vu la gloire de Dieu sur la face du Christ, et a mission d'y conduire les autres. Le prêtre a atteint l'illumination, la prière incessante du cœur, et il illumine les âmes. Enfin le diacre, purifié, a pour mission de purifier les fidèles. Les ordres «hiérarchiques» correspondent aux degrés «charismatiques». Voir saint Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie Ecclésiastique*, chap. 5, surtout 5,3 (504 C) et 5,7 (508 C). Cette doctrine se trouve encore, au dix-huitième siècle, chez saint Nicodème Hagiorite, dans son *Symbolistikon enchiridion* dédié à son cousin qui venait d'être fait évêque. Elle a hélas disparu depuis.

15. La Pentecôte est l'expérience la plus haute que l'homme puisse faire de la déification. En elle, les Apôtres ont été conduit dans toute la vérité, c'est-à-dire, non dans des concepts sur Dieu inconnus auparavant, mais dans la glorification en Christ présent d'une manière nouvelle dans l'Esprit qui fonde l'Eglise comme Son Corps. La Pentecôte continue sans interruption dans l'Eglise, chaque saint participant, à son degré, à l'expérience des Apôtres.

16. Voir «Le Christ la Vie du Monde» de J. Romanides, dans *La Lumière du Thabor* n° 24 (4ème Trim.1989), p.80-100 et n°25 (1er Trim.1990), p. 47-76.

et plus tard chez saint Syméon le Nouveau Théologien¹⁸.

Pendant longtemps, malgré des intermittences, ce choix de l'évêque parmi les glorifiés s'est poursuivi en Orient – et l'un de exemples en est la consécration épiscopale de saint Photios lui-même qui eut lieu en une semaine : «La foule immense des évêques, du clergé et du peuple ne cessait de lui en faire la demande instante. Ainsi Photios fut-il bientôt contraint d'accepter, bien malgré lui, le siège patriarcal resté inoccupé depuis plus d'un an. Et dans l'espace d'une seule et même semaine, gravissant rapidement et selon l'ordre fixé par l'Eglise, les différents degrés de la hiérarchie, il fut fait moine et consacré patriarche¹⁹». C'est parce que le peuple, le clergé et l'empereur voyaient en lui la *réalité spirituelle* de la dignité épiscopale que saint Photios fut promu si vite à la charge redoutable de Patriarche. La même chose s'était produite jadis en Occident, à Milan, avec saint Ambroise²⁰.

Or, en Occident, à l'époque de saint Photios, et sans doute depuis le VII^{ème} siècle, cette conception de l'épiscopat était perdue. Elle avait été remplacée par l'idée de l'évêque administrateur. Par une chance unique, un document historique important montre comment s'est effectué le passage d'une conception à l'autre : l'oeuvre de Grégoire de Tours, où l'expérience même de la glorification n'est plus comprise, bien que l'auteur en donne des exemples vrais dans ses *Vies des Saints* et son *Histoire des Franks*. Ces exemples, en effet, ces témoignages de l'existence de glorifiés dans la Gaule de son temps, Grégoire de Tours n'a plus les clefs spirituelles pour les

17. La *Hierarchie Ecclésiastique*, chapitres 1 et 5. Voir la traduction par Maurice de Gandillac des *Oeuvres Complètes*, chez Aubier Montaigne, Paris, nouvelle édition 1980, p. 245–251 et 293–305.

18. Voir l'article de Romanides cité à la note 16, qui présente saint Syméon comme un retour, après une crise importante, à la théologie des glorifiés, p. 63–64. Voir aussi *Franks...* *op.cit.*, p. 51.

19. Voir «Vie de saint Photios» du Père Justin Popovic, dans le tome 1 de la présente édition, p. 27.

20. Voir W. Guettée, *Histoire de l'Eglise*, t.6. Cette élection par le peuple de celui qu'il reconnaît comme déifié, a été expliquée par saint Grégoire de Nysse dans sa *Vie de Moïse*, II, 160.

interpréter²¹. Le rôle de l'évêque, en particulier, s'est modifié : il est devenu «officier de la loi», ou représentant du roi, alors qu'il devrait être celui qui peut et doit préparer le peuple à la vision de Dieu²².

Certes, à l'époque mérovingienne, le rôle de l'évêque gallo-romain n'est pas secondaire, ni purement négatif : pris entre le peuple gallo-romain et le pouvoir barbare qui essaye de s'établir en profondeur dans la société, l'évêque a la fonction d'ethnarque, de protecteur des siens contre les Franks²³. Néanmoins, l'épiscopat a cessé d'être une charge fondée sur l'expérience spirituelle, la sainteté se poursuivant, cachée, dans le peuple, et la plénitude de la vie ecclésiale dans la liturgie²⁴. Quoi qu'il en soit, la décadence du sens véritable de l'épiscopat explique qu'en Gaule romaine et même en Italie romaine, la rapide consécration épiscopale de saint Photios n'ait pas été comprise. Le conflit de l'épiscopat gallo-romain et italo-romain avec le pouvoir frank à l'époque carolingienne, la prise en main quasi définitive du «haut clergé» et la croyance que les clercs pouvaient magiquement ouvrir ou fermer l'accès du paradis

21. Voir le livre de J. Romanides, *Franks...*, *op. cit.*, p. 53 sqq. et la note de lecture sur la *Vie des saints Pères* de Grégoire de Tours, dans *La Lumière du Thabor* n° 8, p. 107-111.

22. Voir *Franks...*, *op. cit.*, p. 56. Mentionnons la publication récente (1989) dans la collection Sources Chrétiennes des canons des conciles mérovingiens (6ème-7ème siècles) présentés et traduits par J. Gaudemet, ainsi que que l'ouvrage-favorable aux Franks- d'Odette Pontal, *Histoire des conciles mérovingiens*, Le Cerf, 1989.

23. La grande époque de résistance des évêques gallo-romains est l'époque mérovingienne. Les Franks interdirent souvent la réunion des conciles pour cette raison. Cependant, même sous Charlemagne, les Franks n'obtinrent pas toujours une majorité en leur faveur. Ainsi, probablement, aux conciles d'Aix-la-Chapelle et de Gentilly ; voir Cyriaque Lampryllos, *La Mystification Fatale*, rééd. L'Age d'Homme, Lausanne 1987, p. 26, 34-35 et 71-72.

24. Il est probable que, dans certaines régions de l'Italie et de la Gaule, l'orthodoxie s'est continuée durablement de façon cachée -malgré l'asservissement des évêques aux Franks. La Bretagne a dû mettre aussi très longtemps pour être touchée par les nouvelles doctrines franco-normandes. En tout cas, les orthodoxes en Gaule n'ont plus de voix épiscopale ou ecclésiastique pour se faire entendre dès le IXème siècle, et en Italie au-delà de la fin du XIème siècle.

au fidèle, n'avaient fait que hâter la disparition des catégories spirituelles et dogmatiques qui fondaient, dans l'Eglise ancienne, la hiérarchie ecclésiastique²⁵.

La théologie fut l'un des instruments de cette prise de contrôle de l'Eglise en Gaule, puis en Italie, par les Franks, qui se devaient de casser la solidarité possible entre les Gallo-romains, Italo-romains, Hispano-romains et les Romains de l'Orient²⁶, qui étaient dans la même Eglise. De ce point de vue, le *Filioque* fit partie intégrante de la création d'une nouvelle approche de la théologie – dont les Franks se félicitaient d'être les inventeurs et qu'ils considéraient comme un progrès dans la connaissance de Dieu²⁷.

La sollicitude toute politique des carolingiens pour l'Eglise, avec laquelle ils avaient dans un premier temps entretenu un conflit permanent, exigeait la construction d'une idéologie francque correspondante.

25. Les catégories ecclésiastiques des Franks se fondaient sur Augustin, principalement sur la *Cité de Dieu*. Les Franks se voyaient comme les prédestinés, tirés, sans mérite de leur part, par la seule volonté libre de Dieu, de la *massa damnata* (masse damnée) de l'humanité coupable du péché originel et donc tout entière justement vouée à l'enfer.

26. Qui tous, notons-le, s'appelaient identiquement «Romain». Les expressions de «Gallo-romains», etc, ne datent que du romantisme.

27. L'idée d'un progrès de l'Eglise dans sa connaissance de Dieu, dont la version moderne sera le «développement dogmatique» imaginé par Newman, se fonde sur le *De Fide et Symbolo* d'Augustin d'Hippone, selon J. Romanides, qui écrit : «Pour Augustin, il n'y a pas de différence entre la révélation et la saisie conceptuelle de cette révélation (...) Dans un tel contexte, chaque révélation est une révélation conceptuelle que la raison peut fouiller pour l'entendre plus parfaitement et plus complètement (...) L'idée augustinienne selon laquelle l'Eglise elle-même progresse pour obtenir une meilleure et plus profonde intelligence de ses dogmes ou enseignements sert de base à la propagande francque qui affirmait que le *Filioque* est une compréhension plus profonde et plus exacte de la Sainte Trinité» («Le *Filioque*», *art. cit.*, p.206). A cette conception d'un progrès par approfondissement rationnel s'oppose la conception patristique du progrès de la foi comme manifestation de plus en plus éclatante de la gloire de Dieu. Saint Grégoire de Nysse (*Vie de Moïse*, II, 158, *op. cit.*, p. 79) et saint Nicodème l'Hagiorite («Préface aux oeuvres de saint Grégoire Palamas», *La Lumière du Thabor*, n°1, 1984, p. 21-22) en voient la figure dans les trompettes sonnant de plus en plus fort lors de l'ascension de Moïse sur le Sinaï (Ex. 19, 19).

C'est bien comme une *idéologie* qu'il faut comprendre la théologie francque et notamment le *Filioque*, et comme le moyen d'imposer un tri dans l'épiscopat et le clergé en éliminant ceux qui n'accepteraient pas la nouvelle approche francque de la vérité divine. Pour cette raison, le *Filioque* apparaît comme une doctrine qui a été admise d'abord, et dogmatisée après coup – car les Franks comprirent très tôt qu'elle serait difficilement acceptable par les évêques et les clercs gallo-romains.

L'importance paradoxale de l'époque carolingienne doit être soulignée ici :

– d'une part, cette époque n'est pas ce qu'elle prétend être, renaissance des lettres, nouvelle Athènes, etc... Elle est une pénible restauration de la grammaire, et des catégories intellectuelles liées à l'étude grammaticale²⁸.

– d'autre part, la pauvreté conceptuelle du monde théologique frank n'exclut pas le fait que s'y dessine une approche nouvelle, fondée sur un saint Augustin grossièrement compris, du christianisme et de la théologie. Les écrivains carolingiens trouvent légitime de spéculer sur Dieu à partir des notions grammaticales ou logiques qu'ils ne maîtrisent encore qu'imparfaitement²⁹. C'est là une approche qui, pour la théologie patristique, interdit toute connaissance véritable

28. Voir Jean Jolivet, *Godescalc d'Orbais et la Trinité. La méthode de la théologie à l'époque carolingienne*, Vrin, Paris, 1958. Jolivet écrit : «La grammaire... était pour lui (Godescalc) la science par excellence... Nous retrouvons... la croyance en une sorte de parallélisme entre la structure métaphysique des choses, et la structure grammaticale des mots et des phrases qui les désignent... C'est en dernière analyse cette sorte de logique du langage qui se rapproche le plus, dans la méthode de Godescalc, de la philosophie : car, nous l'avons vu, l'usage qu'il fait des concepts métaphysiques les plus fondamentaux (*est, esse*) reste rudimentaire, et se réduit à une sorte de résumé scolaire, sans approfondissement ni développement personnel» (p. 71, 72 73). L'œuvre d'Augustin déjà fourmillée de remarques grammaticales : par exemple, voir Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1958 (4ème éd.) p. 543.

29. C'est à partir d'Anselme de Cantorbéry qu'un progrès s'opère –même s'il reste lui-même encore prisonnier des catégories grammaticales, et auteur de l'opuscule *De la grammaire*.

de Dieu : on veut mesurer l'incr   avec les catégories de l'homme déchu. Inversement pour les Franks, les Pères sont une étape seulement d'un développement qui atteint désormais les prémices de sa maturation sp  culative³⁰.

Dans sa *Mystagogie du Saint Esprit*, saint Photios a bien perçu ces deux aspects de la pensée des théologiens carolingiens et il réagit doublement :

– En maître parfait de la culture et de la science de son temps, saint Photios voit bien la pauvreté logique des arguments qui conduisent les théologiens franks à l'affirmation de la double procession. Il ironise sans cesse sur cette méthode, en se servant avec rigueur des syllogismes dont ses adversaires revendiquaient l'usage pour eux-mêmes. Il pousse les raisonnements des Franks plus loin qu'eux-mêmes ne l'imaginaient, faisant ressortir, comme l'une des conséquences de leurs théories, la théorie de la réduction des personnes divines aux seules relations ; alors qu'il faudra attendre le treizième siècle pour voir prédominer définitivement cette rationalisation poussée à l'extrême du *De Trinitate*³¹. Cette ironie de saint Photios est demeur  e invisible aux commentateurs

30. Au dire d'Eginhard (*Vie de Charlemagne*, 24) Charlemagne aimait particulièrement se faire lire la *Cité de Dieu*, ouvrage où Augustin prophétise l'appel des peuples barbares, destinés à porter l'Evangelie après la chute de Rome. Les Franks se pensent comme cette nation nouvelle, pleine de promesses théologiques. Ils sont les nouveaux Romains dont ils reprennent le titre impérial. Alors s'instaure l'usage d'appeler « grecs » les Pères romains hellénophones, pour en faire des étrangers de la nouvelle nation.

31. Thomas d'Aquin est celui qui pousse à l'extrême les idées d'Augustin sur ce point. Le Saint Esprit, dans le système augustinien, se réduit à une relation d'amour entre le Père et le Fils ; chez Thomas d'Aquin, les Personnes ne sont plus que des relations à l'intérieur de l'essence divine seule absolue. Un autre emprunt fait par Thomas    Augustin, et radicalisé par le « docteur angélique » est la méthode des analogies. Augustin pose, intermédiaire entre le Dieu incr  e et ses créatures, une doctrine des analogies (*analogia entis, analogia fidei*). Thomas transforme les analogies en réalités. Pour une critique orthodoxe faite par un moine hésychaste du quatorzi  me siècle, voir Calliste Ang  licoud  s, *Contre Thomas d'Aquin (Kata Thoma Akinatou)*,   d. St. Papadopoulou, Athènes 1970 (en grec). Des extraits de cet ouvrage ont été publiés dans *La Lum  re du Thabor*, n  25 et 26.

qui ont ignoré l'incroyable décalage culturel qui existait entre le monde byzantin du neuvième siècle et l'Europe de l'époque de Charlemagne ou de ses successeurs où, très difficilement, le travail intellectuel s'éveille dans le monde des barbares franks³².

– Mais, en même temps, saint Photios, théologien glorifié, qui ne confondait pas science profane et théologie³³, voit que les doctrines francques conduisent à la suppression de la méthode patristique et orthodoxe dans la connaissance de Dieu.

Le Grand Patriarche de la Nouvelle Rome comprend que c'est la possibilité même de la théologie qui est menacée au soleil couchant par les Franks. Ce que les ariens et les eunomiens, avec toute leur science, n'avaient pu réussir, à savoir remplacer la connaissance empirique de Dieu dans le Saint Esprit par une spéculation rationnelle sur l'essence divine ou sur la Sainte Trinité, l'épée francque allait l'accomplir : les théologiens d'Occident, sans grande connaissance, triompheraient à l'abri du pouvoir carolingien.

Ici, la *Mystagogie* est un livre prophétique par de nombreux aspects : après les carolingiens, la théologie, au sens que les Pères avaient donné à ce mot, disparaît d'Occident. Elle fut remplacée par une autre discipline, confondant spéculation conceptuelle et religion, une métaphysique nouvelle, différente de celle des anciens, et dont il fallut trois siècles – le seizième, le dix-septième et le dix-huitième – pour que les philosophes classiques et ceux des Lumières en libèrent l'élément proprement rationnel et vraiment spéculatif³⁴. Ce processus a vu l'élimination de toutes les constructions théologico-métaphysiques sans fondement rationnel –

32. Il est probable que Charlemagne savait à peine lire : Eginhard, *Vie de Charlemagne*, 25.

33. Dans son école à Constantinople, saint Photios n'enseignait pas la théologie, mais seulement les disciplines profanes. La théologie était réservée aux monastères.

34. La destruction de la scolastique après trois siècles d'empire sur les âmes en Occident n'était pas une destruction du christianisme, auquel tout le monde se référait alors. C'est l'échec de tout retour à la théologie patristique, de toute analyse des causes de la naissance de la scolastique, qui a peu à peu entraîné un abandon du christianisme.

ni biblique— échafaudées par la scolastique. Malheureusement, ne remontant pas à l'erreur fondamentale des carolingiens, à leur confusion de la philosophie et de la théologie, ni les classiques ni les auteurs des Lumières n'ont cherché à savoir si la théologie avait un objet propre bien différent de celui qu'ils trouvaient dans les livres des médiévaux.

Saint Photios a eu raison, malgré les différentes crises et réformes de l'Occident : la théologie, au sens des Apôtres et des Pères, l'expérience de la révélation des mystères dans le Saint Esprit, a disparu en Occident, rendant incompréhensible l'Ecriture et les dogmes patristiques aux successeurs et descendants des carolingiens —même s'ils en ont parfois la nostalgie³⁵.

35. On sent cette nostalgie dans l'intérêt que beaucoup de gens manifestent de nos jours pour les icônes et certaines formes de l'architecture, ainsi que pour la lecture des Pères de l'Eglise ancienne. Un certain nombre d'obstacles épistémologiques l'empêchent d'acquiescer la portée dogmatique qui lui donnerait tout son sel. Le principal de ces obstacles est, probablement, la croyance et l'affirmation répétée que c'est Augustin d'Hippone qui est la fleur et le sommet de la patristique, celui qui récapitule et porte à la perfection la pensée des Pères. Une telle vision, héritée de l'idéologie francque, inverse la vérité : Augustin d'Hippone apparaît plutôt, aujourd'hui, comme la source de la scolastique dans ce qu'elle a de plus anti-patristique. Des doctrines qui ont fortement contribué à éteindre toute espérance en Occident, comme la prédestination, appartiennent à la pensée d'Augustin et de ses émules, mais point du tout à celle des Pères (cf. Jean Delumeau *Le Pêché et la Peur*, Paris, 1984) et il faut les rejeter si l'on veut vraiment revenir au christianisme des Pères et des Apôtres.

II

SAINT PHOTIOS ET LA THEOLOGIE FRANCQUE

I. Le *Filioque*, signe de contradiction interne à l'Occident

L'erreur fondamentale, qui rendrait inintelligibles les oeuvres trinitaires de saint Photios, serait de considérer la querelle théologique sur la procession du Saint Esprit comme un conflit entre l'Orient et l'Occident³⁶. Une telle analyse impliquerait, en effet, que le Patriarche Photios traiterait abstraitement d'une doctrine bien constituée de la procession du Saint Esprit hors du Père et du Fils (*Filioque*), propre à la tradition théologique latine, à laquelle il opposerait une théologie de la procession hors du Père *seul*, théologie qui constituerait un prolongement proprement *grec* de la patristique³⁷.

En réalité les théologiens franks n'ont dogmatisé que peu à peu la doctrine du *Filioque*, à partir d'une compréhension rudimentaire de l'oeuvre de saint Augustin, et du fait de la contrainte dialectique à laquelle ils se trouvèrent soumis de la part des Gallo-romains et des Italo-romains, hostiles à la nouvelle approche trinitaire

36. Voir J. Romanides, «Le Filioque», *Dossier H Augustin*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1988, p. 197-217. Malheureusement, la volonté de réduire scolairement l'Occident à une unité de méthode théologique a faussé l'étude de la théologie trinitaire. Le P. de Regnon, dans ses *Etudes de Théologie positive sur la Sainte Trinité* et le P. Lebreton, dans son *Histoire du dogme de la Trinité*, Paris, 1928, sont parmi les plus célèbres responsables de cette dichotomie réductrice.

37. Voir, par exemple, le mémorandum de la commission Foi et Constitution, «La formule du *Filioque* dans une perspective oecuménique», publié par Lukas Vischer dans le volume *La théologie du Saint Esprit dans le dialogue entre l'Orient et l'Occident*, Le Centurion, Paris, 1981, p. 7-25.

francque³⁸ ; l'échec du Concile d'Aix-la-Chapelle, les réactions des Papes Léon III et Jean VIII prouvent assez que les Romains des Gaules et d'Italie ont résisté bien plus d'un siècle au *Filioque*³⁹.

A l'idée d'une opposition entre deux théologies, l'une «latine» et l'autre «grecque», constituées dans le troisième ou quatrième siècles⁴⁰, il faut donc substituer celle d'un conflit interne à l'Occident entre Romains –Gallo-romains, Italo-romains, Celto-romains– et Franko-lombards accédant maladroitement à la culture de leurs vaincus⁴¹. L'éternel principe d'Horace, «la Grèce captive séduisit son farouche vainqueur», s'est, en effet, vérifié dans l'acculturation des Franks à la *Romania*⁴². Les écrits des théologiens carolingiens sont tout empreints de cette maladresse, de

38. Seule une étude très précise sur les conflits entre l'épiscopat d'origine gallo-romaine et l'épiscopat frank ou acquis aux Franks donnerait peut-être une idée du rapport de force sur cette question. La disparition des actes des Conciles de Gentilly et d'Aix-la-Chapelle sont des indices qui montrent que la résistance au *Filioque* a dû être longtemps majoritaire.

39. Nous sommes persuadés que la résistance a dû subsister longtemps encore après le schisme. Ainsi, à Paris, vers 1240, on chantait encore le *Credo* sans le *Filioque*, d'après un texte d'Alexandre de Hales.

40. L'un des auteurs responsables de cette idée d'une constitution de la théologie à partir des troisième et quatrième siècles est le savant P. Petau, dans ses *Dogmata Theologica*, au début du dix-septième siècle. Petau est l'inventeur du subordinationisme des Pères. Il fut combattu par un anglican, Bullus : *Defensio fidei Nicaenae*, Oxford 1685 (Bullus étant, bien sûr, la forme latinisée du nom Bull).

41. Sur ce sujet, voir J. Romanides, *Romiosyné, Romania, Roumélie*, Thessalonique, 1975 (en grec). La Renaissance carolingienne n'est pas, pour les Franks, une renaissance, mais plutôt une accession à la culture.

42. Un bon exemple de ce phénomène est fourni par les deux vies de Sainte Geneviève éditées par Ch. Kohler, *Etude critique sur le texte de la vie latine de Sainte-Geneviève*, Paris, 1881. L'un de ces textes, écrit en latin populaire, doit être d'origine romaine ; l'autre, élaboré dans les ateliers franks, révèle son origine non seulement dans la suppression des éléments susceptibles de déplaire aux Franks, mais encore, stylistiquement, dans sa latinité dont le purisme décèle la main étrangère.

cette imprécision qui sont une marque de leur évolution doctrinale⁴³.

Dès lors, si l'on tient compte de cette progression qui conduit à la dogmatisation de plus en plus précise du *Filioque*, on comprend, comme l'a bien montré Richard Haugh, que le Patriarche Photios n'a été que peu à peu mis au courant des arguments des théologiens carolingiens⁴⁴. Il devient clair aussi que ce sont les Romains d'Italie qui ont donné à saint Photios un résumé assez précis des ouvrages latins qu'il ne lisait pas dans l'original latin⁴⁵. Les *Oeuvres Trinitaires* de saint Photios doivent donc être étudiées tant historiquement que théologiquement comme une réfutation de plus en plus approfondie d'une doctrine que le grand patriarche voyait véritablement naître devant ses yeux.

Donnons, très brièvement, le schéma de cette dogmatisation *ex machina* de la doctrine francque.

II. La genèse d'un dogme

1) Gentilly, Francfort, les Livres carolins

Au Concile de Gentilly (767), auquel prirent part les apocrisiaires de l'Empereur Constantin IV, la question de la procession du Saint Esprit fut soulevée par les Franks. Les Actes de ce Concile ayant

43. Très tôt, dès le onzième siècle, les théologiens franks ont tenté de justifier l'idée d'évolution dogmatique. Ainsi, Anselme de Havelberg.

44. Richard Haugh, *Photios and the Carolingians : the Trinitarian Controversy*, Belmont, Nordland, 1975.

45. Saint Photios, cela ne fait aucun doute, ignorait le latin ; mais, dans l'Italie du Sud, vivaient des milliers de moines hellénophones qui pouvaient très bien faire connaître aux byzantins, aux Romains orientaux, les arguments des Franks et des Lombards. Saint Photios mentionne ce genre de correspondance avec l'Italie dans sa *Lettre Encyclique* : elle se tenait en grec, langue internationale des Romains de l'époque.

été détruits avant le début du IX^{ème} siècle⁴⁶, Cyriaque Lampryllos émet l'hypothèse que la doctrine du *Filioque* –et son addition au credo– y avait été rejetée par les évêques présents⁴⁷. Il est probable qu'à Gentilly comme plus tard à Francfort (794), la double procession du Saint Esprit fut présentée curieusement comme faisant autorité, sans prendre une forme doctrinale très claire. Les *Livres carolins*⁴⁸ sont, de ce point de vue, très important car ils contiennent les premiers éléments d'une argumentation destinée à justifier le *Filioque*.

Les *Livres carolins* sont, on le sait, une tentative carolingienne de réfutation du Septième Concile Oecuménique tenu à Nicée qui consacrait la défaite de l'iconoclasme et proclamait la vénération des icônes⁴⁹. Le rédacteur des *Livres carolins* fut, probablement, Théodulphe d'Orléans, originaire d'Espagne, et qui rapportait avec lui le *Filioque* des conciles de Tolède. Dans sa rage antigrecque, le rédacteur du troisième des livres carolins reproche à Taraise, le

46. Voir Haugh, *op. laud.*, p. 41-44 et Cyriaque Lampryllos, *La Mystification Fatale, étude orthodoxe sur le Filioque*, Athènes 1883, rééd. avec introduction et notes, L'Age d'Homme, Lausanne, 1987 (en français), p. 26 et 71-72.

47. Lampryllos, *op. laud.*, écrit : «Lorsque les légats de Charlemagne disaient que la procession *e filio* avait été de nouveau soulevée, ils ne devaient assurément pas entendre ces dernières années de leur mission à Rome en 809, mais bien l'époque du concile de Gentilly. Si ces légats ne savaient rien de précis sur ce concile, cela provenait de ce que les actes en étaient dès lors perdus. Plus d'une centaine d'actes de conciles d'une moindre importance célébrés en Occident nous ont été conservés, pourquoi donc ceux-ci ont-ils disparu ? Qui a pu les détruire à si courte échéance, qu'une quarantaine d'années après la célébration de ce concile, on n'en savait rien à la cour de Charlemagne ? *Is fecit cui prodest*» (p. 72).

48. Voir l'édition de Hubert Bastgen, *Libri Carolini sive Caroli Magni Capitulare de Imaginibus*, dans les *Monumenta Germaniae Historica, Legum Sectio III, Concilia Tomi II Supplementorum*, Hanovre et Leipzig, 1924. Voir aussi Mansi 13 et Migne, PL 98.

49. Les *Livres Carolins* manifestent une incompréhension du dilemme théologique de l'iconoclasme, due en partie à des malentendus et à des erreurs de traductions, mais surtout à une attitude fondamentalement différente à l'égard de l'image, conçue comme «le produit de la fantaisie des artistes» (*Livres Carolins*, II, 26) : voir L. Ouspensky, *La Théologie de l'icône dans l'Eglise orthodoxe*, Paris, 1980, p. 124-125.

patriarche de Constantinople qui avait présidé le concile des icônes, d'avoir innové en théologie en disant que le Saint Esprit procédait du Père *par* le Fils⁵⁰.

Pour Théodulphe, l'expression *par le Fils*, en latin *per Filium*, n'est pas assez claire ; elle recèle, d'autre part, une menace d'arianisme : «La seconde objection, écrit R. Haugh, qui repose évidemment sur l'idée préconçue que 'l'on croit communément et à juste titre que l'Esprit Saint procède du Père et du Fils', est que si l'Esprit procède 'par le Fils', l'Esprit peut alors être considéré comme une créature. Le raisonnement prend la forme d'un modèle résultant des hérésies arienne et adoptioniste qui avaient fleuri en Espagne, et il se fonde sur le texte de l'évangile de Jean qui dit : 'par lui'⁵¹ tout a été fait'. Les *Libres carolins* enseignent positivement que la raison pour laquelle l'Esprit procède du Père et du Fils est que 'l'on croit qu'il ne procède pas du Fils comme une créature qui aurait été faite par Lui'⁵². L'auteur essaye alors une étrange analogie. Affirmant que 'la préposition *de* (*ex*) a une valeur [et] la préposition *par* (*per*), une autre valeur'⁵³, il s'efforce alors de prouver sa position trinitaire en démontrant que puisque le Fils de Dieu est né de l'homme et non par l'homme, on peut par conséquent 'se demander si le Saint Esprit peut à bon droit être dit procéder du Père *par* le Fils'⁵⁴. Ce que l'auteur craint, c'est la 'coupe empoisonnée' de l'arianisme, car 'Arius soutenait de manière blasphématoire que le Saint Esprit est une créature et a été créé par le Fils exactement comme le reste de la création'⁵⁵. L'auteur démontre alors au moyen de divers textes de l'Écriture que l'Esprit n'est pas une créature, mais est divin. D'où il ressort, conformément à la logique de l'analogie, que l'Esprit ne peut pas procéder *par* le

50. Voir R.Haugh, *op. cit.*, p. 48-50.

51. Jn 1, 3 : *δι'αυτοῦ* en grec, *per ipsum* en latin.

52. *Libri Carolini*, 110.

53. *Ibid.*

54. *Libri Carolini*, 110-111.

55. *Libri Carolini*, 111.

Fils, parce qu'alors Il serait une créature. Le raisonnement théologique, toutefois, se fonde ici sur un biblicisme naïf et sur une compréhension assez pauvre, métaphysiquement, de la création et de la procession. L'auteur des *Livres carolins* a fausement cru repérer dans le *per Filium* une tendance arianisante⁵⁶.

Ensuite, les *Livres carolins* affirment qu'une procession *par* le Fils signifierait une moindre perfection de la procession⁵⁷. Enfin, Théodulphe cite de nombreux textes de saint Augustin, sans en faire à proprement parler le commentaire, pour légitimer par l'argument d'autorité sa nouvelle doctrine.

2) Jérusalem, Aix-la-Chapelle, Théodulphe d'Orléans

Les *Livres carolins* firent du *Filioque* la doctrine officielle de l'Empire carolingien, après que le concile de Francfort les eut acceptés. Aussi quand Charlemagne envoya des ambassadeurs au Calife de Bagdad Haroun al Rachid, qui s'arrêtèrent à Jérusalem et y confessèrent le credo interpolé⁵⁸, les moines orthodoxes réagirent vivement⁵⁹, traitant les moines franks d'«hérétiques⁶⁰».

56. R. Haugh, *op. laud.*, p. 49-50.

57. R. Haugh, *Ibid.*, p. 50-51. L'auteur des *Livres carolins* affirme qu'il faut s'en tenir aux affirmations des conciles, lesquels n'ont pas dit que l'Esprit procédait du Père par le Fils, parce que «pour procéder du Père, l'Esprit n'a pas besoin d'un autre» (*Livres carolins*, 112). Comme le note Haugh, cette affirmation était risquée, puisque l'un des arguments de saint Photios sera précisément celui-là : la procession hors du Père est parfaite, et n'a besoin de rien d'autre. Dès lors, toute procession filiale, si l'on peut dire, que ce soit *du Fils* (doctrine de Théodulf) ou *par le Fils* (doctrine attribuée à Taraise par Théodulf) est exclue.

58. Le *Filioque* est une interpolation, dans la mesure où aucune autorité compétente ne s'est jamais prononcée en faveur de son insertion dans le credo : voir C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 35.

59. Voir R. Haugh, *op. cit.*, p. 63-68, et C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 33-38.

60. Guettée, *Histoire de l'Eglise*, tome VI, p. 59 : «Charlemagne, ayant reçu d'Haroun les clefs du Saint-Sépulcre, prit un soin particulier de Jérusalem en y établissant un monastère de moines franks qui emportèrent avec eux la coutume de chanter le symbole avec l'addition *Filioque*. Un moine grec du monastère de

Ces derniers se plaignirent par écrit au Pape Léon III, qui transmit la lettre à Charlemagne⁶¹. Cet incident de Jérusalem fut l'occasion d'une nouvelle tentative de dogmatisation du *Filioque*, ainsi que de la convocation du concile d'Aix-la-Chapelle. Théodulphe d'Orléans publia alors, en effet, sur ordre de Charlemagne, son *De Spiritu Sancto*, qui se veut une collection de textes patristiques portant sur la double procession du Saint Esprit. R. Haugh en décrit ainsi le contenu⁶² :

«Il est toutefois possible de tirer de cet ouvrage une vue d'ensemble des fondements de la théologie carolingienne, parce que les textes patristiques sont en général groupés autour de certains principes théologiques, dont les plus importants se trouvent dans la dernière partie du *De Spiritu Sancto*. Ces principes comme leurs racines sont intégralement augustinien.

«Une idée de base traverse tout le traité –celle de l'absolue unité⁶³ de Dieu, idée qui reçoit diverses expressions. L'accent mis sur l'unicité de Dieu conduit à valoriser l'inséparabilité de nature de la Trinité. Ces deux notions exigent, dans la perspective carolingienne, qu'il n'y ait aucune différence entre la relation de l'Esprit au Père et la relation de l'Esprit au Fils. Ultimement, cette accentuation conduit à la conclusion que l'Esprit Saint procède de

Saint-Sabas leur en fit des reproches : 'Vous autres franks, leur dit-il, vous êtes des hérétiques, et il n'y a pas de plus grande hérésie que la vôtre'».

61. Du moins les documents carolingiens présentent-ils les choses ainsi. C'est l'inverse qui a dû se passer : les moines occidentaux ont dû se plaindre à Charlemagne et celui-ci transmettre leur lettre puis dépêcher son ambassade à Léon III pour obtenir de ce dernier une condamnation des anti-filioquistes et une confirmation de la double procession –qui ne vint pas. Voir sur ce «renversement» des données historiques, C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 33-39. Le même genre de situation se reproduira sous Jean VIII, lorsque les Franks accuseront Méthode de n'avoir pas une doctrine conforme à celle du Pape, alors que c'étaient eux qui divergeaient.

62. R. Haugh, *op. cit.*, p. 70-71.

63. Ou unicité.

la nature ou de la substance de la D^éité⁶⁴.

«Les preuves de la procession de l'Esprit hors du Père et du Fils viennent de la tradition latine augustinienne et post-augustinienne. Parce que l'Esprit est l'inspiration du Père et du Fils, et le Fils la source du Saint Esprit, l'Esprit doit procéder du Fils. Puisque la mission du Saint Esprit vient du Fils, l'Esprit doit procéder du Fils. Puisque le Fils et l'Esprit sont dans le Père, et que l'Esprit procède de Dieu (*Deus*), l'Esprit doit aussi procéder du Fils, parce que le nom de Fils ne saurait être exclu de Dieu. L'Esprit 'reçoit' du Fils : donc Il doit procéder du Fils. Selon l'Apocalypse (22, 1), un fleuve procède du trône de Dieu et de l'Agneau ; or le trône de Dieu symbolise le Père et l'Agneau le Fils, donc le fleuve doit être l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils. L'Esprit étant 'l'Esprit du Père' et 'l'Esprit du Fils', il doit procéder des deux. Enfin, puisque l'Esprit est inséparable du Père et du Fils, Il doit procéder des deux.

«Les citations patristiques tirées des oeuvres d'Augustin sont quelque peu prolixes. Onze colonnes du *De Spiritu Sancto* proviennent des ouvrages d'Augustin. Théodulphe cite le *Contre Maximin*⁶⁵, le *De Incarnatione Domini*⁶⁶, la lettre 118 d'Augustin, le *De Civitate Dei* (13, 24), le *Tractatus in Joannis Evangelium* et, copieusement, le *De Trinitate*⁶⁷».

L'argumentation théologique des Franks ne fut pas totalement convaincante aux yeux des évêques gallo-romains puisque le concile d'Aix-la-Chapelle éclata probablement en deux, comme le prouve l'envoi de délégués franks au Pape Léon III⁶⁸.

64. PL 105, 244 : *Qui de una natura procedit... qui de ipsa unité substantia procedit*. Ces textes sont extraits du corpus pseudo-athanasien.

65. *Contra Maximinum*, 3, 17 et 3, 9.

66. Citations introuvables néanmoins dans l'ouvrage indiqué.

67. *De Trinitate*, 1, 4; 1, 8; 3, prologue; 4,20; 6, 10, 26.

68. Si ce concile d'Aix-la-Chapelle avait entériné à l'unanimité les volontés de Charlemagne, celui-ci n'aurait pas dépêché d'urgence Smaragde à Rome. Pour le récit de la rencontre avec le Pape Léon III, voir W. Guettée, *Histoire de l'Eglise*, tome 6, p. 61 et suiv. Voir aussi Haugh, *op. cit.*, p. 79-90, Lampryllos, *op. cit.*,

3) Léon III, Saint Photios, Enée de Paris : critiques romaines du *Filioque* et premières réactions francques

Smaragde et les ambassadeurs de l'empereur Charlemagne espéraient contraindre Léon III, comme ils l'avaient fait dans le passé⁶⁹, à proclamer officiellement la doctrine de la double procession. Une telle victoire eût été une arme décisive contre la partie de l'épiscopat gallo-romain qui s'opposait au *Filioque*. L'ambassade fut un échec, puisque Léon III, très diplomatiquement, refusa toute addition du *Filioque* au credo de Nicée-Constantinople et après le départ des Franks, s'empessa de placer dans l'église Saint-Pierre de Rome, gravé en grec et en latin, sur deux boucliers d'argent, le credo non interpolé, ajoutant même sur les plaques la formule célèbre : «Moi, Léon, j'ai fait poser ceci par amour et sauvegarde de la foi orthodoxe⁷⁰».

p. 34-39. On trouve également une analyse précise de l'entrevue entre Smaragde et le pape dans Adam Zoernikav, *Tractatus Theologici Orthodoxi de Processione Spiritus Sancti a Solo Patre*, Regiomonti, 1785.

69. Il est évident que le couronnement de Charlemagne a été imposé à Léon III si l'on prend en compte que l'armée francque, présente en Italie, était une armée d'occupation. Malheureusement les historiens occidentaux, partant du principe qu'il existait une harmonie parfaite entre les Franks et les Romains d'Italie, adoptent le point de vue des conquérants.

70. Voir C. Lampryllos, *op. laud.*, p. 36 : «Après cette tentative de Charlemagne, Léon condamna la double procession, non seulement à cause de l'insertion irrégulière du *Filioque* dans le symbole, comme veulent le faire entendre ceux qui le préconisent, mais à cause de l'inadmissibilité radicale de ce dogme. Il fit graver, sur deux tables ou écussons d'argent, le symbole décrété à Nicée et à Constantinople, dans son état primitif et immaculé, en grec et en latin. Il y ajouta sur la base ces paroles à jamais mémorables : *HAEC LEO POSUI AMORE ET CAUTELA ORTHODOXAE FIDEI / TADE LEON ETHEMEN DI AGAPEN TE KAI PROPHYLAKEN ORTHODOXOU PISTEOS*, «Moi, Léon, j'ai fait graver ceci par amour et sauvegarde de la foi orthodoxe». Il apposa ses boucliers dans l'église de St-Pierre au Vatican, suspendus au-dessus du tombeau de saint Paul.

«Ce fait, dont la portée est immense, ne supporte aucun doute sur son authenticité. Il est consigné par Anastase le Bibliothécaire, qui fut contemporain de cet événement, dans sa biographie des Papes (chap. 84), et aussi par les trois Pierre, Pierre Abélard dans son opuscule : *Sic et Non* (chap.4, Migne col. 1336) ; Pierre Lombard, évêque de Paris, dans ses *Sentences* (Livre 1, distinct. 11, chap. 2) ; et Pierre Damien, évêque d'Ostie, dans le trente-huitième de ses opuscules, qui

Les historiens occidentaux, toujours suivis avec diligence par des «orthodoxes» formés chez eux⁷¹, ont essayé de faire croire que Léon III, qui désapprouvait l'addition du *Filioque*, en approuvait la doctrine. Cyriaque Lampryllos a bien montré dans *La Mystification Fatale* l'absurdité d'une telle assertion, qui ne tient compte ni du contexte –la lutte des Franks, conquérants et occupants, avec les Romains des Gaules et d'Italie– ni des termes mêmes de la formule de Léon ajoutée aux écussons d'argent. Si Léon a fait cela pour la sauvegarde de la foi juste, comment séparer la doctrine en question de son addition au credo ? Il faut être terriblement casuiste pour imaginer une telle schizophrénie spirituelle⁷².

traite de la procession du Saint-Esprit. Au chapitre II celui-ci dit, entre autres choses, que de son temps (vers le milieu du onzième siècle) ces boucliers se voyaient encore à cette même place». *Ibid.*, p. 44 : «Nous disions que ces écussons furent placés par Léon III dans l'église de St-Pierre, et suspendus au dessus du tombeau de saint Paul qui s'y trouve, puis qu'au onzième siècle, ils ont disparus. Dans cet entre-temps, il arriva un accident bien intéressant et pour ainsi dire miraculeux. Le Vatican et l'église de saint-Pierre se trouvaient alors hors les murs, du côté de la porte d'Ostie. Peu de temps après cette manifestation de Léon III, et sous le Pontificat d'un de ses successeurs Léon IV, des corsaires sarrasins, en remontant le Tibre, pénétrèrent par surprise jusqu'aux murs de Rome, du côté de cette porte, et pillèrent tout ce qui se trouva à leur portée... C'est depuis cet événement que Léon IV élargit les murs de la ville, pour comprendre le Vatican dans l'enceinte de Rome, d'où cette partie fut appelée : *cité Léonine*. Comment ces écussons d'argent massif échappèrent-ils à leur rapacité ? Ne pourrait-on dire avec des expressions communes en de telles occasions, que ces Sarrasins furent frappés d'aveuglement, ou que le soin que l'on prit pour les sauver, à la première alerte, dès l'approche à l'improviste de ces barbares, fut un fait providentiel ? Si ce monument avait disparu à peine érigé, et pas assez connu pour laisser des traces ineffaçables dans la mémoire des hommes, qui sait, si cette tradition eût pu échapper à la destruction du temps ?»

71. Ainsi un néo-athonite et «néo-orthodoxe» soutenait dans ne conférence sur saint Augustin faite dans la région parisienne que Léon III et tout l'Occident étaient favorables à la doctrine du *Filioque*. C'est là la vision de l'histoire de l'Eglise de Fliche et Martin –non celle des historiens orthodoxes ou même indépendants. Cela montre aussi à quel point la mentalité historique latino-franque pénètre aujourd'hui dans l'Eglise orthodoxe.

72. Le même néo-athonite français soutient aussi que l'Orient savait bien que l'Occident était filioquiste, sans que cela ait provoqué de schisme. Saint Photios aurait-il donc *ignoré* la position de l'Orient lorsqu'il rédigea ses lettres dogmatiques ? D'autre part, si l'on affirme que des différences dogmatiques aussi

La doctrine du *Filioque* ne fut pas pour autant abandonnée par les Franks et l'on sait qu'elle fut prêchée par les moines envoyés en Bulgarie avec l'accord du Pape Nicolas Ier, qui était du parti des empereurs germaniques⁷³. Ce fut, comme nous l'avons indiqué dans le premier volume des *Oeuvres Trinitaires*⁷⁴, l'occasion de l'*Encyclique* de saint Photios aux Patriarches Orientaux, qui condamne non seulement la doctrine de la double procession, mais les usages liturgiques des Franks⁷⁵.

Dans sa réfutation du *Filioque*, il est probable que le saint patriarche se servait d'un résumé de la nouvelle doctrine, mais sans connaissance des sources latines originales. R. Haugh résume l'approche du patriarche de la façon suivante : «La pensée triadologique de saint Photios commence, à l'état encore embryonnaire, avec cette encyclique. Il apparaît qu'à cette époque, Photios n'avait pas encore de «sources latines» à sa disposition : son analyse du *Filioque* s'appuie sur certaines conclusions «logiques» qui lui semblent devoir s'ensuivre dès lors qu'on accepte la doctrine de la procession de l'Esprit hors du Père et du Fils.

«Dès l'abord, Photios se rend compte que le *Filioque* implique deux principes dans la Trinité et demande comment un chrétien quel qu'il soit pourrait jamais admettre «deux causes dans la Sainte Trinité». Une telle assertion ravalerait la théologie chrétienne au rang de la mythologie grecque. Si l'Esprit procède du Père et du Fils, alors l'Esprit doit être plus éloigné du Père que le Fils et se

majeures n'avaient alors entraîné aucune rupture de la communion pendant des siècles, c'est qu'on ne croit pas, au fond, que ces différences soient réellement importantes. Malheureusement, une telle analyse n'est conforme ni à la vérité historique, ni à la tradition dogmatique et canonique de l'Eglise orthodoxe.

73. Il y avait à Rome, à cette époque, deux partis, l'un favorable aux Romains d'Orient et à leurs empereurs, l'autre favorable à l'alliance avec les carolingiens. Nicolas Ier, quoique d'origine romaine et non francque, appartenait à ce second parti, mais n'a jamais ajouté le *Filioque* au credo -dogme qu'il aurait, comme Romain, certainement jugé absurde.

74. Voir tome 1 de la présente édition, p. 51-53.

75. Comme l'interdiction pour les hommes mariés de devenir prêtres, l'instauration de la *confirmation* comme sacrement indépendant administré par les seuls évêques, le jeûne du samedi, etc.

distingue du Père par un plus grand nombre de propriétés que le Fils, théorie qui, selon Photios, se rapproche l'hérésie macédonienne. Si l'Esprit procède du Père et du Fils, alors l'Esprit est la seule Personne de la Sainte Trinité à avoir un principe pluriel. S'il y a une procession venant du Fils pourquoi ne peut-il y en avoir une autre venue de cette dernière ? Photios affirme que si la substance ou la nature est le principe de la procession, alors non seulement l'Esprit doit procéder de Lui-même, mais il doit y avoir encore une procession du Père hors de cette nature. Photios soutient aussi que le Fils, dans la logique qui est celle du *Filioque*, devrait naître du Père et de l'Esprit. Si Dieu le Père est parfait, alors la procession de l'Esprit hors du Père doit être parfaite. Si cette procession est parfaite, quelle valeur peut donc avoir la procession hors du Fils ? N'est-elle pas superflue ? Si l'Esprit procède des deux, Il apparaît alors comme exclu de la communion vivante dont Il procède. Enfin, Photios avance que l'essence même de la triadologie chrétienne veut qu'une chose soit ou commune à toutes les Trois Personnes ou qu'elle soit la propriété de l'Une des Personnes. La procession de l'Esprit ne peut être commune aux Trois. Si elle l'est, elle n'est plus la procession d'une Personne⁷⁶».

C'est la logique de la double procession que saint Photios pousse à bout, pour en montrer l'absurdité. Ce n'est pas à une doctrine trinitaire que l'on a affaire, mais à une destruction de la Trinité chrétienne.

La réponse de saint Photios, qui fut certainement connue et diffusée en Occident par le parti pro-romain d'Italie et des Gaules, fut le point de départ de nouveaux libelles franks destinés à justifier la procession binaire. Une nouvelle génération de théologiens franks théorisait le dogme théologique de leur race⁷⁷. Enée de Paris publia ainsi son *Liber adversus Graecos*⁷⁸, qui est essentiellement une collection de textes patristiques semblable à celle du *De Spiritu*

76. R. Haugh, *op. cit.*, p. 97-98.

77. Les Franks avaient un grand orgueil «racial», à l'égard des «Grecs» notamment, qui a certainement joué un rôle important dans leur obstination à justifier leur «dogme», celui de «leur» théologie.

78. Migne, PL 121, 683-762.

Sancto de Théodulphe d'Orléans. Le *Liber adversus Graecos* est surtout intéressant parce qu'il manifeste la haine des Franks contre les «Grecs», considérés comme des «vipères»⁷⁹. Comme l'a noté le professeur J. Romanides, le *Filioque* est, à cette époque, devenu une affaire nationale, voire raciale : les Franks veulent gagner les Gallo-romains à leur thèse, car ils visent à séparer les Romains d'Occident d'avec les Romains d'Orient, désormais considérés comme des «Grecs», donc des étrangers⁸⁰. Le traité d'Enée de Paris révèle cette mentalité. Sur le fond, le *Liber adversus Graecos* est surtout un tissu de citations d'Augustin⁸¹.

4) Ratramne de Corbie, le Concile de Worms

Plus intéressant serait le *Contra Graecorum opposita Romanam Ecclesiam infamantium* de Ratramne de Corbie, ouvrage qui se veut plus théologique, même si le ton haineux à l'égard des «Grecs» est le même que celui d'Enée de Paris⁸². Richard Haugh fait l'hypothèse que le Patriarche Photios put avoir connaissance de ce traité de Ratramne : «Aucun ouvrage carolingien n'insiste davantage que celui de Ratramne, sur l'idée que, puisque le Saint Esprit est 'l'Esprit du Fils', Il doit en conséquence procéder du Fils. En fait, c'est au coeur de chaque argument que Ratramne se sert du thème de 'l'Esprit du Fils' et il ramène finalement tous les autres arguments à cette conclusion. L'accent mis sur ce thème est l'une

79. Voir R. Haugh, *op. cit.*, p. 104.

80. Sur ce point, voir J. Romanides, *Franks, Romans, Feudalism, and Doctrine, an interplay between theology and society*. Holy Cross Orthodox Press, Brookline, Mass., 1982, p. 17-18.

81. D'Augustin, Enée cite le *Traité sur l'Evangile de Jean*, la *Cité de Dieu* (le même extrait que Théodulphe citait déjà), le *Contre Maximin*, le *De Incarnatione Domini*, la lettre 178, et d'abondants extraits des livres I, III, VI et XV du *De Trinitate*. R. Haugh, *op. cit.*, p. 106, donne cette liste et précise que les passages invoqués du *De Incarnatione Domini* ne se trouvent pas dans le traité d'Augustin, comme c'était le cas pour les citations de Théodulphe. Enée doit dépendre largement de ce dernier.

82. Voir R. Haugh, *op. cit.*, p. 107-120.

des raisons qui inclinent à penser que l'ouvrage de Ratramne atteignit effectivement saint Photios, car ce dernier s'étend avec beaucoup de détail sur cette question, cherchant à prouver qu'il ne saurait suivre, du fait que l'Esprit est 'l'Esprit du Fils', que l'Esprit procède du Fils⁸³.

Arrêtons-nous quelques instants sur les arguments de Ratramne qui sont la première tentative francque d'élaboration doctrinale du *Filioque*.

a) Argumentation évangélique.

Ratramne utilise tout d'abord un certain nombre de textes évangéliques, dont saint Photios rappellera à son tour l'interprétation patristique. Ratramne interprète comme indice de la procession de l'Esprit hors du Fils :

– le fait que le Fils «envoie l'Esprit» (Jn 15, 26), d'autant qu'Il l'envoie «d'auprès» ou «de la part du Père». Refuser de donner à l'envoi le sens d'une procession c'est introduire des degrés dans la Trinité, et tomber dans l'arianisme, car alors le Fils enverrait l'Esprit comme un supérieur envoie un inférieur.

– le fait que le Fils a «tout ce qu'a le Père» (Jn 16, 15) prouve que l'Esprit procède aussi du Fils, parce que Celui-ci doit avoir, comme le Père, la faculté de faire procéder l'Esprit, lequel est ainsi l'Esprit du Fils comme Il est l'Esprit du Père : par procession.

– le terme «Esprit de Vérité» implique aussi la procession hors du Fils, le Fils étant la Vérité. Le rapport impliqué par la préposition «de» est le même que dans l'expression «Esprit du Père» : «Si tu demandes d'où vient l'Esprit de Vérité, demande aussi d'où vient l'Esprit du Père⁸⁴».

83. R. Haugh, *op. cit.*, p. 109.

84. L'érudition de Saint Photios mettra en pièces cet argument «linguistique» de Ratramne. L'Esprit procède de la Vérité hypostatique, parce qu'on le dit «Esprit de Vérité» ? Mais alors ne faut-il pas dire qu'il procède de tout ce dont l'Ecriture le dit «Esprit» ? Et comme la Bible se sert souvent du génitif pour exprimer une

b) Arguments logiques.

Il recourt également à une argumentation logique : l'Esprit procède de Celui dont il tient sa substance ; or le Père et le Fils ont même substance, donc l'Esprit procède des deux, d'autant qu'Il est consubstantiel aux deux.

– La procession hors du Fils n'implique pas subordination, mais exprime la consubstantialité : «Comme le Père et le Fils sont une seule et même substance, l'Esprit procède du Père et du Fils. N'en conclus pas qu'Il a deux Pères parce qu'Il procède du Père et du Fils : l'Esprit n'est pas un Fils, et qui n'est pas fils ne peut avoir de père».

– En s'appuyant sur Augustin, et sur les mots : «Dieu est amour» (1 Jn 4,16), Ratramne fait du Saint Esprit le lien d'amour qui est entre le Père et le Fils : le Fils aime le Père du même amour dont le Père L'aime, et cet amour est l'Esprit Saint.

c) Mission et procession confondues.

– Ratramne interprète tous les passages qui ont trait à l'envoi, par le Fils, du Saint Esprit dans le monde, comme des preuves de la procession : «Qu'indique le Christ en soufflant (Jn 20,22), sinon la procession du Saint Esprit⁸⁵». Toute énergie sanctifiante, comme la *force* sortant du Christ (Luc 8, 46) est ainsi identifiée au Saint Esprit dans sa procession éternelle.

– Un grand nombre d'images bibliques, tirées surtout de l'Apocalypse, sont interprétées comme signifiant que l'Esprit est l'Esprit du Fils, et donc, selon Ratramne, qu'Il procède de Lui. Ainsi le cheval blanc de l'Apocalypse 19 est le Corps du Christ, son cavalier, la divinité du Christ, et ses yeux le Saint Esprit : «Il montre par cette image –mieux, il enseigne très clairement, que la

qualité (génitif biblique), que dire de l'expression «Esprit de remplissage» qu'on trouve chez Jérémie ? (Voir ci-après au chapitre 57 et suivants de la *Mystagogie*).

85. PL 121, 231.

divinité de l'Esprit procède de la divinité du Fils... donc le Saint Esprit est l'Esprit du Christ⁸⁶».

d) Argumentation conciliaire.

– En ajoutant les mots «qui procède du Père» au credo de Nicée, le Concile de Constantinople, Deuxième Oecuménique, n'a pas néanmoins exclu le Fils.

– Deuxièmement, si ce Concile a pu ajouter quelque chose au credo, l'Eglise de Rome doit avoir le même droit, pourvu que l'addition soit en harmonie avec l'Ecriture et destinée à combattre une hérésie.

– Le *Filioque* est la seule manière de distinguer entre la procession du Fils (Jn 8, 42, en latin : *processi*), qui est la génération, et la procession de l'Esprit, le Fils procédant du Père seul, et l'Esprit procédant du Père et du Fils. Sans le *Filioque*, les ariens diront que l'Esprit est le Fils du Père.

e) Argumentation patristique.

Il faut distinguer, dans le dossier patristique utilisé par Ratramne, le traitement qu'il fait d'Augustin d'avec celui des autres Pères.

Convaincu d'avoir la tradition pour lui, Ratramne soutient que les Pères grecs comme les Pères latins ont «su qu'Il est l'Esprit du Père et du Fils et donc qu'Il procède des deux⁸⁷». Pas un instant, Ratramne ne soupçonne la différence que les Pères ont, justement, faite entre l'expression «l'Esprit du Fils», qui marque la consubstantialité, et la procession. Toute une partie de son argumentation ressemble à un dialogue de sourds : Ratramne s'efforce de prouver que saint Grégoire de Naziance a cru que l'Esprit était «l'Esprit du Fils» –ce qui est exact, mais n'implique pas, chez saint Grégoire, la procession hors du Fils– puis, ajoutant à ce témoignage ceux d'Ambroise, de Didyme, de Paschase, du Pape

86. PL 121, 241–242.

87. PL 121, 247.

Grégoire, de Gennade et de Fulgence, s'étonne de voir naître de son temps une querelle sur une question qui n'a jamais fait le moindre doute. En un mot, Ratramne confond ce qui est, pour les Pères, l'unité d'essence du Père, du Fils et de l'Esprit, avec le mode d'existence de la Personne du Saint Esprit, la consubstantialité avec la procession. Or si la première n'a fait de doute pour personne, la seconde, elle, a toujours été comprise comme venant du Père seul.

Le second volet des citations patristiques de Ratramne est augustinien. L'auteur a parfaitement conscience des reproches que les « Grecs » pourraient faire à cet usage d'Augustin, dont ils refuseraient « par orgueil » l'autorité. L'oecuménicité de l'Eglise les oblige à l'accepter⁸⁸. Or l'oeuvre d'Augustin, commentée justement par Ratramne, contient bien, en germe, l'idée du *Filioque*, du Saint Esprit comme amour commun procédant du Père et du Fils.

Telle est, en résumé, la contribution de Ratramne à la querelle filioquiste. Sous une forme rude et simpliste, elle contient tous les arguments que développera la scolastique plus tard. Par exemple, dans la théorie de Ratramne selon laquelle seul le *Filioque* permet de distinguer la procession de l'Esprit d'avec la « procession » du Fils hors du Père, c'est toute la doctrine thomiste des relations d'origine qui s'annonce.

Il n'est que trop vrai que, comme l'écrit Richard Haugh, Ratramne était victime et prisonnier de l'Histoire : il croyait de bonne fois que l'Eglise de Rome avait ajouté le *Filioque* au credo, et en déduisait qu'elle avait le droit de faire ce qu'avait fait un concile oecuménique. Il ne savait rien ni des discussions du passé sur la procession du Saint Esprit, ni de l'interdit jeté par le Troisième Concile Oecuménique contre toute addition ultérieure au credo, ni même du fait que l'Eglise de Rome, fût-ce même celle du Pape Nicolas, n'avait encore jamais ajouté le *Filioque* dans son credo. Néanmoins, dans son erreur, Ratramne voyait juste : l'unique fondement possible du *Filioque* se trouve dans la doctrine d'Augustin d'Hippone.

88. PL 121, 272.

Cette conclusion de Ratramne fut suivie par le Concile de Worms qui réunit, en 868, les évêques allemands, et prit un décret contre les Grecs. Le principe de l'autorité d'Augustin y fut affirmé, puisqu'on déclara qu'il serait trop long de ramasser les ouvrages de tous les Pères pour prouver le *Filioque* et qu'il suffisait d'opposer aux prétentions des «Grecs» un seul et unique Père : Augustin. Le Concile cite donc abondamment Augustin et, comme Ratramne, il ne distingue pas entre la consubstantialité de l'Esprit avec le Père et le Fils et la procession de l'Esprit hors du Père et du Fils.

5) Jean VIII ; lettre de saint Photios au Métropolite d'Aquilée

A partir de Ratramne, le *Filioque*, qui était à son commencement, comme l'a vu C. Lampryllos, une «mystification», c'est-à-dire une affirmation que l'on croyait, peut-être par ignorance, fondée sur l'autorité des Conciles et des Pères, se constitue en corps de doctrine. Ce qu'il faut bien comprendre et garder en mémoire, c'est que, malgré les appels des empereurs franks aux papes romains, pris dans leur zone d'influence, aucun évêque de Rome n'a soutenu la doctrine ni l'addition du *Filioque* au credo. Même Nicolas Ier, politiquement l'homme des Franks, n'a jamais ajouté à Rome le *Filioque* au credo⁸⁹. Jean VIII, son successeur, pape du parti romain et anti-carolingien, était un adversaire résolu du *Filioque*, comme l'atteste l'envoi de délégués au concile de 879-880 à Constantinople. Nous reviendrons dans un prochain volume des *Oeuvres Trinitaires* sur le Concile de Constantinople de 879-880, qui est généralement considéré par les orthodoxes comme le Huitième Concile Oecuménique⁹⁰. Il est très probable que les

89. Le *Filioque* ne fut ajouté à Rome qu'au onzième siècle, soit en 1009 par le pape Serge IV, soit, au plus tard, en 1014 par Benoît VIII, neveu de l'empereur germanique Henri II : voir Romanides, *op. cit.*, p. 70 et Lampryllos, *op. cit.*, p. 64-65.

90. Ce concile (Mansi, tome 17) a tous les caractères qui permettent de reconnaître en lui un concile oecuménique : (1) convoqué par l'empereur de l'empire chrétien, (2) pour traiter d'une question de foi intéressant l'ensemble de l'Eglise, il a (3) réuni des délégués de tous les patriarcats et (4) reconnu les Conciles Oecuméniques antérieurs et ratifié le Septième Concile Oecuménique, et

envoyés de Jean VIII soumirent en détail au Patriarche Photios l'aspect politique et l'aspect dogmatique de la tyrannie exercée par les Franks sur les Romains d'Occident⁹¹. Prenant acte de ces deux aspects, le Concile anathématisa toute addition qui serait faite au credo de Nicée-Constantinople, scellé une fois pour toutes par les Conciles oecuméniques⁹² ; mais, en même temps, sur le conseil

enfin, (5) été accepté par la conscience de l'Eglise. C'est pourquoi Marc d'Ephèse, dans sa *Confession de foi*, rédigée à l'occasion du Concile de Florence, disait que beaucoup le considère comme Huitième Oecuménique (voir le texte français de cette confession de foi dans *La Lumière du Thabor*, n° 9, Paris, 1er trim.1986, p. 13-21). Il est intéressant aussi de noter, avec F. Dvornik, que ce concile, où étaient présents les représentants du Pape Jean VIII, a été, en Occident même, accepté durant longtemps. L'une des principales décisions de ce Concile de 879-880 a été, on le sait, de casser les actes du concile réuni contre Photios en 869-870, lequel figure maintenant dans la liste des Conciles Oecuméniques reconnus par le Vatican, au titre de huitième. Il y a là un problème que Dvornik a bien posé : «S'il est vrai, écrit-il, que le Concile de 869-870 a été cassé par le Concile de 879-880, dont la décision a été confirmée par le pape Jean VIII, comment est-il possible que l'Eglise occidentale ait continué à compter ce Concile parmi les synodes oecuméniques ?» Il répond : «Le huitième Concile [de 869-870] n'était pas compté parmi les conciles oecuméniques par l'Eglise romaine depuis 880 jusqu'au début du douzième siècle» (F. Dvornik, *Le Schisme de Photius, Histoire et légende*, Paris, 1950, p. 423 et 449). Il est facile, enfin, de comprendre pourquoi le Concile de 879-880, quoique accepté, n'a pas été proclamé en Occident comme vrai huitième oecuménique : à peine ses actes arrivés à Rome, Jean VIII fut assassiné par le parti frank, et la même prudence qui avait obligé les Romains à taire, dans ces actes, le vrai nom des hérétiques filioquistes, dut les contraindre à ne pas mettre en avant l'oecuménicité du Concile anti-frank.

91. Jean VIII était menacé par les Franks. Comme le montre sa correspondance, bien analysée par Gasquet —qui reste cependant victime de certaines erreurs historiques— il passa sa vie à opposer Franks de Neustrie et Franks d'Austrasie, pour garder une marge de manoeuvre personnelle. Il fit certainement transmettre à saint Photios les arguments franks, ainsi que des conseils de prudence. Jean VIII demanda certainement aussi que la reconquête du sud de l'Italie, occupé par les Sarrasins, fût lancée d'urgence. Elle commencera effectivement peu après le Concile de 880. Dans le prochain volume des *Oeuvres littéraires*, nous analyserons, Dieu voulant, le Concile de 879-880 et la correspondance de Jean VIII et de saint Photios.

92. Le Deuxième Concile Oecuménique avait développé celui de Nicée qui arrêta après les mots «Et en l'Esprit Saint». Le Troisième Concile, par son canon 7, a décidé, pour éviter toute confusion avec d'éventuels credos hérétiques, l'interdire toute addition, même orthodoxe, au credo de Nicée-Constantinople, que

de Jean VIII⁹³, les hérétiques condamnés, à savoir les Franks, ne furent pas mentionnés nominalement⁹⁴.

Pour la dernière fois, Romains d'Occident et Romains d'Orient prenaient une décision dogmatique commune, mais sans avoir la force politique de l'imposer à leurs adversaires, maîtres de la Gaule et de l'Italie⁹⁵.

Ce qui importe ici pour la compréhension de la *Mystagogie du Saint Esprit*, c'est la connaissance que le Patriarche de Constantinople prenait d'une doctrine mieux constituée désormais chez les Franks, depuis les écrits de Ratramne de Corbie et d'Enée de Paris. La *Lettre au Métropolitain d'Aquilée* montre cet approfondissement par saint Photios de la doctrine francque.

tous les conciles suivants ont reconnu comme un seul et même credo inaltérable.

93. Jean VIII écrivait à Photios à propos du *Filioque* : «Ta Fraternité sait que, dès l'arrivée chez nous de ton envoyé, il y a peu de temps, il nous a interrogé à propos du symbole sacré, il l'a trouvé inaltéré, tel qu'il nous a été transmis dès le commencement : nous le gardons sans rien y ajouter, sans rien en retrancher, sachant très bien le châtiment terrible qui est réservé à ceux qui osent cela... Pour te rassurer touchant cet *article* qui a causé des scandales dans les Eglises, non seulement nous n'admettons pas le mot en question, mais ceux qui ont l'audace de l'admettre les premiers, nous les regardons comme des transgresseurs de la parole de Dieu, des corrupteurs de la doctrine du Christ Jésus, des Apôtres et des Pères qui ont donné le symbole. Nous les mettons au rang de Judas parce qu'ils ont déchiré les membres du Christ. *Mais tu as une trop grande sagesse pour ne pas comprendre qu'il est très difficile d'amener tous nos évêques à penser ainsi*, et de changer en peu de temps un usage qui s'est introduit depuis tant d'années. Nous croyons qu'il ne faut obliger personne à renoncer à l'addition faite au symbole, mais les engager peu à peu et *avec douceur* à renoncer à ce *blasphème*...» Mansi, 17 A et 18 A, 525 ABC. Agir brutalement avec les Franks conduisait à un massacre de tous ceux qui se seraient opposés à la nouvelle doctrine. De là les conseils de prudence de Jean VIII.

94. Après avoir confessé le Credo de Nicée-Constantinople, les Pères du Concile de 879-880 affirmèrent : «C'est ainsi que nous pensons, c'est dans cette confession que nous avons été baptisés. Par elle toute hérésie a été démantelée et brisée comme la parole de la vérité l'a démontré...» puis ils anathématisèrent tous ceux qui ajouteraient ou retrancheraient au credo –mais sans nommer quiconque (voir Mansi, 17 A et 18 A, 516 DE, 517 A).

95. Pour sa confession de foi courageuse, Jean VIII devait mourir assassiné par les franco-germains.

Comme le dit Richard Haugh : «Il est clair, d'après le contenu de la lettre que Photios avait été mis en possession des oeuvres carolingiennes⁹⁶». Non seulement, en effet, le Patriarche de Constantinople traite dans cette lettre du contenu de la doctrine filioquiste, mais aussi des arguments d'autorité évoqués par les théologiens franks, comme les références à saint Jérôme ou à saint Augustin⁹⁷.

III. La Mystagogie du Saint Esprit, réponse à la théologie francque

La *Mystagogie du Saint Esprit* est un développement de cette lettre au Patriarche d'Aquilée, un résumé de la polémique sur ce sujet du *Filioque*. Il ne s'agit pas d'un traité exhaustif puisque l'on sait que saint Photios rédigea la *Mystagogie* en exil, sans bibliothèque, sans secrétaire, et évoquant les questions de mémoire⁹⁸. R. Haugh a défendu l'idée que saint Photios y a répondu assez précisément aux exégèses carolingiennes. Citons l'essentiel de l'analyse du professeur américain :

«Traitant de la documentation biblique utilisée par les carolingiens pour asseoir leur doctrine du *Filioque*, Photios centre son attention sur leurs idées majeures et sur les textes dont ils se servent le plus fréquemment, en particulier sur ceux dont Ratramne faisait usage. Il examine en premier lieu la phrase de l'Evangile de Jean : 'L'Esprit prendra du mien et vous l'annoncera'⁹⁹.

96. R. Haugh, *op. cit.*, p. 131.

97. Voir Saint Photios, *Oeuvres Trinitaires*, tome I, Paris, 1989, p. 108 et suiv.

98. Voir R. Haugh, *op. cit.*, p. 141.

99. Jn 16, 14. Notons tout de suite que ce passage, comme beaucoup d'autres de l'Evangile de Jean, n'est pas facile à rendre en français. Litt : «Il prendra du mien et vous annoncera», c'est-à-dire vous annoncera les choses à venir (cf verset précédent), ou ce qu'il aura pris du Mien (le Père) ou du mien (ce qui est à moi, neutre).

Qui ne voit que tu recours à ce mot du Sauveur non pour trouver un avocat [de la doctrine] mais pour accuser audacieusement le Sauveur lui-même d'être dans l'erreur, lui qui est l'ineffable source de la Vérité ?... Par le fait, le Créateur et Conservateur de la race humaine enseigne que l'Esprit procède du Père *sans ajouter en aucune façon qu'il procède aussi de lui le Fils*. Il affirme que le Père est l'unique Cause à la fois de sa propre génération et de la procession du Saint Esprit. Mais, selon toi, quand il annonce qu'"il prendra de ce qui est à moi", il supprime en conséquence, par son profond silence, sa première doctrine. Ainsi, tu soutiens qu'en mentionnant la première, il réconcilie alors les deux théories contradictoires. Mais, tandis que, selon toi, il l'a fait, à la vérité il n'en a rien fait (PG 102, 300).

«Photios frappe au coeur l'interprétation latine qui avait été développée par Augustin dans son *Traité sur l'Evangile de Jean* et dans son *Contre Maximin*, puis répétée par Ratramne. La thèse d'Augustin était que le Christ n'avait pas nié que l'Esprit procédât de lui, quoiqu'il eût gardé le silence sur ce point. Photios affirme que l'effort de ses adversaires est vain, qui cherche à trouver dans ce texte de quoi corroborer la doctrine de la procession de l'Esprit hors du Fils. 'Prendre quelque chose de quelqu'un, est-ce la même chose que procéder... ?' (PG 102, 300)

Le Seigneur n'a pas dit "il prendra de moi", mais "il prendra de ce qui est mien"... Il y a une grande et profonde différence entre les deux expressions "du mien" et "de moi"... En effet, l'expression "de moi" introduit dans l'action le sujet même qui prononce la phrase ; l'expression "du mien" introduit une autre personne, différente du sujet de la phrase. Et qui est cette [personne], sinon le Père dont l'Esprit "prend" quelque chose ?... En fait, les enfants d'âge scolaire savent que l'expression "de moi" implique le sujet même qui prononce la phrase, tandis que l'expression "du mien" annonce une autre personne, unie par des liens étroits au sujet mais personnellement différente de lui (PG 102, 301).

Suivant ton opinion personnelle, tu as chargé [le Seigneur] précisément de trois calomnies : tu lui as fait dire ce qu'il n'a pas dit, nier ce qu'il a dit, et enseigner une idée qui non seulement ne suit pas de ses paroles mais que, tout au contraire, il combat... (PG 102, 304)

«Photios tient que la raison pour laquelle le Fils a dit cela n'a rien à voir avec la procession de l'Esprit. "Sois attentif, ô homme, aux paroles du Sauveur : pourquoi prendra-t-il ? Pourquoi ? Afin de 'vous annoncer les choses à venir'" (PG 102, 309).

«Dans son analyse de la phrase 'tout ce que le Père a est à moi', Photios la relie à l'idée précédente. "Ainsi, celui qui prend ce qui est mien, prend aussi ce qui est à mon Père... il continue de l'expliquer plus clairement... 'C'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, parce que dans le Père est ce qui est mien ; l'Esprit prend du Père et ce qui est au Père est mien'" (*Ibid.*, 309, 312). Le Fils, dit Photios, paraît dire "quand je dis 'du mien', vous devez élever votre esprit vers le Père" (*Ibid.*, 312). "Y a-t-il rien de plus clair ? L'expression 'Il prendra du mien' nous renvoie à la Personne du Père..." (*Ibid.*).

«Photios sait bien que les carolingiens, surtout Ratramne, ont insisté sur l'idée que le Fils recevait du Père le pouvoir de produire l'Esprit. Mais, demande Photios, pourquoi le Fils reçoit-il ce privilège ? "D'où vient ce favoritisme injuste qui donne au Fils le [privilège] d'être la cause de la procession de l'Esprit, tandis que l'Esprit, qui jaillit avec un rang égal et l'honneur égal de la même nature, se trouve privé des mêmes privilèges ?" (*Ibid.*, 317).

Tu objecteras peut-être... Mais pourquoi le Fils lui-même, en produisant l'Esprit qui est consubstantiel à lui, ne lui a-t-il pas accordé la faculté et l'honneur qu'il avait reçus, de sorte que l'Esprit pût avoir aussi la gloire de produire une Personne consubstantielle ? (*Ibid.*, 320).

«Photios traite à fond ceux des textes bibliques utilisés par les carolingiens qui disent que l'Esprit procède du Fils parce qu'il est l'Esprit 'du Fils'. Parce que Paul a écrit que l'Esprit est celui 'du Fils' et qu'il a dit : 'Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils' (*Ibid.*, 328), les partisans du *Filioque* soutiennent que Paul a enseigné la doctrine de la procession filiale de l'Esprit. "Où Paul a-t-il donc dit que l'Esprit 'procède du Fils' ? Il a dit qu'il était 'l'Esprit du Fils' et rien d'autre" (*Ibid.*, 328-329).

Il a dit 'l'Esprit du Fils' [et] cela est correct et divin. Mais pourquoi falsifies-tu ces paroles et ne dis-tu pas ce qu'il a dit ?... 'L'Esprit du Fils' -il ne pouvait pas mieux dire. L'Esprit... est de la même essence que le Fils ; il est consubstantiel à lui... En disant 'l'Esprit du Fils' Paul affirme leur complète identité de nature, mais n'a pas l'intention d'introduire une thèse sur la cause de la procession de l'Esprit... il ne donne pas la moindre indication qui fasse penser à une cause. (*Ibid.*, 329)

«Photios juge l'interprétation latine de l'expression *du Fils* simpliste, aussi bien grammaticalement que conceptuellement. Pour rester cohérents, argumente-t-il, ils devraient affirmer que le Père est engendré par le Fils parce que le Père est le Père 'du Fils'. Pour la théologie byzantine, le Père est le 'Père du Fils' non parce que [le Père] naît du [Fils], mais parce qu'il lui est consubstantiel (*Ibid.*, 329).

Quand nous affirmons que l'Esprit est l'Esprit du Père et du Fils, nous déclarons qu'il est entièrement consubstantiel avec chacun d'eux. Nous savons qu'il est consubstantiel au Père parce qu'il procède du Père ; [nous savons] qu'il est consubstantiel au Fils *non* qu'il procède du Fils... mais parce que chacun d'eux provient également d'une unique, indivisible et éternelle Cause (*Ibid.*, 332).

'L'Esprit du Fils'. Comprends, homme, et cesse de tordre les paroles divines et salutaires du messager de la Vérité... 'L'Esprit de son Fils' a une signification [et] 'l'Esprit qui procède du Fils' en a une autre (*Ibid.*, 332).

«Photios met en lumière le caractère selon lui rudimentaire – tant du point de vue conceptuel que du point de vue grammatical – de l'interprétation latine, en citant de nombreux passages de l'Écriture où l'Esprit est dit 'Esprit de' telle ou telle chose. Le Saint Esprit est appelé l'Esprit de sagesse, d'intelligence, de science, d'amour, de tempérance, d'humilité, de foi, d'espérance, de force, de révélation, de conseil, de piété, de bonté, de douceur, de perception, de jugement, de feu et de plénitude. S'ensuit-il que l'Esprit procède de tout cela ? (*Ibid.*, 333 et 336)».

La démonstration de R. Haugh nous semble convaincante : il suffit de confronter les textes carolingiens et ceux du patriarche pour voir que saint Photios connaissait, à partir du Concile de 879–880, l'argumentation des Franks avec une assez grande précision. A certains égards, le traité de la *Mystagogie* joue le rôle d'une mise en forme des conclusions de ce Concile : il en exprime la doctrine d'une manière plus explicite que les actes du concile ne pouvaient le faire.

Toutefois, si l'on admet ce point, comment expliquer que le Patriarche Photios n'ait pas mesuré le rôle des textes augustinien

dans la constitution du *Filioque* carolingien ? Ou encore : pourquoi saint Photios, qui savait le rôle de ces textes augustinien, a-t-il justifié en quelque manière les erreurs éventuelles des Pères anciens ? N'est-ce pas là admettre l'existence de «théologoumènes», d'opinions privées¹⁰⁰, chez les Pères de l'Eglise, dont le *Filioque*, qui de nos jours apparaîtrait aussi à certains comme un théologoumène ?

Ici, l'étude historique ne paraît pas suffisante et il semble qu'il faille étudier le sens dogmatique et patristique de la doctrine de la *Mystagogie du Saint Esprit* pour mesurer véritablement la doctrine de la double procession du Saint Esprit dont V. Lossky fait la cause de toutes les déviations théologiques et spirituelles de l'Occident¹⁰¹.

L'introduction d'un savant américain, Joseph P. Farrell est venue heureusement ici donner les éléments pour mettre en évidence le caractère patristique de la réfutation par saint Photios des thèses augustinien soutenues par les carolingien. Nous allons donc commencer par faire un résumé de l'introduction de Farrell à l'une des éditions anglaises de la *Mystagogie*¹⁰².

100. Du grec *theologoumenon* : produit d'une réflexion théologique individuelle (mot inventé en ce sens par les modernes). Voir ci-dessous, la troisième partie de cette introduction. Les Pères ont ignoré totalement cette idée d'une libre recherche théologique conduisant à la découverte de *theologoumena*.

101. Voir V. Lossky, *La Procession du Saint Esprit dans la Doctrine trinitaire orthodoxe*, éditions Sator 1948 ; article repris dans *A l'image et à la ressemblance de Dieu*, Aubier-Montaigne, Paris, 1967, p. 67-93. Pour O. Clément dans *Orient-Occident, deux passeurs* (p. 85), la «faiblesse» de la pensée de Lossky, «c'est, sans doute, d'avoir voulu tout expliquer, directement, par le *filioque*». Quoi qu'il en soit, c'était là sa pensée, et les tenants d'une accommodation oecuméniste sur ce système feraient bien d'y réfléchir.

102. Saint Photios, *The Mystagogy of the Holy Spirit*, translated with an Introduction by Joseph P. Farrell, Brookline, Mass., 1987. L'introduction de Farrell est remarquable. Malheureusement, dans sa traduction, Farrell a choisi parfois de paraphraser la *Mystagogie* plutôt que de la traduire. Il dit lui-même : «Certaines subtilités raffinées de pensée et d'expression ont été évitées par souci de clarté» (p. 9). Pour une traduction anglaise précise nous renvoyons à celle, déjà citée, du Monastère de la Sainte Transfiguration : *On the Mystagogy of the Holy Spirit*, by Saint Photios, Studion Publishers, U.S.A., 1983.

IV. La Thèse de Farrell

Farrell, qui veut commenter saint Photios avec rigueur, commence par prendre au sérieux son auteur, et à exclure l'opinion moderne selon laquelle le *Filioque* n'aurait qu'un caractère insignifiant, secondaire, purement «verbal»¹⁰³. Il rappelle que «pour saint Photios, la doctrine de la double procession était, en quelque sorte, un résumé de toute erreur théologique»¹⁰⁴. Reprenant les différentes hérésies auxquelles conduit, selon le Patriarche de Constantinople, la doctrine latine, Farrell note : «Saint Photios ne voyait dans le *Filioque* rien de moins qu'une réaffirmation intégrale de toutes les anciennes difficultés trinitaires : le modalisme, l'arianisme, le macédonisme et même le polythéisme. Toutes ces doctrines sont, selon saint Photios, impliquées dans celle du *Filioque*. A l'époque actuelle, on a coutume de rejeter ou de dévaluer les propositions dogmatiques : mais des accusations comme celles-là sont trop graves pour qu'on les rejette si à la légère»¹⁰⁵.

Pour Farrell, saint Photios se fonde sur les écrits des Pères, en particulier des Cappadociens, pour réfuter, dans le *Filioque*, les effets de la théologie augustinienne :

«La *Mystagogie* fut essentiellement la première réponse organique faite à Augustin et à l'augustinisme d'un point de vue oriental et cappadocien, et revêtit ainsi une importance de première grandeur pour toute la suite des relations entre l'Orient et l'Occident, compte tenu de la dette de ce dernier à l'égard d'Augustin, aussi bien pour cette question que pour ses autres thèses. On ne s'avancerait pas trop en affirmant que la *Mystagogie* devrait être considérée comme le point de départ théologique et historique de tout examen orthodoxe de l'augustinisme»¹⁰⁶.

103. Farrell, *op. cit.*, p. 17.

104. *Ibid.*, p. 17-18.

105. *Ibid.*, p. 18.

106. *Ibid.*

1) Structure platonicienne des hérésies.

Si l'on étudie synoptiquement l'histoire de la théologie patristique et le développement de l'augustinisme, on découvre que le *Filioque*, dans son origine, a une structure proche de celle des hérésies combattues par les Cappadociens, parce que le fondement théorique et philosophique en est le même, à savoir la doctrine néoplatonicienne de la simplicité divine¹⁰⁷.

Farrell commence donc par donner son interprétation de la doctrine néoplatonicienne –surtout plotinienne– dont il dégage les trois conséquences suivantes :

– Alors que pour les premiers philosophes grecs, la perfection résidait dans le fait d'être fini et défini, Plotin pose la perfection comme un infini se définissant négativement, au-delà de la pluralité du fini, comme la simplicité par excellence : «L'un, note Farrell, est cet être dans lequel, du fait de sa simplicité, l'être, l'existence, la nature, l'activité et la volonté sont tous identiques. En d'autres termes ce qu'il veut (sa volonté), ce qu'il est (sa nature), et ce qu'il fait (son activité) sont par définition un tout indissociable¹⁰⁸». Dès lors, aucune distinction n'est possible entre l'essence de Dieu ou de l'Un et ses énergies.

– Et, comme l'ont remarqué les Pères anciens, l'idée d'une création libre du monde par Dieu est totalement inintelligible dans le contexte du néoplatonisme : «Cette notion de la simplicité divine rend impossible la théorie chrétienne d'une création libre et spontanée, oeuvre d'un Dieu qu'aucune nécessité interne et naturelle, ni aucune nécessité externe et logique, n'a contraint de créer. La création était pour les néoplatoniciens une nécessité absolue ; pour les chrétiens, au contraire, elle avait le caractère d'un

107. Les spécialistes pourraient contester l'explication du néoplatonisme donnée par Farrell. La connaissance des différents courants néoplatoniciens a beaucoup progressé depuis cinquante ans, et Farrell en reste à des généralités. Mais les points d'opposition avec le christianisme relevés par Farrell sont difficilement discutables (difficulté à penser la création, subordinationnisme...).

108. *Ibid.*, p. 20.

acte de la liberté divine¹⁰⁹».

– La «Trinité» néoplatonicienne implique une structure hiérarchique et subordinationniste : «L'univers néoplatonicien revêt donc la forme précise d'une subordination structurelle à trois étages¹¹⁰».

2) Application au *Filioque*.

Pour Farrell, ces différentes conséquences de la philosophie néoplatonicienne sont un préalable à une étude de la pensée augustinienne définie comme une tentative de synthèse entre la révélation et la philosophie, entre la foi orthodoxe et le néoplatonisme¹¹¹ : «La doctrine du *filioque* dérive, en son fond, de la définition philosophique et de la dynamique propre à la logique du système que nous venons de décrire. Chacun des problèmes que ce système rencontre –l'identité de l'être et de la volonté ; sa conséquence sur la création divine éternelle ; le caractère flexible de sa logique ; la définition de la simplicité qui s'effondre dans une série infinie d'êtres, ou la tendance à effacer toutes les distinctions séparant les êtres particuliers ; enfin la structure subordinationniste de l'ensemble du système– tous ces problèmes se trouvent à des degrés divers impliqués dans la controverse qui a opposé l'Occident carolingien à saint Photios sur la double procession du Saint Esprit. Oui, le *filioque*, du fait du formidable effort spéculatif d'un saint Augustin, combine en lui-même ces traits néoplatoniciens dans une unique et concise expression¹¹²».

Quelle est donc la doctrine augustinienne de l'essence divine ? Non seulement, pour Augustin d'Hippone, l'essence divine est

109. *Ibid.*, p. 21.

110. *Id.*, *Ibid.*, p. 22.

111. *Ibid.*, p. 24.

112. *Ibid.*, p. 23–24.

identifiée à la simplicité et à l'unité¹¹³, mais les «attributs» sont identifiés à l'essence de Dieu¹¹⁴. Cette réduction des attributs à l'essence a deux conséquences théologiques essentielles selon Farrell : à savoir, l'absence de toute distinction entre la théologie et l'économie d'une part ; et d'autre part, la double procession du Saint Esprit.

a) L'essence.

Citons ici la démonstration de Farrell : «L'essence étant posée en contraste avec les pluralités des attributs, est ainsi *derrière eux et ontologiquement première par rapport à eux, comme une abstraction qui les lie ensemble*. Ce qu'Augustin exprime de la façon suivante : "La divinité, ou pour parler plus précisément, la Déité elle-même... est l'unité de la Trinité" (*De Trinitate*, 1, 8, 15), formule que Hincmar de Rheims devait plus tard citer sous la forme : "L'unité de la Trinité est la déité incorporelle"¹¹⁵. Les catégories des personnes et des attributs, en tant que multiplicités contrastantes avec l'essence simple, jouent le rôle de définitions logiquement interchangeables du «quelque chose» divin absolument simple. La question devient dès lors : comment sauvegarder la distinction des personnes, face à une simplicité qui a déjà privé de tout caractère de réalité la pluralité des attributs ?

b) Les Trois Personnes Divines

«La subordination des personnes à l'essence, inhérente à la structure de la théologie augustinienne, fournit elle-même à Augustin un moyen permettant un essai de distinction des personnes entre elles. Puisqu'on a posé la simplicité absolue, les

113. Rappelons que pour la doctrine trinitaire orthodoxe, l'unité même de Dieu n'est pas l'objet d'une spéculation abstraite, ni d'une définition philosophique a priori, mais trouve sa racine, son sens, dans la monarchie du Père ; autrement dit, cette unité possède un caractère éminemment personnel.

114. Farrell, *Ibid.*, p. 26.

115. Jaroslav Pelican, *The Christian Tradition : A History of the Development of Doctrine*, vol. 3, *The Growth of Medieval Theology (600-1300)*, Chicago, 1982, p. 65.

personnes ne peuvent plus être des hypostases absolues : elles ne sont que des termes en relation mutuelle, et n'interviennent donc qu'à un niveau encore inférieur à celui des attributs proprement dits. "Ces termes (Père, Fils et Saint Esprit) sont utilisés dans leur réciprocité et leurs relations mutuelles" (Saint Augustin, *De Trinitate*, 6,5,6). Une subtile, mais néanmoins réelle, dialectique d'oppositions, joue ici. On ne part plus des trois personnes pour considérer dans un second temps leurs relations, mais bien de leur qualité relationnelle, de la relation entre les personnes elles-mêmes. En d'autres termes, il y a une opposition artificielle d'une des personnes aux deux autres. C'est à ce point précis que la souplesse du néoplatonisme augustinien se manifeste d'une façon plus accusée.

«Quand saint Augustin écrit son *De Trinitate*, il se peut qu'il ait voulu combattre l'hérésie arienne ; mais il s'efforce de se servir de la logique arienne elle-même comme d'un outil dans sa réfutation. Les ariens définissent la divinité en confondant le caractère hypostatique du Père, la causalité, avec la nature divine. Ayant ainsi défini la divinité, les ariens pouvaient refuser au Christ la plénitude de la divinité, puisqu'Il n'était pas *Cause* du Père. Augustin réplique et soutient la pleine divinité du Christ en le rendant cause d'une autre personne pleinement divine ! "Comme le Père a la vie en Lui-même, ainsi Il a donné au Fils d'avoir la vie en Lui-même" (Augustin, *Ibid.*, 7,3,5). Augustin poursuit son raisonnement en disant qu'on pourrait "comprendre que, de même que le Père a en Lui-même de pouvoir faire que l'Esprit procède de Lui, de même, Il a donné au Fils le pouvoir de faire que l'Esprit procède aussi de Lui (le Fils), et les deux choses en-dehors du temps. Car si le Fils tient du Père tout ce que (le Père) a, alors, certainement, Il tient du Père que l'Esprit procède également de Lui" (*Ibid.*, 15, 27, 47).

«C'est ainsi qu'Augustin en vient à soutenir la divinité du Christ par le biais du *filioque* ; car, si le Fils, agissant comme cause conjointement au Père, cause l'Esprit, il est dès lors clair que le Fils est Dieu. Mais, sous cette réponse d'Augustin à l'arianisme, gît le fait qu'il accepte la confusion faite par les ariens entre la personne et la nature en reconnaissant la définition arienne de la *nature* divine en termes de *causalité* du Père.

«Mais cette confusion révèle un nouvel élément de la structure d'ensemble. Il s'agit de la subordination de la catégorie de personne à celle d'attributs. Le Fils reçoit sa causalité du Père, non sur la

base d'une déduction immédiate à partir de la définition de la simplicité, mais par une référence moins directe à la simplicité, référence fondée sur la notion des attributs interchangeables communs. Ce fait établit l'*ordo theologiae* selon lequel toute théologie augustinienne ultérieure procédera : le théologien augustinien commence par l'essence, puis envisage les attributs, et au *terme* seulement considère enfin les personnes¹¹⁶. A n'envisager que la structure formelle des différents niveaux, il y a une subordination des personnes aux attributs, lesquels sont eux-mêmes subordonnés à l'essence. Au dernier étage du processus, celui des personnes, le Saint Esprit apparaît comme procédant d'une Cause incausée –le Père– et d'une Cause causée –le Fils– d'une manière assez semblable à celle qui faisait, dans le néoplatonisme, procéder l'Ame du Monde à la fois de l'Un et du *Nous*.

"Car nous ne pouvons pas dire que le Saint Esprit n'est pas vie, du moment que le Père est vie, et que le Fils est vie : et de là, comme le Père...a la vie en Lui-même ; ainsi Il Lui a donné que la vie procède de Lui, comme elle procède de Lui-même" (Augustin, *De Trinitate*, 15,27,48).

«Ici, non seulement la propriété de causalité, l'unique trait qui distingue personnellement le Père, a été transmise au Fils, l'échange se faisant sur la base de l'attribut commun de la vie ; mais encore, cet attribut qui procède du Père et du Fils se révèle être l'Esprit Saint. C'est précisément l'Esprit Saint qui est l'attribut commun aux Deux. Ainsi, une personne se trouve confondue avec un attribut

116. Dans une note, Farrell précise ce qu'il entend par *ordo theologiae* ou ordre des matières suivi par les manuels de théologie. Il remarque que, au-delà des multiples différences dues aux auteurs et aux écoles, un schéma d'ensemble se dégage néanmoins qui permet, à travers les époques et les lieux, de reconnaître les oeuvres théologiques de méthode augustinienne. Quel est ce schéma, cet ordre suivi par toute théologie augustinienne ? Il consiste à commencer par la divinité simple, abstraite, le Dieu unique pris en lui-même et en son essence, avant de s'occuper des attributs de Dieu, et enfin des Personnes de la Trinité. Farrell repère cet ordre dans des ouvrages aussi différents que les deux grandes *Sommes* de Thomas d'Aquin, les manuels des épiscopaliens ou les dogmatiques des fondamentalistes américains contemporains. «Je suggère, écrit-il, que le *filio-que* et cette méthode d'exposition ont partie intimement liée» (*op. cit.*, p. 53-54).

commun à toutes les Trois¹¹⁷.

«Tout le processus semble prêt à verser de soi-même à chaque tournant. Une fois qu'on a fait procéder l'Esprit Saint hors du Père et du Fils pour la raison que le Père et le Fils partagent des attributs communs, du fait de la simplicité de l'essence, l'Esprit devient alors un attribut, Il définit l'essence et, véritablement, Il est l'essence, l'unité de la Trinité : "Puisque tout ensemble le Père est un esprit et le Fils est un esprit, et puisque le Père est Saint et que le Fils est Saint, en conséquence... puisque le Père, le Fils et le Saint Esprit sont un seul Dieu, et que certainement Dieu est Saint, et que Dieu est un esprit, la Trinité peut aussi être appelée le Saint Esprit" (Augustin, *Ibid.*, 5,11,12).

«C'est-à-dire, puisque le nom Saint Esprit définit des attributs "qui conviennent à la fois au Père et au Fils" (Id., *Ibid.*), Il devient le nouveau principe d'unité en Dieu, le "substantiel et consubstantiel amour des deux", Père et Fils (Id., *Ibid.*, 15,27,50). Bref, le Saint Esprit est l'essence même d'où tout le processus est parti. Il ne cause pas à son tour une autre personne et ainsi de suite à l'infini mais, comme Thomas d'Aquin devait le faire observer, "la boucle est fermée quand... elle revient à la substance même d'où le processus avait pris naissance" (Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, IV, Le Salut, éd. London, 1975, p. 145). Ayant commencé par une définition –celle de la simplicité– le processus s'est conclu sur la même définition, après l'éclatage éblouissant d'une dialectique qu'on peut trouver sublime, ou confuse et embarrassante. Ici venu, il est peut-être utile d'anticiper sur l'un des arguments de saint Photios. Si le Saint Esprit est vie, procédant du Père et du Fils, qu'est-ce qui empêchera que le Fils ne tire Sa vie de l'Esprit, de sorte que "le Fils devienne Fils, non plus seulement du Père, mais encore du Saint Esprit ?" (Augustin, *Ibid.*, 15,19,37) Mais cela est "par trop absurde" (Id., *Ibid.*), parce que "le fait d'être Père ne leur est pas commun, de sorte qu'ils pourraient être, de façon interchangeable, Pères les uns des autres" (Id., *Ibid.*, 7,4,7).

Ce qui rend ces remarques d'autant plus significatives, ce n'est pas tant le fait qu'elles soient des arguments utilisés par saint

117. Jean Karmires, *A Synopsis of the Dogmatic Theology of the Orthodox Catholic Church*, Scranton, 1973, p. 18.

Photios, que le fait qu'elle se soient d'abord trouvées sur les lèvres mêmes d'Augustin. Percevant la logique qui découlait de sa thèse, Augustin se contenta de la récuser comme manifestement absurde et contraire à la foi. Pour une raison quelconque, saint Augustin voit les implications évidentes de sa théologie sur ce point, mais, pour une raison inconnue, ne parvient pas à les voir de même dans le cas du *Filioque*. S'il avait été conscient du fait que le *filioque* met l'Esprit dans la même relation de causalité à l'égard du Fils que celle du Fils à l'égard du Père, il l'aurait sans aucun doute rejeté immédiatement. En revanche, ce qui n'a pas échappé à saint Augustin, à ce point de son travail, c'est que sa triadologie se brisait là même où elle tentait de s'enraciner : la synthèse de la théologie et du néoplatonisme. La simplicité néoplatonicienne ou sa dynamique logique mettent clairement Augustin à la gêne. Comme le dit Gilson : *le cadre platonicien éclate, si l'on peut dire, sous la pression interne de son contenu chrétien* (Etienne Gilson, *Raison et Révélation au Moyen Age*, New York, 1966, p. 23).

c) Dynamique et tensions du *Filioque*.

«Avec le dogme du *Filioque*, nous avons atteint le cœur de la tension qu'est l'augustinisme. Dans cette doctrine, on est constamment en présence d'un cycle sans fin, d'une dialectique tendue et angoissée, qui commence dans l'unité d'essence, se déploie dans une multiplication artificielle d'attributs, puis retombe dans l'essence, pour se redéployer dans les personnes, et se refondre une fois encore dans le Saint Esprit, qui n'est autre que l'essence. Richard Haugh caractérise assez bien les effets de cette approche théologique sur le dogme trinitaire : *Pour Augustin, l'existence elle-même n'est pas personnelle, car tout ce qui est personnel dans la divinité n'est pas absolu, mais relatif. La personne est ad se (en soi) identique à l'essence. La personne n'est donc finalement qu'un autre aspect de l'existence ; pour Dieu, exister est la même chose qu'être une personne, exactement comme c'est aussi tout un pour Lui que d'être bon, juste et sage* (Haugh, *op. cit.*, p. 199).

«Dans ce processus, qui est celui qu'on appellera plus tard, au Moyen Age, la 'dialectique de l'amour', on voit que la dynamique de l'un et du multiple, de l'un qui se déploie en deux et fait ensuite

retour vers l'un, est omniprésente. Une fois de plus, le professeur Haugh voit juste : *Quoique la dialectique d'Augustin prenne de multiples formes, quatre éléments de base s'y retrouvent sans cesse :*

1) *essentia* – sur quoi s'exerce la dialectique.

2) *essentia* – se manifestant (le Père).

3) *essentia* – manifestée (le Fils).

4) *essentia* – unissant ce qui se manifeste avec ce qui est manifesté (l'Esprit Saint), ou l'expression de ce qui est en soi avec ce qui est manifesté¹¹⁸.

«Par le dogme du *Filioque*, la raison et la dialectique deviennent l'essence même de l'essence divine. Il convient d'insister sur le fait que l'étape essentielle qui conduit à la dynamique du *filioque* fut la confusion des personnes avec les attributs, et non pas directement avec l'essence, puis la subordination d'une personne à ces attributs, par la création d'une relation divine fondée sur ces mêmes attributs communs.

«Avant d'envisager les antécédents historiques du *Filioque*, il sera utile d'avoir le résumé synoptique de la dynamique structurelle du *Filioque* :

I. L'Essence.

A. Affirmation de la simplicité de l'essence divine¹¹⁹.

B. Si l'essence divine est simple, plusieurs résultats s'ensuivent :

1. L'essence est l'équivalent des attributs, qu'on les prenne à plusieurs ou un par un.

2. L'essence est l'équivalent des personnes, qu'on les

118. Haugh, *op. cit.*, p. 202.

119. L'affirmation de la simplicité de l'essence divine signifie, selon les scolastiques, l'identité en Dieu de l'essence et des attributs, qui ne sont distingués que par la raison. Pour les Pères, l'essence ou suressence de Dieu est au-delà de toute simplicité, et même de tout ce qu'on en pourrait dire ; mais elle est réellement, quoiqu'ineffablement, distincte des attributs-énergies par lesquels Dieu se communique. C'est dire que, pour eux, la confession de la simplicité est non pas contradictoire, mais antinomique, comme le précisera la querelle autour de la grâce à l'époque de saint Grégoire Palamas.

prenne à plusieurs ou individuellement.

C. Comme l'Un néoplatonicien, la simplicité de l'essence divine transcende la multiplicité des pluralités divines (attributs et personnes) comme l'unité transcende la multiplicité. Plusieurs conséquences en découlent.

II. Les Attributs.

- A. Les attributs ont le même statut logique vis-à-vis de l'essence, et en conséquence,
- B. Les uns à l'égard des autres.
- C. Les attributs sont tous «rigoureusement indistincts».

III. Les Personnes.

A. A l'échelon le plus bas du processus, les personnes sont subordonnées aux attributs parce que la procession de l'Esprit hors du Père a été donnée au Fils, du fait que le Père et le Fils ont en commun les attributs (vie, sainteté, spiritualité).

A ce niveau du processus, celui des personnes, une subordination effective du Saint Esprit au Fils et au Père se produit, le Père n'ayant aucune distinction, le Fils ayant celle d'être causé, et le Saint Esprit ayant deux distinctions, parce qu'il est causé par deux classes différentes de causes.

B. Le Saint Esprit, parce qu'il procède du Père et du Fils, devient le nouveau centre d'unité dans la Trinité.

1. Le nom "Saint Esprit" définit ainsi l'essence divine et
2. peut donc désigner la Trinité tout entière.

«La signification de la structure esquissée ci-dessus n'apparaîtra absolument pas, tant qu'on ne l'aura pas confrontée à des structures parallèles présentes dans les anciennes hérésies christologiques associées à l'arianisme. En effet, c'est le fait d'interposer une catégorie entre l'essence et les personnes, par exemple les attributs, qui confère au système la structure significative qui le rapproche des systèmes d'Arius et d'Eunome. Nous allons maintenant décrire les progrès du néoplatonisme en Orient, à Alexandrie, avant de nous

tourner enfin vers la réponse de saint Photios au Filioque¹²⁰.

3) Réfutation des hérésies.

Après avoir dégagé cette structure théologique de l'augustinisme, Farrell, procédant toujours synoptiquement, revient aux hérésies condamnées par les Pères hellénophones, et principalement par les grands Cappadociens. Se fondant sur les travaux du P. Georges Florovsky¹²¹, il montre que l'épicentre de la lutte contre l'arianisme a été la question de la création libre du monde par Dieu. Formés dans le néoplatonisme, les ariens ne pouvaient distinguer la création du monde d'avec de la génération du Verbe.

Les ariens s'opposaient diamétralement à Origène qui, ne distinguant pas davantage la naissance du Verbe de la création du monde, les faisaient toutes deux co-éternelles à Dieu. Dieu étant souverain de toute éternité, il fallait pour Origène que ce sur quoi s'étendait cette souveraineté, c'est-à-dire l'univers, fût éternel. Donc Dieu éternel crée par son Verbe co-éternel un monde co-éternel. Pour les ariens, à l'inverse, il y avait un hiatus ontologique radical entre Dieu, le principe absolu de toute chose, lui-même sans principe, et les êtres qu'il avait tirés du néant par Sa volonté, le Verbe, puis le monde créé par le Verbe. Autrement dit, seul Dieu le Père était Dieu ; le Fils tirant son origine du Père ne pouvait être qu'une créature, supérieure sans doute au monde, mais étrangère à l'essence divine puisque causée. Un point rapproche les deux systèmes : tous deux donnent un statut similaire au Fils et au monde.

«Saint Athanase, écrit Farrell, critiquant cette construction, en fait un commentaire significatif, qui guidera la réponse de saint

120. Tout ce passage dans Farrell, *op. cit.*, p. 28-34.

121. Voir Georges Florovsky, *Collected Works*, publiés sous la direction du Professeur R.S. Haugh, chez Nordland puis Büchervertriebsanstalt, Belmont-Vaduz, 1973 et suiv. Farrell se réfère, en particulier, à l'article de Florovsky sur «Le concept de création chez saint Athanase» paru dans le tome 4 de l'édition citée (Belmont, 1975) et traduit en français dans *La Lumière du Thabor*, n°26, 2ème trim. 1990, p. 55-78.

Photios au *Filioque*. Si le Fils devait être vraiment Dieu, dans le système arien, alors "il faut nécessairement penser que, comme le Fils est engendré, de même Il engendre, et devient Lui aussi Père d'un fils. Et de nouveau, Celui qui naît de Lui, engendre à son tour, et ainsi de suite à l'infini ; car c'est là le moyen de rendre l'engendré semblable à Celui qui L'a engendré" (Saint Athanase, *Premier Discours contre les Ariens*, VI, 21 cf l'édition américaine de la collection Nicene and Post-Nicene Fathers, 2nd Series, t.4, Grand Rapids, 1978, p. 319).

«Saint Athanase admet donc que si l'on pouvait définir la divinité comme causalité, Dieu serait alors un parent comme l'homme et "Son Fils serait père d'un autre, et ainsi de suite, l'un engendrant l'autre, jusqu'à ce que cette série de leur invention se monte à une multitude de dieux" (Id., *Ibid.*). Une fois de plus se fait jour la tendance néoplatonicienne à multiplier les éléments qui composent la structure. La même logique sous-tend la question de saint Photios, lorsqu'il demande pourquoi, dans la dynamique du *Filioque*, le Saint Esprit n'est pas proclamé petit-fils (*Mystagogie*, chap. 61).

«La réfutation de saint Athanase consiste à dénoncer la racine même de l'erreur arienne, la simplicité, et ce qu'elle implique : la possibilité de définir Dieu. L'esprit général de son argumentation réside dans l'introduction d'une "distinction fondamentale entre 'essence' et 'volonté', laquelle peut seule fonder la réelle différence de nature entre 'génération' et 'création'" (Florovsky, *art. cit.*, p. 53). A travers toute sa théologie, saint Athanase maintient la distinction absolue des personnes, des attributs et de l'essence, quoique ces catégories n'apparaissent pas encore cristallisées dans un vocabulaire théologique bien fixé. De manière plus décisive, l'être trinitaire de Dieu se voit attribuer une priorité ontologique sur Son action et Sa volonté (Florovsky, *art. cit.*, p. 52) –ce qui est précisément à l'opposé de l'ordre voulu par la structure de la théologie augustinienne, qui donne à l'essence et aux attributs priorité sur les personnes. S'appuyant sur cette distinction de l'être d'avec la volonté, note le P. Florovsky, Athanase répliquait que c'était "une idée folle et extravagante que de placer 'la volonté' et 'le conseil' entre le Père et le Fils" (Id., *Ibid.*, p. 58). Dans cette structure, la priorité ontologique de la catégorie d'attribut sur la personne était

justement le point en dispute entre saint Athanase et Arius¹²²».

Farrell note le même type d'argumentation chez les autres Pères contre les ariens, les eunomiens et les partisans des diverses hérésies christologiques. Ainsi, dans sa polémique contre Eunome, saint Grégoire de Nysse remarque que l'adjonction d'une «énergie» productrice du Fils, sépare à l'excès, dans la Trinité, le Père du Fils et leur fait perdre leurs qualités de Père et de Fils. Il relève également la tendance à la subordination : chez Eunome déjà, comme plus tard avec le *Filioque*, le Saint Esprit est l'oeuvre du Père et du Fils, et c'est une oeuvre créée¹²³.

L'origine de toutes ces hérésies est donc, philosophiquement, la définition néoplatonicienne de la simplicité divine, avec la structure subordinationniste de l'être qu'elle implique. Cette structure, dans le néoplatonisme comme dans l'arianisme, tend soit à se résoudre dans l'unité, soit à proliférer dans une série infinie. Elle se manifeste de deux manières dans le *Filioque* augustinien : d'abord dans le modèle théologique qui part de l'essence pour aboutir, par les attributs, aux personnes et qui s'oppose ainsi à l'orthodoxie d'un saint Athanase pour lequel l'expérience de la personne est première en théologie ; ensuite, dans la hiérarchie des causes, qui fait procéder du Père, la Cause Incausée, et du Fils, la Cause Causée, le Saint Esprit, Causé doublement, comme l'Ame du monde émanait de l'Un et du Nous.

Les traits eunomiens ou ariens qu'on trouve dans le filioquisme augustinien, comme l'intercalation d'une *énergie* ou d'une *volonté* productrice des Personnes, n'ont rien de fortuit. Les systèmes, quoique sur certains points ennemis, se ressemblent parce que leur point de départ – la fausse théorie de la simplicité – est le même.

Il faut noter toutefois qu'Augustin se rendait compte des tendances modalistes de sa pensée, et refusait les conséquences qu'il voyait manifestement contraires à la foi de l'Eglise. Les carolingiens n'auront pas ses scrupules, tout simplement parce qu'ils ne pourront pas en voir les raisons ni la portée.

122. Farrell, *Ibid.*, p. 36-37.

123. Id., *Ibid.*, p. 37-38.

4) Application à la *Mystagogie*

La mise en parallèle des anciens systèmes hérétiques avec le *Filioque* des Franks peut maintenant déboucher sur une véritable interprétation de la *Mystagogie* : les carolingiens ont systématisé la pensée de saint Augustin, la séparant de son contexte historique et accentuant ainsi encore davantage le conflit avec saint Photios, dont les arguments peuvent être classés en quatre catégories différentes¹²⁴. Saint Photios ramène à l'absurde la doctrine du *Filioque* en déployant ses affirmations implicites sur la simplicité de Dieu, exactement comme Athanase le Grand ou Grégoire de Nysse réfutaient Eunome et Arius. Comme les systèmes combattus, les réfutations se ressemblent :

a) Le *Filioque* multiplie à l'infini les êtres divins (*Mystagogie* chap. 33 et 37 par exemple). Nous avons vu saint Athanase user du même argument : c'est l'une des deux tendances opposées de la dialectique néoplatonicienne.

b) Le *Filioque* fond les personnes dans une unité modaliste. C'est la tendance opposée à la précédente, celle de la réduction à l'unité absolue. Par exemple : *Mystagogie*, chap. 9, 16 et 19. Le Fils devient une partie de la Personne du Père, et les Personnes se trouvent toutes absorbées dans la nature, définie comme productrice.

c) Une troisième catégorie d'arguments montre que l'*ordo theologiae* suivi par l'augustinisme, ordre qui est lui-même une conséquence du subordinationnisme du système, constitue une perversion de l'ordre naturel et véritable. Passer de l'essence aux attributs puis aux personnes, c'est faire dépendre les personnes des énergies qui émanent d'elles. Tel est le sens philosophique profond de toute la discussion sur les charismes, où Photios détruit par un florilège d'exemples la «grammaire théologique» des Franks qui voient le *Filioque* dans l'expression «l'Esprit de...», tout en montrant bien l'aporie de la position *filioquiste* dès là qu'il s'agit de penser la distinction de la Personne et de ses énergies, de la Personne et de

124. Farrell, *Ibid.*, p. 41.

ses attributs. *Mystagogie*, chap. 57-59.

d) Dans une quatrième sorte d'arguments, saint Photios attaque l'autre aspect du subordinationnisme : l'instauration d'un ordre des Personnes et donc d'une inégalité à l'intérieur de la Trinité consubstantielle. Le *Filioque* humilie la Personne du Saint Esprit, en la mettant au dernier rang (*Mystagogie*, 43), en le faisant venir d'une cause causée – comme l'Ame du Monde du néoplatonisme – (*Ibid.*, 42-43), en le faisant composé ou divisé (*Ibid.*, 4 et 63), en l'éloignant de la Cause Première, le Père (*Ibid.*, 32), en lui refusant ce qu'on accorde aux autres Personnes : en droite logique, l'Esprit devrait, si *Filioque* il y a, se faire procéder Lui-même (*Ibid.*, 6), faire naître le Fils (*Ibid.*, 3), faire procéder une autre hypostase divine (*Ibid.*, 8 et 37), naître autant que procéder (*Ibid.*, 64), et ainsi de suite. Bref, c'est la définition de la divinité par la causalité qui, dans le *Filioque*, est en jeu, comme dans l'arianisme.

Thomas d'Aquin a cherché réponse à ces difficultés. Sa solution fut que la divinité s'arrête à la procession parce que le cycle est bouclé lorsque le processus de la sortie des personnes divines fait retour à la substance d'où il est parti¹²⁵. C'est faire de la procession un trait de l'essence divine, et non un caractère personnel. Saint Photios a très bien vu ce que Thomas d'Aquin dira tout haut : qu'avec le *Filioque*, les Personnes divines disparaissent et sont remplacées par des relations subsistantes¹²⁶.

Pour saint Photios, comme pour saint Athanase et tous les Pères orthodoxes, le fait d'être cause est un attribut personnel. D'où l'argument de la perfection de la causation par le Père (*Mystagogie*, 31 et 42), qui exclut l'intervention d'une autre Personne. Si la divinité se définit par la causalité, les Personnes divines devront s'entre-produire (*Mystagogie* 3), le Père même devra naître (*Ibid.*, 18) et procéder (*Ibid.*, 19). Cette conséquence, la multiplication des «Pères» dans la Trinité, Augustin l'avait entrevue, mais refusée, nous l'avons vu, comme contraire à la foi commune (*De Trinitate*, 7,4,7).

125. Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, 4.

126. *Somme Théologique*, I, q.29, a.4, r et ad 4 ; q.30, a.1 et 2 ; q.40.

Il est dès lors clair que le néoplatonisme du système filioquiste ne peut s'allier à la foi chrétienne. En définissant l'essence divine comme simple, on attribue pour finir le caractère propre du Père à toutes les Personnes, ce qui fait se perdre dans l'essence indivise l'unique base de toute distinction personnelle réelle. Il est stupéfiant de constater que cela arrive à une doctrine qui se donnait précisément pour objectif de *distinguer* la procession ou sortie du Fils d'avec celle de l'Esprit – au moins selon Ratramne de Corbie, et selon Thomas d'Aquin plus tard¹²⁷.

Concluant son étude, Farrell peut écrire que le *Filioque* « dans le meilleur des cas, fait de la triadologie occidentale un vain exercice de mysticisme linguistique et de gymnastique gnostique et, dans le pire, peut répandre à chaque pas les graines de l'hérésie, qu'elles soient celles du subordinationnisme, du sabellianisme, voire du polythéisme. Ici se retrouvent toutes les grandes figures des polémiques du passé. D'un côté, saint Athanase, saint Grégoire de Nysse et saint Photios qui, voyant les implications absurdes de cette structure théologique, la refusent. De l'autre, les carolingiens et leurs successeurs scolastiques qui, face à la même structure, l'ont accepté et entériné sans critique¹²⁸ ». Le *Filioque*, ajoute Farrell, est un élément nécessaire de l'entreprise scolastique, parce qu'en lui se focalise tout l'effort scolastique pour pénétrer l'essence même de la Divinité, pour la rendre accessible à la raison par le biais de l'analogie.

Le *Filioque*, explique Farrell, c'est le germe païen transplanté dans la doctrine du Dieu chrétien, et qui ne fait que réitérer les tensions inhérentes à la conception plotinienne de Dieu dès le départ. La dialectique néoplatonicienne des oppositions impose une réduction des relations trinitaires. Elle ne peut assumer que deux termes à la fois, deux pôles seulement. La logique doit toujours, quelque part, entamer le statut absolu de la Trinité en réduisant le caractère

127. *Somme Théologique*, I, q.30, a.2 ; q.36, a.2, r. et ad 7. Dans le chapitre 64 de la *Mystagogie* montre au contraire que, à moins de poser le temps en Dieu, la doctrine du *Filioque* fusionne génération et procession.

128. Farrell, *op. cit.*, p. 45.

absolu¹²⁹ de la Personne et de la divinité du Saint Esprit. Et ce faisant, elle compromet aussi la simplicité de l'essence, car elle laisse subsister en elle une dialectique. Bref, le *Filioque* est binitaire, ou comme dit saint Photios, semi-sabellien (*Mystagogie*, 9) : il oppose la dyade Père-Fils à l'Essence-Esprit.

5) Conséquences des thèses de Farrell

Avons-nous besoin de souligner les conclusions importantes que l'on peut tirer de la thèse de Farrell résumée ci-dessus :

- Tout d'abord le caractère patristique de la théologie de saint Photios est mis en évidence. Saint Photios combat dans le *Filioque* une méthode théologique d'origine néoplatonicienne qui a été la cause des grandes hérésies trinitaires et christologiques de l'Histoire.

- Ensuite, le débat scolaire qui consiste à dire que saint Photios justifie saint Augustin perd tout son sens : certes, saint Photios connaissait le nom de l'évêque d'Hippone et en ignorait les écrits, mais le fait essentiel est qu'il en réfute l'argumentation, la logique, poussée à l'extrême par l'esprit simplificateur des carolingiens. Ici les conclusions de Farrell sont confirmées par celles du P. Michael Azkoul : «Si saint Photios avait connu les écrits d'Augustin –au lieu de n'en savoir que le nom par les actes des Conciles Oecuméniques– il aurait certainement cité celui-ci comme un 'auteur ecclésiastique', comme un écrivain chrétien qui, tel Origène ou Tertullien, avait écrit beaucoup de bonnes choses, mais dont les opinions hérétiques l'emportaient sur les premières¹³⁰».

129. Farrell est tout-à-fait fondé à dire cela, puisque pour le représentant le plus illustre de la scolastique, Thomas d'Aquin, dont l'Eglise catholique a adopté la doctrine, «il n'est pas possible de dire que les personnes divines se distinguent les unes des autres par quoi que ce soit d'absolu, parce qu'il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas une seule essence pour les trois ; tout ce qui, dans les choses divines, se dit de manière absolue (*absolute*) se rapporte à l'unité d'essence» (*Somme Théologique*, I, q.36, a.2, r). En peu de mots, tout est dit !

130. P. Michael Azkoul, «Saint Photios and the *Filioque*», dans Saint Photios, *On the Mystagogy of the Holy Spirit*, Studion Publishers, 1983, p. 24, note 66.

– Enfin ces travaux récents de Haugh, Farrell, du P.Azkoul, et d'autres, prouvent *a contrario* que la théologie de ce Père de l'Eglise de l'Occident et de l'Orient que fut saint Photios, l'ami du Pape Jean VIII, tous deux champions de l'orthodoxie au Huitième Concile Oecuménique de Constantinople, en 879-880, a été malheureusement combattue et mal connue en Occident mais aussi en Orient et en Russie. Nous insisterons sur ce dernier point en conclusion, en montrant à quel point les thèses de Bolotov reposent sur un contresens historique.

III

DE QUELQUES CONTRESENS SUR SAINT PHOTIOS

Si nous avons insisté longuement sur les travaux des spécialistes modernes comme Azkoul, Romanides, Haugh et Farrell, c'est parce que, malheureusement, de nombreux auteurs « orthodoxes » ont multiplié les contresens sur l'oeuvre du grand et saint Patriarche. Dvornik, auteur catholique romain, s'est attaché, non sans quelque complaisance partisane¹³¹, à montrer qu'à partir du dix-septième siècle, les historiens orthodoxes avaient recopié des sources latines – principalement Baronius¹³² : « Même dans le monde orthodoxe, écrit Dvornik, la vraie histoire de ce Père de l'Eglise orientale s'était

131. Dvornik, *op. cit.*, p. 575-580. Dans le livre de Dvornik, dont on a dit à tort qu'il a été le premier à réhabiliter saint Photios – Guettée avait vu, bien avant lui, que la seconde condamnation de saint Photios par Jean VIII est une fable – nous discernons une tendance à vouloir affirmer la supériorité de la science occidentale sur celle des orthodoxes – qui en dépendent toujours. Fondamentalement l'Eglise orthodoxe n'a jamais mis en cause l'autorité du saint Patriarche, comme le prouve le *Synodicon de l'orthodoxie*. Le fait de savoir si la papauté a condamné une seconde fois saint Photios n'avait d'ailleurs guère de raison d'inquiéter les orthodoxes.

132. Dvornik, *op. cit.*, p. 507.

obscurcie et a été faussée à travers les siècles¹³³. Le point de vue de Dvornik, assez exact pour les historiens scolaires grecs et russes ou encore pour les slavophiles¹³⁴, mériterait d'être nuancé : la tradition vivante, liturgique, de l'Eglise orthodoxe n'a jamais cessé de proclamer la sainteté, dans le chœur des Pères, de saint Photios¹³⁵.

Cependant, à la fin du dix-neuvième siècle et jusqu'à nos jours, une école s'est développée, dans la pensée russe, niant, directement ou indirectement, le caractère patristique de la théologie du saint Patriarche Photios. Selon cette thèse, saint Photios aurait ajouté à la doctrine patristique de la procession du Saint Esprit hors du Père, l'expression du Père *seul*. Confesser que le Saint Esprit procède du Père *seul* ne serait donc pas un dogme, mais seulement l'opinion *privée* du grand Patriarche de Constantinople¹³⁶. L'historien russe Bolotov, qui est à l'origine de l'invention d'une telle conception, la justifie par une thèse sur l'histoire des dogmes, thèse radicalement nouvelle dans l'orthodoxie : il existerait chez les Pères de l'Eglise des dogmes et des théologoumènes¹³⁷, c'est-à-dire des opinions vraisemblables, propres à tel ou tel Père, et qui n'auraient rien de contraignant ni d'absolu pour les chrétiens. Ainsi,

133. Id, *Ibid.*, p. 580.

134. Khomiakov a été très injuste à l'égard du saint Patriarche dans une note (p. 36) de son livre *L'Eglise latine et le protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*, Lausanne, 1872. Khomiakov se fonde, en effet, sur le livre de Jäger, *La Vie de saint Photios*, pour étudier le conflit entre ce qu'il appelle le «Pape faussaire» et le «Patriarche usurpateur».

135. Voir, par exemple, l'*Office* pour la fête du saint, que nous avons publié dans le tome 1 des *Oeuvres Trinitaires*, p. 121-143.

136. Voir Alexis Stawrowsky, *Essai de Théologie irénique*, Madrid, 1966, p.71 et suivantes. Nous n'ignorons pas que *stricto sensu*, le théologoumène est un peu plus qu'une opinion privée, que c'est une thèse vraisemblable, qui a une autorité réelle dans l'Eglise. C'est moins qu'un dogme et un peu plus qu'une opinion privée. Nous n'acceptons pas cependant cette différence. Nous ne voyons pas en quoi une opinion vraisemblable en théologie se distingue d'une opinion privée. Ni l'une ni l'autre ne sont utiles au salut.

137. A. Stawrowsky, *op. cit.*, p. 73-79, pour une traduction française des thèses de Bolotov.

confesser avec le Patriarche Photios que le Saint Esprit procède du Père seul serait un théologoumène, et une interprétation modérée d'Augustin serait un autre théologoumène¹³⁸.

Arrêtons-nous brièvement sur cette notion de *théologoumène*.

I. Les théologoumènes chez Bolotov

L'idée de théologoumène est apparue dans un contexte bien particulier, celui du dialogue avec les vieux-catholiques, c'est-à-dire avec les catholiques séparés de Rome après le Concile de Vatican I (1870) dogmatisant l'infailibilité papale¹³⁹. En mettant en cause, dans la lignée gallicane, le dogme du pape infailible, certains vieux-catholiques mesurèrent les excès du Vatican à travers toute l'histoire et songèrent à se rapprocher de l'Eglise orthodoxe. Ce fut le cas de l'abbé Michaud, un disciple vieux-catholique du P. Wladimir Guettée¹⁴⁰. Malheureusement, les vieux-catholiques, regroupés autour de Michaud et de la *Revue Internationale de Théologie*, suivaient une ecclésiologie augustinienne de l'Eglise hors de l'Eglise, et de la succession apostolique mécanique¹⁴¹ : aussi

138. Id., *Ibid.*, p. 77 : «Thèse 14 B : En Occident même, semble-t-il, le Filioque (indépendamment de son usage répandu) n'a d'autre appui que l'autorité individuelle de St. Augustin».

139. Sur la protestation des vieux-catholiques, voir le livre de Doellinger, publié sous le nom de Janus, *Le Concile et le Pape*, 1870 et, du même auteur, *Lettres et déclarations au sujet des décrets du Vatican*, 1893.

140. Eugène Michaud fut le fondateur, en 1891, de la *Revue Internationale de Théologie*. Il appréciait à leur valeur les oeuvres historiques de l'abbé Guettée et, dialoguant avec le général russe Kireeff, s'efforça de réunir vieux-catholiques et orthodoxes. Voir sur ce point l'introduction au livre récent d'extraits de l'abbé Guettée : W. Guettée, *De la Papauté, L'Age d'Homme*, Lausanne, 1990.

141. La différence est ici capitale entre la doctrine augustinienne de l'Eglise et des sacrements, qui est devenue celle des catholiques, et l'ecclésiologie orthodoxe. Dans la doctrine catholique, ce sont les sacrements qui, pour ainsi dire, constituent l'Eglise. «Avoir la succession apostolique» signifie, pour un évêque catholique :

voulaient-ils être reconnus tels quels, sans retour plénier à l'orthodoxie, mais moyennant quelques aménagements dogmatiques. En Russie, les éléments les plus libéraux de l'Eglise, autour du Général Kireeff¹⁴², étaient prêts à favoriser un tel aménagement pour entrer le plus rapidement possible en communion avec les vieux-catholiques. Ces derniers étaient décidés à ôter le *Filioque* du credo, mais ne voulaient pas tous renoncer à la doctrine de la double procession du Saint Esprit propre à l'Occident depuis des siècles. Bolotov fut donc mobilisé pour supprimer les difficultés dogmatiques par le tour de passe-passe des théologoumènes, conception des dogmes jusque là totalement inconnue de la dogmatique orthodoxe. Les thèses de Bolotov furent publiées dans la *Revue Internationale de Théologie*, et sont, donc, difficilement dissociables du contexte dans lequel elles sont apparues. L'idée d'union avec les vieux-catholiques fut d'ailleurs bien vite rejetée par la conscience orthodoxe, et même l'abbé Guettée renonça à tout espoir de retour à l'orthodoxie de ses anciens amis¹⁴³.

avoir reçu l'ordination des mains d'un évêque qui la tenait lui-même, à travers une chaîne d'évêques, des Apôtres. Pour les orthodoxes, cela n'est vrai que si l'évêque est orthodoxe, c'est-à-dire confesse le dépôt de la foi apostolique. Une chaîne d'ordinations remontant aux Apôtres, sans la foi orthodoxe, n'est rien, ne permet en rien de dire qu'on se trouve en présence de l'Eglise. De même, pour Augustin d'Hippone, les schismatiques ont des sacrements valables, quoique leur effet soit annihilé par le péché de schisme. Ainsi, le baptême des donatistes efface le péché originel mais inflige le péché plus grave de schisme. Tous les baptisés font partie de l'Eglise, même s'ils la rejettent en effet. Au contraire, selon l'orthodoxie, les sacrements sont des actes de l'Eglise et n'existent pas en dehors d'elle. Voir Anne Pannier, «Saint Augustin, saint Cyprien : la postérité de deux ecclésiologies», *Dossier H Augustin*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1988, p. 237-247.

142. Acquis à la cause de l'union avec les vieux-catholiques, le Général Kireeff y a consacré sa vie : voir Olga Novikoff, *Le Général Alexandre Kireeff et l'Ancien Catholicisme*, Berne 1914.

143. Voir la polémique de Guettée/Döllinger dans l'*Union chrétienne*, la revue publiée par Guettée, de 1880. Guettée (p. 247) concluait : «...L'union des Eglises est impossible ; les théologiens qui voudraient parler au nom des Eglises ne parviendraient jamais à s'entendre. Il n'y a qu'un moyen de travailler à l'union dans la vérité chrétienne ; ce moyen consiste à démontrer par les faits qu'il y a dans le monde une Eglise vraiment apostolique, qui a conservé dans leur pureté primitive la doctrine révélée et les institutions apostoliques. La conséquence de cette

Seul l'abbé Michaud resta, jusqu'à la fin de sa vie, très proche des orthodoxes.

Les vieux-catholiques et leur maître Döllinger développèrent alors un autre «aménagement», destiné à un grand succès, la «théorie des branches», doctrine centrale de l'oecuménisme moderne¹⁴⁴.

Les *theologoumena*, qui relativisent l'autorité des Pères et avaient chez Bolotov un caractère d'opportunisme dogmatique bien défini, ont pris un sens légèrement différent chez le P. Serge Boulgakov.

II. Les théologoumènes chez Boulgakov

La démarche de Bolotov était, nous l'avons vu, *a posteriori*. Pour le maître de l'Ecole de Paris et de l'institut Saint-Serge de Paris, les *theologoumena* sont le fruit d'une libre spéculation sur les dogmes, d'une recherche personnelle, qui s'apparente à celle de la philosophie¹⁴⁵. La démarche est *a priori* : les dogmes sont un noyau dur, irréductible, des axiomes fondamentaux à partir desquels le théologien peut bâtir un système conceptuel de plus en plus englobant. C'est ce que fait le P. Serge Boulgakov dans le *Paraclet*¹⁴⁶, où il cherche à construire sa propre *pneumatologie*, les Pères n'ayant donné que quelques éléments trop restreints sur la doctrine du Saint Esprit. Ce dépassement des Pères, qu'il tente, implique, bien sûr, pour le P. Serge Boulgakov, une analyse

démonstration, c'est que tous ceux qui voudront être de vrais chrétiens devront adhérer à cette unique Eglise vraiment divine, vraiment apostolique (l'Eglise orthodoxe)».

144. Döllinger s'orienta de plus en plus, après 1870, vers une ecclésiologie ultra-augustinienne.

145. On ne voit guère la différence entre la théologie et la philosophie chez Boulgakov. L'objet des deux disciplines est certes différent, mais la méthode est la même.

146. P. Serge Boulgakof, *Le Paraclet*, Paris, 1946.

minutieuse des «limites» de la «pneumatologie» des Pères.

Donnons quelques exemples de ces «limites» des Pères selon Boulgakov, avant d'en venir au «traitement» qu'il fait subir au saint Patriarche Photios : chez les Pères Apostoliques, «Il n'y a pas encore de *théologie* directe du Saint Esprit¹⁴⁷» ; pour les Apologistes, «il n'y avait point de place pour une doctrine du Saint Esprit ; et quand ils parlent de Lui, il ne faut y voir que les traces de la tradition chrétienne, qu'ils entendaient mal¹⁴⁸». Jusqu'au troisième siècle, les Pères étaient «subordinationnistes¹⁴⁹», ils «ne pouvaient pas se passer de l'aide» de la philosophie païenne¹⁵⁰ et surtout du platonisme : «Le platonisme, surtout, est entré à jamais dans la dogmatique chrétienne, comme la théologie des idées éternelles, des images sophianiques premières du monde en Dieu¹⁵¹».

Sur saint Athanase, Boulgakov ose écrire : «Athanase –de même qu'Origène– introduit dans les principes ontologiques impersonnels de Plotin, des définitions hypostatiques, qui ne sont reçues que dogmatiquement, et qui ne sont pas accompagnées d'une étude spéciale. A partir de cet homoousianisme radical, il n'était pas si facile de déduire la distinction des hypostases ; au reste, nous ne voyons pas qu'Athanase tente de déduire théologiquement le dogme trinitaire ; c'est pourquoi sa position, lors de sa polémique contre le sabellianisme, paraît manquer de fermeté¹⁵²». Dans le même chapitre, Boulgakov précise que la doctrine du Saint Esprit chez saint Athanase est «*incomplète* et partielle¹⁵³». Quant aux définitions dogmatiques sur la Trinité du «groupe des

147. Id., *Ibid.*, p. 8.

148. Id., *Ibid.*, p.9. L'auteur cite, en l'acceptant, A. Spasski.

149. Id., *Ibid.*, p. 14.

150. Cette thèse est reprise du Père Petau que Baltus avait réfuté sur ce point.

151. Id., *Ibid.*, p. 11–12.

152. Id., *Ibid.*, p. 30.

153. Id., *Ibid.*, p. 33.

Cappadociens», elle a «ses avantages» et ses «inconvenients»¹⁵⁴.

D'ailleurs, d'une façon générale, «le problème de la *trinitarité* en tant que telle reste *sans solution* dans la théologie des Pères, et celle-ci apporte même une attention exclusive et partielle, sinon erronée, à l'origine»¹⁵⁵.

Tous ces jugements de Boulgakov, profondément marqués par des sources catholiques –sur le subordinationnisme des Pères– ou protestantes –sur le platonisme des Pères– montrent assez que le maître de «l'Ecole de Paris» traite les Pères de l'Eglise comme un philosophe disputant sur les opinions des autres philosophes du passé¹⁵⁶.

Plus critique encore est son jugement sur saint Photios : «Sa position intransigeante le rend partial dans l'ensemble et plutôt anti-latin qu'orthodoxe, malgré la puissance de ses arguments contre le filioquisme»¹⁵⁷. Puis Boulgakov explique que la théologie «polémique» et non positive du Patriarche Photios admet en bloc «la problématique latine» et, dès lors, est une étude «sur le *mode latin*» de la procession du Saint Esprit¹⁵⁸. Toujours pour le célèbre Professeur de l'Institut Saint-Serge, les saints Pères ignoraient la question de la procession du Saint Esprit, ou la traitaient dans un «théologoumène plus vaste», et c'est saint Photios qui a introduit cette question par antifilioquisme : «Sa formule anti-latine : "du Père seul", c'est le *Filioque* latin avec le signe *moins*, c'est, pour ainsi dire, un *anti-filioque*, alors que la doctrine patristique n'est ni l'un ni l'autre, mais qu'elle représente une troisième position, encore qu'elle soit définie d'une façon

154. Id., *Ibid.*, p. 34-35.

155. Id., *Ibid.*, p. 59.

156. Pour Boulgakov les Pères et leur enseignement ne sont pas un critère et ne sont qu'une étape du développement de la théologie. Ils ont laissé de côté de nombreux points qu'il s'agit d'éclairer.

157. Id., *Ibid.*, p. 101-102.

158. Id., *Ibid.*, p. 102.

rudimentaire et souvent contradictoire¹⁵⁹».

Il est clair donc, pour Boulgakov, que la théologie patristique – «rudimentaire et contradictoire» – est un théologoumène et que les Pères du Deuxième Concile Oecuménique de Constantinople (381) ne savaient pas ce qu'ils faisaient lorsqu'ils consignent dans le credo que le Saint Esprit procède du Père ; il est clair encore que, pour Boulgakov, le *Filioque* est un théologoumène et non une hérésie condamnée par l'Eglise orthodoxe ; il est clair enfin que la théologie de saint Photios est un troisième théologoumène, purement polémique¹⁶⁰.

III. La théologie mystagogique des Pères

Telle est l'opinion de Boulgakov ; telle n'était pas celle de saint Grégoire Palamas. Le grand archevêque de Thessalonique, dans son *Traité sur la procession du Saint Esprit* prend soin d'expliquer que le fait de dire que le Saint Esprit procède du Père et celui de dire qu'Il procède du Père *seul* est une même et unique affirmation : «Quand tu entends dans le symbole que 'le Saint Esprit procède du Père', pense aussitôt que nous entendons nécessairement aussi le mot 'seul', et ne considère pas ce mot comme une adjonction de notre part, mais pense que nous l'avons ajouté dans nos discussions avec vous pour la vérité que tu rejettes¹⁶¹». Et Palamas précise encore : «Vois-tu donc, que ce que nous ajoutons, nous, est un éclaircissement de la vérité, et que nous ne rajoutons cette précision qu'à cause de ton refus de la vérité ? Car avec ou sans elle, le sens reste le même. En revanche, ton ajout [*le Filioque*] n'est pas qu'une adjonction au sens propre, mais vraiment un contredit et une

159. *Ibid.*

160. Tous les Pères, à ce compte, ont été polémiques.

161. Gregoriou tou Palama, *Erga*, tome I, éd. Panagiotou K. Christou, EPE 51, Thessalonique, 1981, Premier Traité sur la Procession du Saint Esprit, § 2, p. 84 (en grec).

destruction du sentiment de la vraie foi¹⁶²». L'addition du mot «seul» est donc purement pédagogique ou polémique : quand on dit «l'Esprit procède du Père», sans rien ajouter d'autre, il est évident, explique saint Grégoire qu'il faut comprendre «du Père seul» et non pas «et aussi d'un autre» ; sinon, il faudrait aussi, devant l'affirmation latine : «le Saint Esprit procède du Père et du Fils», demander : et de qui d'autre, puisque les Latins n'ajoutent pas «du Père et du Fils seuls». Par plusieurs exemples similaires, saint Grégoire réduit à rien l'opinion qui verrait dans le mot «seul» un ajout.

Il est manifeste ici que saint Grégoire Palamas n'imagine pas un instant que le mot «seul» puisse apporter une notation originale et propre à saint Photios, son «théologoumène» comme dirait le P. S. Boulgakov¹⁶³.

L'école russe issue de Bolotov et de Boulgakov, à vouloir «dépasser» les Pères de l'Eglise, a fini par tomber dans le ridicule de leur distribuer des bons et des mauvais points¹⁶⁴ ; ainsi elle est devenue, en suivant cette route dont le P. Georges Florovsky avait vu le danger¹⁶⁵, anti-patristique. Elle porte ainsi la

162. Saint Grégoire Palamas, *Ibid.*, § 11-12, p. 98.

163. Il faudrait ici relire la page où Lampryllos fait litière de l'argumentation de ces «logiciens» qui «vous soutiennent gravement que puisque le Symbole ne dit pas que le Saint Esprit procède du Père *seulement*, mais qu'il dit simplement *du Père*, rien n'empêche de considérer comme sous-entendu *et du Fils*, voire même de l'y ajouter.(...) D'après cette ingénieuse manière de raisonner, prenez toute déclaration, tout pacte, tout contrat, tout traité, appliquez-y ce beau procédé et vous verrez les merveilleux effets qui pourront en résulter. Prenez, par exemple, la *Déclaration des droits de l'homme*, l'article 1er porte : "Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune". Voulez-vous neutraliser les dispositions de cet article ? Faites la remarque qu'il ne dit pas sur l'utilité commune *seulement*, et qu'on peut par conséquent sous-entendre et ajouter les mots : et sur la naissance» (*La Mystification Fatale*, *op. cit.*, p. 123).

164. Comme le fait le P.B. Bobrinskoy qui, dans ses différents articles sur le *Filioque*, «perd son huile» à chercher les aspects positifs et les aspects négatifs du *Filioque*. Voir notamment, dans *Contacts*, 1er trimestre 1982, «Le Filioque hier et aujourd'hui», p. 7-27.

165. Dans son livre célèbre *Les Voies de la Théologie russe*.

responsabilité, dans notre époque d'oecuménisme, d'avoir privé l'orthodoxie, dans les dialogues avec les hétérodoxes, des critères absolus qu'elle a reçus de la tradition biblique, apostolique et patristique, et qui font sa parure et sa fierté¹⁶⁶.

Il est évident, en effet, que les écrits de saint Jean Damascène qui, avant saint Photios, affirme que le Saint Esprit procède du Père *seul*, non moins que les oeuvres de saint Photios, de saint Grégoire Palamas, de saint Marc d'Ephèse et de tant d'autres Pères de l'Eglise orthodoxe, sont la continuation vivante et ininterrompue de la théologie révélée des Pères de l'Eglise.

Il est clair aussi que les préscolastiques, les scolastiques, les postscolastiques et les néoscolastiques ont eu une autre méthode théologique, en rupture volontaire ou involontaire avec les Pères¹⁶⁷ ; si nombreux sont les spécialistes occidentaux qui l'ont reconnu dès le seizième siècle, que nous ne pourrions les nommer tous¹⁶⁸.

166. Vouloir «dépasser les Pères», c'est donc vouloir dépasser le Christ Lui-même que les Apôtres et les Pères ont prêché fidèlement dans le Saint Esprit. En effet, le seul critère absolu de la foi orthodoxe, c'est le Christ, et c'est ce qui fait que l'orthodoxie n'est pas confinée dans des bornes nationales, spatiales, temporelles, etc. «Comme les Prophètes ont vu, comme les Apôtres ont prêché, comme les Pères ont dogmatisé, comme l'Eglise a reçu» nous enseignons, dit le Septième Concile oecuménique : les Prophètes ont vu le Christ, les Apôtres ont prêché le Christ, les Pères ont dogmatisé le Christ et l'Eglise a reçu le Christ. Le Christ est le lien vivant de l'Ancien et du Nouveau Testament et c'est pourquoi les dogmatiques orthodoxes ne séparent pas l'enseignement patristique de l'enseignement biblique, les critères et les expériences étant les mêmes ici et là. L'expérience de la gloire de Dieu et de la Sainte Trinité, que faisaient les Prophètes de l'Ancien Testament, est celle des saints orthodoxes. Voir la *Dogmatique* du Père Justin Popovic, à paraître prochainement à l'Age d'Homme, ainsi que celle de Jean Romanides : *Théologie dogmatique et symbolique de l'Eglise catholique orthodoxe*, vol. 1, Thessalonique, 1973 (en grec).

167. En général, les scolastiques ont cité les Pères favorablement ; mais dans certains cas, ils ont polémique contre les Pères. En ce qui concerne le *Filioque*, Thomas d'Aquin n'hésite pas à se servir d'un sophisme éhonté pour ranger saint Jean Damascène aux côtés des hérétiques nestoriens : *Somme Théologique*, I, q.36, a.2, ad 3 ; v. C. Lampryllos, *La Mystification fatale*, op. cit. p. 105.

168. Erasme et Sadolet au seizième, Port-Royal et Richard Simon au dix-septième siècle seraient parmi les principaux noms.

A partir de ces remarques, le dialogue oecuménique, s'il n'était pas piégé au départ par l'opportunisme politique, aurait pu avoir un sens, parce que les orthodoxes y auraient repris comme un leitmotiv les questions suivantes : « Ne voyez-vous pas comment la théologie des Apôtres et des Pères, fondée sur l'expérience de la gloire de Dieu manifestée aux prophètes, aux apôtres et aux saints, s'est transmise sans interruption dans l'Eglise orthodoxe ? Ne comprenez-vous pas qu'à l'époque où vous aviez en Occident l'augustinisme « rudimentaire et contradictoire » d'un Théodulphe ou d'un Ratramne, un saint Photios expose et défend la théologie révélée des Pères sur la Sainte Trinité ? Ne saisissez-vous pas qu'un siècle après qu'un Thomas d'Aquin eut utilisé les catégories aristotéliennes assimilées dans de mauvaises traductions latines, pour spéculer philosophiquement sur la Sainte Trinité, un saint Grégoire Palamas a été un nouveau saint Grégoire le Théologien, rempli du Saint Esprit, égal à son homonyme par la sublimité de sa théologie révélée ?

Hélas ! au lieu de cela, les épigones de Bolotov et de Boulgakov ont relativisé les Pères, les Conciles, les dogmes et jusqu'à leur propre Eglise orthodoxe, par souci de faire comme ceux qu'ils imaginaient être, en Occident, de vrais savants. Ils ont inventé des « néo-photiens¹⁶⁹ », ou des néo-palamites¹⁷⁰, ou encore des néo-orthodoxes¹⁷¹, au moment pourtant où les catholiques eux-mêmes paraissent se lasser quelque peu de leurs néo-

169. Voir par exemple *Contacts*, 2ème trim. 1990 : E. Behr-Siegel parle d'un « courant néopatristique et néophotusien ».

170. Le P. Bobrinskoy, *art. cit.*, page 12, parle des « intuitions du palamisme ». Qu'est-ce que le palamisme ? Dans l'Eglise, il y a l'orthodoxie, la foi, qui est le bien commun. Il n'y a nulle place pour un quelconque -isme.

171. Voir notre livre, *La doctrine des néo-orthodoxes sur l'amour*, Fraternité St Grégoire Palamas, Paris, 1990. Les néo-orthodoxes sont des penseurs qui se disent orthodoxes mais dont les doctrines, parfois scandaleuses, se fondent sur une métaphysique éclectique.

thomistes¹⁷². Tous ces néos, à force de laisser déteindre sur eux l'Occident, ont oublié que l'Eglise orthodoxe n'a jamais connu les divisions en écoles de la scolastique (thomiste, scotiste, etc...) pas plus qu'elle n'a connu les rivalités des ordres monastiques (dominicains, franciscains, chartreux, etc...)¹⁷³.

Le Père Georges Florovsky, qui était un des leurs à l'origine, avait raison d'inviter ses collègues –et au premier chef, le Père Serge Boulgakov– à revenir à la théologie des Pères : c'est dans l'Eglise orthodoxe que se trouvent, en effet, toutes les clefs pour comprendre la tradition patristique, parce que c'est là qu'elle s'est continuée de façon vivante, dans les offices liturgiques, dans les monastères, dans les vies des saints, dans les prières et les chants, imprégnés, saturés de la théologie des Apôtres et des Pères de l'Eglise. Là, celui qui désire de tout son cœur comprendre les vérités divino-humaines de l'Evangile trouvera la méthode véritable pour accéder à la connaissance de ces Pères de l'Eglise qui ont gravi «le Sinaï spirituel» avant de théologuer¹⁷⁴. A l'inverse, en suivant la pan-méthode scolaire qui consiste à trouver dans chaque auteur ou dans chaque texte une thèse propre à évaluer et à dépasser, on émiette la doctrine évangélique et on finit par la trouver «rudimentaire» et «contradictoire¹⁷⁵».

172. Depuis la mort d'E. Gilson, le néo-thomisme, si puissant encore dans l'Eglise catholique, n'est plus vraiment organisé en courant de pensée. Voir les critiques de F. Brune, prêtre catholique romain adversaire du néo-thomisme : «La réduction de la personne à l'être dans la pensée de saint Augustin et dans la scolastique», *Dossier H Augustin, L'Age d'Homme*, Lausanne 1988, p. 262-281.

173. La division en ordres a été une des grandes causes de la décadence du monachisme médiéval en Occident. Voir Richard Simon, *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*, Francfort, 1684.

174. Saint Grégoire de Nysse, *La Vie de Moïse*, coll. Sources chrétiennes, tome 1 bis, Paris, 1955, II, 157-161, p. 79-80.

175. Traiter d'un sujet avec la méthode d'une autre discipline est effectivement très simpliste. Or c'est là la méthode officielle de la plupart des Instituts ou séminaires théologiques où l'on apprend à parler de théologie avec des méthodes qui non seulement diffèrent de la méthode patristique expérimentale, mais ont même été explicitement rejetées comme inopérantes dans le *Synodicon de l'Orthodoxie*, qui, en condamnant le platonisme, a condamné toute métaphysique humaine comme étrangère à la foi chrétienne.

Saint Photios était certainement l'homme le plus savant de son temps. Dans sa *Bibliothèque*, il a été le meilleur commentateur et analyste de la connaissance de son époque. Mais, dans la *Mystagogie du Saint Esprit*, lorsque la foi apostolique et patristique a été en question, il s'est élevé au-dessus de la connaissance profane, philosophique et historique : il a confessé qu'il n'y avait qu'une seule véritable Trinité, et que si l'on spéculait à partir de catégories intellectuelles, nécessairement relatives, sur la théologie des Pères, on arrivait à une fausse Trinité, et en fin de compte à un athéisme qui ne dit pas son nom puisqu'il continue de raisonner formellement avec les mots de la théologie.

La leçon de saint Photios aux orthodoxes d'aujourd'hui est là : il y a une seule Sainte Trinité, le Dieu unique que nous confessons Père, Fils et Saint Esprit ; nous confessons que les trois hypostases divines possèdent tout en commun sauf leurs attributs hypostatiques propres, comme nous le révèle la Sainte Ecriture : la propriété distinctive du Père est d'être inengendré, celle du Fils, de naître du Père, et celle du Saint Esprit, de procéder du Père.

Nous savons donc très peu et très peu nous a été révélé sur l'existence éternelle de la Sainte Trinité, car très peu nous est utile pour notre salut ; et ce peu reste encore incompréhensible : « Qui racontera sa génération ? » dit le Prophète Isaïe (Is. 53,8). De même, l'essence divine est totalement inconnaissable, aux Saints Anges et aux hommes. Nous savons seulement que, dans l'économie de notre salut, dans l'Eglise du Christ, par la participation aux Saints Mystères, dans la vie en Christ, les énergies créées de Dieu – Amour, Volonté, Justice, Grâce – communes au Père, au Fils et au Saint Esprit, se communiquent à ceux qui se sont préparés à les recevoir, autant qu'ils peuvent les contenir.

Nous confessons donc la véritable Trinité, qui s'est révélée Elle-même, Père, Fils et Saint Esprit. « Ils sont un distinctement et distincts conjointement », dit encore saint Grégoire le Théologien, et il ajoute, pour montrer le caractère révélé, incompréhensible à la raison humaine, de ce mystère : « Quelque paradoxale que soit cette formule ».

En dehors de cette Trinité Sainte et Indivisible, il n'y a, comme le montre clairement *La Mystagogie du Saint Esprit*, que de fausses Trinités : il n'y a pas de Trinité, mais seulement des Triades, c'est-à-dire des spéculations non révélées, non scripturaires, non

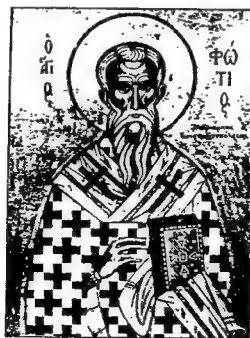
patristiques sur un Dieu Trine. Même Augustin d'Hippone, dans son *De Trinitate*, n'a fait que constituer spéculativement sa propre triade philosophique (platonicienne¹⁷⁶) qui, systématisée par les carolingiens et les scolastiques, a faussé toute la théologie médiévale en Europe.

Le saint Patriarche Photios a donné tous les arguments patristiques et scripturaires contre cette triade augustinienne ou post-augustinienne sans rapport avec la vraie. Il est temps aujourd'hui, pour tous ceux qui, en Occident, sont attirés par la foi orthodoxe, d'écouter humblement l'enseignement du saint Patriarche et de revenir pleinement à l'adoration de la Sainte Trinité confessée par les Apôtres et les Saints, le Dieu Véritable.

Par les Prières de saint Photios, Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous.

Père Patric Ranson, *Fête de saint Photios, 6 février 1991.*

176. Voir le livre remarquable d'O. du Roy, *L'intelligence de la foi en la Trinité selon saint Augustin*, Paris, 1966. O. du Roy montre bien le rôle de la pensée du néo-platonicien Porphyre dans la constitution de la «Triade» augustinienne.



NOTICE

SUR LA MYSTAGOGIE

1. Texte, traductions, commentaires, abréviations.

Le texte que nous avons suivi est dans Migne, *Patrologie Grecque*, tome 102, col. 279-401. Texte édité avec les prolégomènes d'Hergenröther, des notes et une traduction latines.

Abréviation : Migne, ou PG.

Il existe une bonne traduction en anglais : Saint Photios, *On the Mystagogy of the Holy Spirit*, édition réalisée par les moines du Holy Transfiguration Monastery, Studion Publishers, 1983.

Abréviation : Edition ou traduction de Boston.

Nous donnerons dans un prochain volume de la présente édition une bibliographie de saint Photios, qui comprendra les commentateurs de la *Mystagogie*. Les plus importants, à l'époque récente, sont, outre ceux des éditions citées ci-dessus :

R. Haugh, *Photius and the Carolingians : The Trinitarian Controversy*, Belmont : Nordland, 1975.

Saint Photios, *The Mystagogy of the Holy Spirit*, translated with an Introduction by Joseph P. Farrell, Holy Cross Orthodox Press, Brookline, Mass., 1985.

Rappelons que :

Mansi = J.D. Mansi, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence-Venise, 1759-1798 ; reprint 1960, Akad. Druck-U. Verlagsanstalt, Graz, Austria.

Teubner = Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia, ed. B. Laourdas et L.G. Westerink, Teubner, Leipzig, 1983-1988, vol. 1 à 6. Le deuxième fascicule du volume 6 contient les index.

Zernikaw = *Tractatus Theologici Orthodoxi de Processione Spiritus Sancti a Solo Patre elaborati auctore Adamo Zoernikav*, Regiomonti, 1775, deux parties.

2. Analyse.

Pour faciliter la lecture de la *Mystagogie*, nous proposons le plan suivant :

Introduction §1

I. Première Section. Le *Filioque* contraire à l'Evangile et aux notions premières sur la Trinité.

A. Argument scripturaire. §2

B. Arguments logiques. §3-4

a) Le *Filioque* détruit les Personnes.

b) Le *Filioque* détruit la parfaite unité de la Trinité.

II. Deuxième Section. Le *Filioque* contredit la Tradition des Pères et des Conciles Oecuméniques et détruit ce qui fait l'unité de la Trinité.

A. Argument de la Tradition. §5

B. Arguments logiques. Le *Filioque* par rapport à la nature divine et à la monarchie du Père. §6-19

III. Troisième section. «Il recevra du Mien». Le *Filioque* détruit ce qui fait le trois dans la Trinité.

A. L'argument scripturaire : «Il prendra du Mien». §20-30

a) Réfutation dialectique.

b) Explication positive du passage. La glorification éternelle et mutuelle des personnes divines.

B. Arguments logiques. Le *Filioque* et la différenciation des Personnes. §31-47

IV. Quatrième section. Texte de Paul : «L'Esprit de Son Fils».

La communication du Saint Esprit au monde et la procession éternelle.

A. Objection tirée de saint Paul et réfutation dialectique. §48-56

B. Les charismes, dons du Saint Esprit. §57-60

C. Arguments logiques. Le *Filioque* contredit l'éternité et l'immédiateté des processions. §61-65

V. Cinquième section. L'argument d'autorité. L'enseignement de l'Histoire.

A. Thèse de l'infaillibilité des Pères et de leur filioquisme. Réfutation dialectique.
§66-77

a) En admettant que le *Filioque* soit dans leurs livres,
qu'en résulte-t-il ?

b) L'hypothèse d'une falsification.

c) Les cas d'économie.

B. Les Papes orthodoxes et le Troisième Concile. §78-80

Conclusion et annonce de la section suivante. §81

VI. Sixième section. Les Papes orthodoxes et le vrai enseignement sur les relations du Père, du Fils et de l'Esprit.

A. Argumentation historique. Comme l'Ecriture, les Papes ont dit : l'Esprit procède du Père et repose dans le Fils. §82-89

B. Arguments logiques. Le vrai sens des expressions Esprit de Dieu, Esprit du Fils, Esprit du Christ. §90-94

Conclusion et envoi. §95-96





LA MYSTAGOGIE

DU SAINT ESPRIT

*Initiation à Son Mystère,
où l'on démontre la Doctrine Sacrée que le Saint Esprit procède du
Père seul, comme le Fils naît du Père seul, leur même et unique
Cause ; mais que l'Esprit est appelé en Théologie «Esprit du Fils»
comme consubstantiel au Fils et envoyé par Lui.*

Introduction



DE NOMBREUX OUVRAGES présentent, de façon prolix et en ordre dispersé, les réfutations capables de «rabattre le sourcil hautain» des hommes qui «s'efforcent de retenir la vérité captive dans l'injustice». Mais le zèle qui anime ta générosité magnifique et ton fervent amour de Dieu a exprimé le désir d'avoir un résumé global de ces démonstrations ; nous espérons donc, sous le regard de la providence divine, que le résultat de nos efforts ne sera pas indigne

de ta requête ni de l'amour divin qui t'inspire¹⁷⁷.

I

Le *Filioque* contraire à l'Evangile et aux notions premières sur la Trinité

A. Argument scripturaire

2. Voici d'abord un trait acéré, imparable, qui les¹⁷⁸ atteint de plein fouet, avant tout autre: c'est la parole du Seigneur, qui foudroie les renards et tous les fauves. Quelle parole, précisément? – «L'esprit procède du Père» (Jean 15,6).

Le Fils initie à un enseignement sacré¹⁷⁹, selon lequel l'Esprit

177. Les hommes qui retiennent «la vérité captive dans l'injustice» (Rom. 1,18) sont les latino-franks. La *Mystagogie* a été envoyée à divers destinataires ; cette dédicace vaut pour plusieurs personnes.

178. Dans tout le traité, saint Photios tantôt s'adresse à son adversaire à la seconde personne, tantôt en parle à la troisième personne du pluriel, sans le nommer. De même, le VIII^{ème} Concile Oecuménique ne nommera pas ceux qui avaient modifié le Credo. La raison en est simple : ce ne sont pas les latins d'Occident, les citoyens latinophones de l'Empire romain, qui soutenaient le *filioque*, mais les envahisseurs franks. Les attaquer nommément, alors qu'ils étaient les maîtres, était impossible. Saint Photios, comme le Pape Jean VIII, espéraient les ramener, théologiquement, à la raison, sans les froisser, afin d'éviter tout danger. Lorsque les Actes du VIII^{ème} Concile parvinrent en Occident, Jean VIII fut assassiné. Une autre raison en est l'obscurité des origines de l'hérésie, sur lesquelles le meilleur ouvrage est *La Mystification Fatale* de Cyriaque Lampryllos (*L'Age d'Homme*, 1987) et le fait, rappelé par saint Photios au paragraphe 80, que cette doctrine se présentait sans chef, sans auteur assignable.

179. Littéralement : *mystagogise*, *mustagogeï*. On retrouve ici le titre : *mystagogie*. Or, la *mystagogie*, c'est aussi la liturgie, et saint Jean Chrysostome, auteur de la liturgie, est appelé «*mystagogue*», *guide dans les choses divines*. Sans dogme droit, orthodoxe, il n'y a pas de culte droit ; et les connaissances théologiques ne sont pas pur savoir intellectuel, mais vérités à vivre.

procède du Père ; et toi, tu vas chercher un autre initiateur pour parfaire ta connaissance du mystère –disons plutôt, pour consommer ton impiété ; et tu inventes le mythe que l'Esprit provient du Fils ! Si tu n'as pas su refréner ton désir insensé de faire plier devant ton délire personnel, les dogmes de notre commun Sauveur, Démenteur et Législateur, quelle autre autorité te fera renoncer à ton sacrilège ? Si tu n'as toi-même que mépris pour les lois du Maître, quel homme pieux ne sentira pas du dégoût pour le dogme que tu as forgé ? Quelle main te relèvera de ta chute ? Quels soins pourront guérir cette plaie généralisée ?

Elle n'est certes pas due à la parole du Sauveur ; c'est ta maladie volontaire qui l'a creusée ; et, par désobéissance, tu chicanes, pour transformer le remède de l'enseignement du Maître en poison mortel. Ou plutôt, c'est une blessure infligée par l'épée que nous avons reçue pour écarter l'ennemi, c'est le coup porté au déserteur qui tente, en plein combat, de fuir les lignes et de passer aux ennemis ! Voilà pourquoi tu as beau être déjà à terre, frappé du glaive à double tranchant de l'Esprit, nous n'en montrerons pas moins d'amour et d'ardeur pour notre Maître à tous, et tant que les arguments de la panoplie sacrée qui nous couvre nous inviteront au combat, nous ne cesserons pas de te harceler.

B. Arguments logiques

- a) *Le Filioque* détruit les Personnes
- b) Il détruit la simplicité, l'unité parfaite de la Trinité

3. Si c'est d'une seule cause, le Père, que proviennent aussi bien le Fils que l'Esprit, quoique l'Esprit sorte par procession, le Fils par génération ; et que le Fils à son tour devienne producteur de l'Esprit, comme le clame ce blasphème, pourquoi ne pas rester dans cette logique, en soutenant aussi le mythe symétrique de l'Esprit producteur du Fils ?

Car, puisqu'ils sortent ensemble de la Cause dans l'égalité d'honneur, si l'un des deux assume à l'égard de l'autre le rôle de

cause, et cela sans réciprocité, l'égalité de rang pourra-t-elle se maintenir ? Ne faut-il pas, pour la sauvegarder, qu'ils se rendent la pareille, et soient tour à tour cause l'un de l'autre ?

4. D'autre part, si le Fils ne sort pas de la simplicité supra-rationnelle du Père, mais que l'Esprit, lui, se rapporte à une cause double et tire Son existence d'une double projection, comment ne s'ensuivra-t-il pas une composition de son être ?

Et comment éviter que l'Esprit ne soit alors inférieur au Fils – idée blasphématoire, puisqu'ils sont égaux en honneur.

Comment, enfin, la simplicité même qui caractérise la Trinité ne serait-elle pas atteinte dans Sa dignité ? O langue hardie à l'impiété !¹⁸⁰

180. La *simplicité* est un attribut de Dieu, aussi bien dans la théologie orthodoxe que chez les scolastiques. Toutefois, ceux-ci n'en ont pas du tout la même compréhension que les Pères orthodoxes. Pour les orthodoxes, la simplicité divine, l'absence de toute composition, de toute synthèse d'éléments, en Dieu, est le fruit de la Révélation, et liée à la vie de la Sainte Trinité. La simplicité divine est donc confessée antinomiquement, d'une manière qui dépasse la raison:

Dieu Un et Trine est simple dans son essence; les Trois Personnes ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu; toutefois, elles ne sont pas des aspects de l'essence, ni absorbées les unes dans les autres, comme dans le système de Sabellius, où les Personnes sont les "masques" du Dieu Unique. Dieu reste incompréhensiblement simple et trois.

Dans la doctrine latine, la "simplicité" divine fait l'objet d'une explication rationnelle. Ainsi la simplicité de la Trinité provient du fait que le Fils est l'intelligence dont le Père s'intelligé lui-même: l'identité, dans cet acte de connaissance, du connaissant et du connu, fonde la simplicité divine. De même pour l'Esprit, amour de Dieu pour soi-même. La simplicité cesse d'être antinomique, l'unité divine n'est plus posée en face de la Trinité des Personnes comme deux aspects du dogme à maintenir ensemble, mais la Trinité se résout, se fond dans l'unité.

II

Le *Filioque* contredit la Tradition et détruit l'unité de la Trinité

A. Argument de la Tradition

5. Qui d'entre nos saints et glorieux Pères a dit que l'Esprit procédait du Fils ? Personne. Serait-ce un concile de portée universelle, confirmé par les suffrages de délégués venus de toutes les parties du monde ?

Tout au contraire, il n'est pas un seul synode de prêtres et d'évêques assemblés par Dieu qui n'ait pas condamné d'avance, sous l'inspiration du Saint Esprit, cette idée, avant même qu'elle n'éclatât au grand jour ! En effet, initiés à la mystagogie du Maître, ils ont proclamé à haute et intelligible voix que l'Esprit du Père procède du Père : tant et si bien, qu'ils ont même condamné à l'anathème ceux qui croiraient autre chose et bafoueraient ainsi l'Eglise catholique et apostolique.

Depuis les temps les plus reculés, voyant prophétiquement l'hérésie qui naît aujourd'hui, ils l'ont blâmée solennellement en pensée, en parole et par écrit, et ils ont rejeté cette apostasie avec toutes celles qui l'ont précédée¹⁸¹.

181. Saint Photios réfute ici avec force l'argument unique des Latins au reproche d'innovation: "Certes, disaient-ils, il n'est pas possible de trouver des témoins en faveur du *filioque*, mais on n'en trouve pas non plus de contraires; ce dogme n'est qu'un développement, une précision du *Credo*". Thèse intenable historiquement, puisque le Second Concile Oecuménique s'était rassemblé pour déterminer et fixer, dans toute sa précision, l'attribut hypostatique du Saint Esprit, et avait choisi l'expression "procession hors du Père" pour le désigner. Si le *Filioque* avait dû être inséré, il l'aurait été alors, sans quoi le concile aurait manqué son objectif propre. Toute "amélioration" sur ce point est exclue.

Il est à noter que le premier «théoricien» du *Filioque*, Augustin, ignorait les décisions et l'existence même du Second Concile Oecuménique, au moment où il écrivait son *De Fide et Symbolo* (393) ; voir l'article du Professeur Romanides, «Le *Filioque*», *Dossier H Augustin*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1988.

Dès le Deuxième Concile Oecuménique¹⁸², les Pères ont fixé le dogme de la procession de l'Esprit Saint hors du Père¹⁸³ ; le Troisième Concile les a approuvés¹⁸⁴ ; le Quatrième les a suivis¹⁸⁵ ; le Cinquième les a confirmés¹⁸⁶ ; le Sixième s'est rangé à leur côté¹⁸⁷ ; le Septième, enfin, a scellé ce dogme du sceau de ses luttes glorieuses¹⁸⁸.

A l'évidence, la foi juste (*eusebeia*¹⁸⁹) parle sans ambages dans

182. Celui de Constantinople, réuni en 381, pour définir, contre les pneumatomaques, la divinité du Saint Esprit. Ce concile compléta le Credo de celui de Nicée, désormais connu sous le nom de «Credo de Nicée-Constantinople», en y ajoutant les articles qui concernent le Saint Esprit, l'Eglise, le baptême et le siècle à venir.

183. Le texte dit en effet : «Je crois en l'Esprit Saint, Seigneur, qui donne la vie, qui procède du Père, qui est adoré avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes».

184. Le Concile d'Ephèse, tenu en 431, qui a condamné le nestorianisme et déclaré intouchable à jamais le Credo de Nicée-Constantinople.

185. Concile de Chalcédoine, tenu en 451 contre les Monophysites ; proclamation du dogme des deux natures parfaites en Christ. Saint Photios revient ci-après, au paragraphe 80, sur ce Concile et l'interdiction de modifier le Credo.

186. Celui de Constantinople en 533, contre l'origénisme.

187. Constantinople, 680-681. Ce concile a réfuté la doctrine monothélite et affirmé l'existence de deux volontés et de deux énergies –la divine et l'humaine– en Christ. Nous avons vu (tome 1, p. 70, note 55 au § 29 de la *Lettre Encyclique*) que saint Photios appelait aussi Sixième Concile celui de 691-692, dit encore Quinisexte et *In Trullo*, et qui est le complément des deux précédents.

188. Celui de Nicée II, 787, sur les icônes et la tradition. Un concile n'invente pas un dogme. Son rôle est :

- a) de dire quel est le dépôt de la foi, sur le point considéré;
- b) trouver la formulation la plus adéquate de cette vérité;
- c) ratifier tous les conciles précédents : comme l'Eglise elle-même, Corps divino-humain du Christ, ses décisions sont à la fois dans le temps et dans l'éternité.

189. Les termes de *eusebeia*, *eusebes*, et leurs contraires *asebeia*, *asebes*, sont difficiles à traduire en français moderne. *Eusebes* est celui qui a la crainte de Dieu, la piété, l'homme pieux. Seulement le mot «piété» a pris le sens d'une religiosité

ces Conciles ; et quelle théologie fait-elle entendre ? Celle de la procession de l'Esprit hors du Père, et non hors du Fils. De quelle officine impie as-tu reçu ta doctrine ? Qui t'a donné des lois rebelles à la Loi ? Qui t'a fixé des dogmes contraires à ceux du Maître ?

B. Arguments logiques. Le *Filioque* par rapport à la nature divine et à la monarchie du Père

6. Voici un autre argument pour dénoncer la liberté criminelle qu'ils prennent avec les dogmes et dévoiler leur stratégie anti-Dieu.

Considérons, en effet, les hypothèses suivantes :

1) tout ce qui appartient en commun, dans une communion simple, indivise et indifférenciée, bref, dans une unité parfaite, à l'Esprit et au Père, appartient également au Fils ;

2) selon le même principe, nous devons confesser que tous les attributs contemplés à la fois dans l'Esprit et dans le Fils existent, identiquement, dans le Père ;

3) enfin, les attributs communs au Fils et au Père sont nécessairement, et sans la moindre restriction, le lot de l'Esprit ;
– ce qui est vrai, pour donner des exemples, du Règne, de la Bonté, de la Suressentialité de l'essence, de la Force qui surpasse toute intelligence, de l'Eternité, de l'Incorporéité et des mille autres Noms de cet ordre que la théologie a reçus d'En-Haut et dont elle use

vague et mal définie, la «piété dévote», quasi superstitieuse, qu'on oppose au dogme. C'est le contraire avec le mot grec. *Eusebeia* signifie orthodoxie, et orthopraxie : adoration juste de Dieu ; elle n'est pas dogmatique, mais norme du dogme. Donc il est plus approprié de traduire par «foi véritable». Du reste, les Pères ont évité de définir le christianisme comme une religion, un culte religieux (*threskeia*), réservant généralement ce mot au paganisme ; les chrétiens n'ont pas de «religion», mais l'adoration de la Sainte Trinité.

pour chanter la Divinité Plus-que-Dieu¹⁹⁰ et La révéler aux fidèles.

S'il en est bien ainsi pour toutes ces qualités suréminentes, et que tout le monde chrétien admette ce point de doctrine ; et si, d'autre part, comme le veut la nouvelle théorie hérétique, la procession de l'Esprit est commune au Père et au Fils : alors, l'Esprit sera divisé en Lui-même, puisqu'il prendra part à la procession de l'Esprit ! A-t-on jamais rien vu de plus téméraire, de plus blasphématoire ? L'Esprit partagé en deux parties, l'une produisante, l'autre produite ; ici cause et là causé ! Et mille absurdités encore, conséquences de cette théorie dont ils s'arment contre Dieu.

7. Supposons un instant que l'Esprit procède du Fils.

Cette procession, que Lui apporte-t-elle, qu'Il n'avait pas obtenu de la procession hors du Père ? Peut-on penser qu'Il reçoive un supplément, et dire lequel ? Mais alors, n'était-Il pas imparfait avant de l'avoir reçu ? Au moins l'est-Il sans aucun doute à présent qu'Il a acquis cet accroissement.

Puisque l'hypothèse de l'ajout entraîne, entre autres conséquences inacceptables, l'idée que l'Esprit serait double et composé, notion directement contraire à celle d'une nature simple et sans composition telle que la Sienne, supposons, à présent, qu'Il ne tire, de cette procession hors du Fils, rien de nouveau. Dès lors, que signifie cette procession qui ne peut rien Lui apporter ?

Si, donc, il est possible que l'Esprit reçoive quoi que ce soit de plus, que notre adversaire dise ce que c'est et qu'il avoue que l'Esprit, avant cette acquisition, était imparfait¹⁹¹ !

190. Comme dans le Canon de la Pâque de saint Jean Damascène : «Père Tout-Puissant, Verbe et Esprit Divin, Essence et Divinité Plus-que-Dieu, en Toi nous avons été baptisés et nous bénissons le Christ pour l'Eternité».

191. Thomas d'Aquin n'ignorera pas cette objection. Voici ce qu'il écrit, dans les objections à sa thèse de la double procession (*Somme Théologique*, I, q.36, a.2, 6) : «L'Esprit Saint procède du Père *parfaitement*. Donc il est superflu de dire qu'Il procède du Fils». Réponse (*ibid.*, ad 6) : «Du fait que l'Esprit Saint procède parfaitement du Père, il suit que, loin d'être superflue, l'affirmation que l'Esprit Saint procède du Fils est même d'une absolue nécessité. Parce que la vertu du Père et du Fils est une et la même ; et tout ce qui est du Père (*a Patre*) doit nécessairement être du Fils (*a Filio*), à moins que cela ne contredise la propriété

8. Considère encore ceci. Le Fils naît du Père, l'Esprit procède du Fils : dès lors, n'est-on pas fondé à poser une autre relation, en vertu de laquelle l'Esprit posséderait, Lui aussi, le privilège de produire une autre personne ? Cette relation lui permettrait de jouir à son tour de cette prérogative divine de faire exister, réellement et substantiellement, une personne de même nature que soi.

9. Ceci encore : si l'Esprit procédant du Père procède aussi du Fils, comment nos adversaires réfuteront-ils la conséquence de cette double procession : elle abolit le caractère immuable des propriétés personnelles. Ils sont ivres d'impiété ! Ils boiront la folie jusqu'à la lie !

Qui empêche que le Père –qu'Il nous pardonne et que le blasphème retombe sur ceux qui l'ont lancé !– ne soit désormais réduit à un simple nom ? En effet, son idiome¹⁹² caractéristique a été mis en commun et les deux personnes théarchiques¹⁹³ se

de Filiation. En effet, le Fils n'est pas de Lui-même (*a seipso*), quoiqu'Il soit du Père (*a Patre*). Callixte Angélicou¹⁹² répondra : «Tu ne vois pas combien le fait de faire procéder l'Esprit Saint est opposé à la propriété de Filiation ?»

192. Idiome : particularité, propriété personnelle. La théologie des Pères distingue, en Dieu, des attributs qui sont communs aux Trois Personnes de la Trinité et qui expriment l'identité de nature ; et des idiomes ou attributs particuliers à chacune des Personnes, lesquels sont incommunicables et expriment la singularité de chaque Personne.

193. Théarchie est un nom qui désigne Dieu, et théarchique est synonyme de divin. Quel est le sens précis de ces termes, qui justifie leur emploi dans le traité de saint Photios ? On reconnaît, dans Théarchie, la racine qui signifie Dieu et celle qui signifie Principe, Commencement. La Théarchie, c'est Dieu en tant qu'Il est principe de divin, source de divinité, comme ce passage de saint Denys l'Aréopagite le rend clair, où l'auteur parlant de Dieu, écrit : «Ainsi dira-t-on, par exemple, qu'Il est de toute réalité : Cause, Principe, Essence et Vie ; pour toute créature déchue : Appel et Résurrection ; pour ceux qui ont glissé jusqu'à perdre l'empreinte divine : Renouveau et Réforme ; pour ceux que meut un trouble impur : saint Affermissement ; pour ceux qui demeurent fermes : Sécurité ; pour ceux qui montent vers lui : Main secourable ; pour ceux qui reçoivent la lumière : Illumination ; pour les parfaits : Principe de perfection ; pour les déifiés : Théarchie...» Dieu reçoit des noms divers selon les manières dont est reçue son énergie : il est Créateur en tant qu'Il crée, Théarchie en tant qu'Il divinise. Les

fondent en une seule hypostase¹⁹⁴.

N'est-ce pas Sabellius¹⁹⁵ qui refait surface ou, pour mieux dire, un monstre semi-sabellien ?

10. Pour soutenir ici leur raisonnement, ils allèguent que le propre du Fils est de naître et seulement de naître¹⁹⁶.

paroles théarchiques sont des paroles qui défont. En disant «personnes théarchiques», saint Photios veut dire qu'elles ont la plénitude de la nature divine. En effet, l'homme déifié peut être appelé dieu et proclamé divin : il l'est par la grâce, par participation. En revanche, être théarchique n'appartient qu'à Celui qui est Dieu par nature, et à son énergie manifestée dans ses «rayons» ou ses «paroles». Il ne reçoit pas, mais communique la déification. La différence entre «divin» et «théarchique» est à peu près la même qu'entre «vivant» et «vivifiant».

194. Hypostase : personne ; hypostatique : personnel, personnalisé.

195. Sabellius, Africain, qui fleurit à Rome vers 217, enseignait une Trinité non pas éternelle, mais «économique», liée à l'histoire du salut. En effet, selon lui, une seule Personne divine se manifeste comme Père dans l'Ancien Testament, comme Fils dans le Nouveau, et comme Saint Esprit ensuite. Les trois Personnes ne sont donc que des noms, des masques (en grec *prosopon* veut dire *masque de théâtre* ou *personne*) ou des manifestations du Dieu Unique. Père, Fils et Esprit sont confondus. Le *filioque* est semi-sabellien parce qu'il confond deux Personnes seulement. Les sabelliens furent les premiers hérétiques anti-trinitaires. Condamnés par l'Eglise, ils subsistèrent longtemps en Orient. En Occident, ils furent appelés modalistes –et eurent une postérité nombreuse, parmi laquelle Augustin d'Hippone (cf O. du Roy, *L'Intelligence de la foi en la Trinité selon saint Augustin*, Paris, 1966) et, de nos jours, C. Tresmontant.

196. Passage important, qui prouve que saint Photios connaissait les arguments des théologiens carolingiens, qu'il lisait dans les traités d'Enée de Paris, de Ratramne de Corbie, ou d'autres, qui ne nous sont pas parvenus. L'argument ici énoncé est une pièce majeure du système filioquiste, et sera abondamment repris par Thomas d'Aquin dans sa *Somme Théologique*. Il se résume ainsi : le Père, en donnant naissance au Fils, lui transmet tout ce qu'il a lui-même, sauf sa propriété identifiante, la paternité. Le Fils se distingue du Père seulement dans la mesure où il est engendré. Ainsi, puisque le Père est créateur, le Fils aussi l'est, identiquement. Et ainsi pour tous les attributs, du moment qu'ils ne s'opposent pas à la filiation, au fait d'être le Fils. Or le Père fait procéder le Saint Esprit. Donc le Fils aussi, puisque le Père lui donne aussi cette qualité de faire procéder.

Le Fils n'est Fils que par rapport au Père ; la Personne du Fils, c'est la Filiation subsistante (*Somme Théologique*, Ia, q30, a.2, resp.).

Toutefois, même ainsi, ils n'échappent pas au reproche de créer une théologie aberrante, et le blasphème reste entier à l'égard de l'attribut personnel du Père¹⁹⁷. Quel attribut ? Celui d'être cause de la procession. En effet, cette faculté propre au Père se trouvant, dans les fables de ces hérétiques, attribuée et confondue à l'idiome du Fils, il s'ensuit nécessairement scission, division et séparation de l'inséparable.

Car, si le Père donne tel de ses idiomes et renonce à la spécificité que cet idiome lui confère, tandis qu'il retient tel autre en son

Il y a ici une notion abstraite des qualités personnelles. Pour les Pères, être Fils signifie être produit, non producteur. Donc il y a contradiction à dire que l'Esprit peut procéder du Fils, être produit par le Fils ; le Fils est né et jamais source - c'est aussi pourquoi il naît de la Vierge, c'est Lui qui s'incarne, et non une autre personne de la Trinité : le caractère de l'hypostase est sauf : filialité éternelle et filialité temporelle, il reste toujours l'Engendré.

Pour les Latins, la propriété personnelle n'est plus intrinsèque à la Personne, parce que la Personne du Fils n'existe pas toute seule, n'est pas auto-hypostatique. Elle n'existe que dans l'opposition Père-Fils : en dehors de cette opposition, le Fils n'est pas distinct du Père. Pour le théologien orthodoxe le Fils est toujours distinct et toujours un avec le Père.

«Ainsi donc, écrit Thomas d'Aquin (*Somme Théologique*, Ia, q.36, a.2, ad 1), quand on dit que le Saint Esprit procède du Père, même si on ajoutait qu'il procède du Père seul, le Fils n'en serait pas pour autant exclu : parce que, pour ce qui est d'être principe du Saint Esprit, le Père et le Fils ne sont pas en opposition ; ils ne sont opposés qu'en ce que celui-ci est Père et celui-là Fils». «Je réponds qu'il faut dire que le Père et le Fils sont un en tout ce en quoi l'opposition de relation ne marque aucune distinction entre eux. Donc, comme pour ce qui est d'être principe du Saint Esprit, ils ne sont pas en relation oppositive, il suit que le Père et le Fils sont un seul principe du Saint Esprit» (*Ibid.*, Ia, q.36, a.4, resp.). Enfin : «Si l'on a égard à la vertu spirative, le Saint Esprit procède du Père et du Fils en tant qu'ils sont un dans la vertu spirative... Mais si l'on considère les sujets de la spiration, alors le Saint Esprit procède du Père et du Fils en ce qu'ils sont plusieurs : car il procède d'eux comme amour unitif des deux» (*Ibid.*, ad 1).

197. Dans les chapitres qui suivent, Saint Photios analyse les conséquences de la thèse donnée en réponse à ses premières réfutations (le propre du Fils n'existant que dans la relation Fils-Père, le Fils est joint au Père pour faire procéder), d'abord pour la Personne du Père, et c'est la disparition de la Monarchie (chap. 10-12), puis pour la Personne du Fils (chap. 14-17).

particulier, sans le partager aucunement¹⁹⁸, pourquoi ne pas convenir, dans ces conditions, qu'une partie du Père s'envisage dans l'idiome indivis, tandis que l'autre partie suit le sort de l'idiome divisé ? Mais je frémis d'horreur à la pensée que l'examen de leur doctrine nous conduit dans des parages si abominables.

11. Ajoutons ceci : admettre l'existence de deux causes dans la Trinité suessentielle et théarchique, n'est-ce pas détruire l'Unité de Principe ou *Monarchie*¹⁹⁹ ? Or c'est à juste titre que l'on confesse en Dieu cette Monarchie et que les théologiens ne cessent de la célébrer. Comment éviter, si l'on y renonce, le retour et le triomphe du polythéisme athée ? Comment les auteurs de cette thèse audacieuse pourront-ils se défendre de réhabiliter, sous couleur de christianisme, la superstition démoniaque où s'égarèrent les païens de jadis ?

12. En outre, si l'on ébranle, en y introduisant deux causes, la Trinité Monarchique, pourra-t-on s'arrêter là ? Le postulat initial ne fera-t-il pas surgir une troisième cause ? Car, une fois que la principalité a-principielle et sur-principielle a été jetée à bas de son Siège propre et partagée en deux, cette division va s'étendre, avec plus de facilité encore, jusqu'au chiffre trois, d'autant que ce dernier a plus d'affinité que le chiffre deux avec la Nature Une,

198. Le Père a trois attributs connus de nous, résumés dans le titre de Père, comme le dit Marc d'Ephèse dans ses *Chapitres syllogistiques sur la Procession du Saint Esprit* : «Le nom de Père appliqué à Dieu enveloppe tous ses idiomes (attributs propres). En effet, ce nom implique en soit le fait d'être inengendré, selon Basile le Grand : car Celui qui est proprement et uniquement Père n'est engendré d'aucun autre. De même, à l'égard de l'Esprit, le nom de Père s'applique en tant qu'il Le projette, selon l'Ecriture qui dit : 'du Père des Lumières' (Jac. 1,17). Si donc le Père ne transmet pas au Fils son nom de Père, Il ne lui transmettra pas davantage sa propriété de projeteur, de peur que le Fils n'apparaisse Fils-et-père (Filiopère), à la manière humaine, et que l'Esprit ne soit, en conséquence, réputé son petit-fils» (PO 17, doc. IX, chap. 23, repr. dans J.Gill et al. *Concilium Florentinum Documenta et Scriptores*, ser.A, vol.10, fasc.2, Roma, 1977, p. 84-85).

199. Le terme grec *monarchia* signifie principe unique ou unité de principe. En français, le mot se restreint à la politique, pour désigner le gouvernement d'un seul ; en théologie, il s'agit de l'unité principielle de la Trinité, c'est-à-dire du fait que le Père est seule source de la divinité du Fils et de l'Esprit.

Indivisible et Surnaturelle de la Divinité, dont il nombre les Personnes²⁰⁰.

13. Quel chrétien peut souffrir de telles sottises ? Les inventeurs de cette téméraire impiété nous émeuvent à la fois de colère et de pitié, si paradoxal qu'il y paraisse. La folie qu'ils ont inventée nous irrite, en effet, contre eux ; mais nous sommes pleins de tristesse quand nous songeons à la ruine sans remède où les jette leur manque d'intelligence. La vraie piété, même courroucée, ne peut retenir ses larmes à la vue du malheur de nos frères humains.

14. Il est encore facile de mesurer l'énormité de cette hérésie en considérant ceci. Si, après le principe a-principiel du Père, cause du Consubstantiel, on pose encore, comme principe et cause, le Fils, comment pourrait-on éviter de confesser dans la Trinité deux causes bien différentes l'une de l'autre, la première ayant pour caractéristique d'être sans principe et fixement établie en soi-même, l'autre d'être un principe remontant soi-même à un principe, et de changer en fonction des relations qu'elle entretient avec tel ou tel²⁰¹.

15. Le Père est la cause du Fils et de l'Esprit issus de Lui ; or Il les produit non en vertu de Sa nature, mais en vertu du caractère intrinsèque de Son hypostase. Cela étant, et s'il est exact que ce

200. Litt. : «Etant donné qu'il correspond à celui des idiomes». Le raisonnement se résume ainsi : «Si l'on renonce au Principe unique, le Père, pour poser deux Principes, pourquoi pas trois ?»

201. Critique très précise, ici, des thèses filioquistes. 1°) Le *filioque* implique deux principes. Thomas d'Aquin écrira même : «De même que dans les créatures on trouve un principe premier et un principe second, ainsi dans les personnes divines, où il n'y a pas d'avant ni d'après, on trouve un *principe non issu d'un principe* (*principium non de principio*), qui est le Père, et un *principe venant du principe* (*principium a principio*), qui est le Fils» (*Somme Théologique*, I, q.33, a.4, r). 2°) Le Père ne change pas, il est toujours cause. En revanche, le Fils change selon qu'on l'envisage dans sa relation avec le Père ou dans sa relation avec le Saint Esprit. Il n'existe à proprement parler comme Fils que dans sa relation au Père ; à l'égard de l'Esprit, il n'est plus Fils, mais spirateur-unique-avec-le-Père. Il est tantôt cause, tantôt causé, selon la relation (*Somme Théologique* I, q.36, a.2, ad 1 & ad 7).

caractère intrinsèque ne comprend pas en soi l'hypostase du Fils –ce que tous admettront, car nulle bouche, si impie fût-elle, ne l'a nié : Sabellius même, oui, Sabellius, avec sa monstrueuse *Filiopaternité*, reste en-deçà d'un tel blasphème– alors, en aucune manière, le Fils ne peut être la cause d'une des Personnes de la Trinité !

16. Une autre critique maintenant : cette doctrine sacrilège scinde en deux l'hypostase du Père ; ou, sans aller jusque là, suppose du moins que la personne du Fils assume, pour une part, celle du Père.

En effet si, comme on l'a vu, le Père est la cause du Fils et de l'Esprit non par nature, mais en vertu du caractère intrinsèque de Son Hypostase ; et que, de plus, le Fils est également cause de l'Esprit, comme l'avancent ces ennemis de Dieu ; nous voilà contraints de considérer le Fils comme une partie intégrante de l'hypostase paternelle, dont il tire ce pouvoir de causer, ou comme un complément ajouté à la personne du Père –laquelle, dans cette hypothèse hardie, était défectueuse avant d'avoir reçu cette addition ! Ainsi, le Fils devient le nom d'une partie du Père et nous coupons en deux le redoutable Mystère de la Trinité.

17. La mauvaise graine qu'ils ont semée a porté beaucoup de méchant fruit ; et il y aurait encore ample moisson d'ivraie à récolter. J'ai l'impression que ce n'est pas seulement pendant leur sommeil, mais tandis qu'ils gardaient les yeux ouverts, veillant leur propre âme défunte, et cherchant follement de quoi gâter la semence généreuse répandue d'en-haut pour notre Salut, que l'Ennemi de notre race s'est faufilé, pour jeter dans leurs pauvres âmes son grain empoisonné²⁰².

Voici encore un raisonnement qui les confond.

Tout caractère qui appartient en propre, originairement, à un être donné, et que l'usage applique, par extension, à une autre réalité, mais de sorte qu'on ne puisse l'affirmer, au sens strict, que de la première –un tel caractère révèle l'hétérogénéité des deux sujets.

202. Cf. Matt. 13,24-30. Parabole que les Pères interprètent ainsi : profitant du sommeil, de l'inattention des fidèles, le diable sème l'ivraie de l'hérésie dans le champ de l'Eglise.

Prenons un exemple. Le rire est le propre de l'homme au sens strict ; ainsi, il s'applique à Josué, chef d'Israël, mais point du tout à l'ange, archistratège de l'armée du Seigneur, qui apparut à Josué²⁰³. Dès lors, l'attribut du rire fait distinctement concevoir que le chef du peuple n'est en aucune manière consubstantiel à l'archange ou de même nature que lui. Et quelque propriété qu'on envisage, il est aisé de voir, en raisonnant ainsi, que la même considération s'y applique.

Or, si ce principe a bien une portée universelle et conserve son sens en tout domaine²⁰⁴ ; si l'on affirme, d'autre part, que faire procéder l'Esprit hors du Père est le propre du Père et, pour suivre l'impudence de nos hérétiques, que cette faculté revient également au Fils, mais point du tout à l'Esprit – ce blasphème-là, personne ne l'a encore risqué – il s'ensuit nécessairement... mais que les auteurs de ces insanités tirent eux-mêmes la conséquence²⁰⁵ !

Inversement, s'ils prétendent que faire procéder l'Esprit n'est pas un attribut propre du Père, ce ne pourra non plus en être un du Fils. Et comme ce n'est pas non plus une propriété de l'Esprit, j'attends que ces disputeurs prêts à tout nous expliquent le rôle que peut jouer, dans la théorie d'une des Hypostases de la Théarchie, une chose qui n'appartient en propre à aucune des Trois Personnes et qui n'est pas non plus commune aux Trois !

203. Jos. 5, 13 et suiv. Notre traduction diffère ici de l'interprétation de Boston, qui dit, en retraduisant l'anglais en français : «...rire est proprement une caractéristique de l'homme. Or si la propriété d'être chef du peuple d'Israël appartient à Jésus fils de Navé, mais en aucune manière à l'archange...»

204. Saint Photios envisage les conséquences de la thèse énoncée, d'abord pour le Fils et l'Esprit (chap. 17), puis pour le Père, qui devra naître (chap. 18) et procéder ou se fondre avec la nature divine (chap. 18) puisque procéder et faire procéder deviennent des propriétés de la nature divine et non plus des Personnes.

205. Si le fait de faire procéder l'Esprit est le propre du Père et s'attribue aussi au sens propre au Fils, mais non à l'Esprit – car personne ne dit qu'Il procède de Lui-même – cela prouve, en vertu du principe énoncé ci-dessus, que le Fils et l'Esprit sont de deux natures différentes. S'ils sont consubstantiels, de deux choses l'une : ou bien ils font également procéder l'Esprit (absurdité) ; ou ni l'un ni l'autre ne Le fait procéder (orthodoxie) (D'après Nicolas de Méthone, chap. 24, cité par Migne, PG 102, c. 296–297, note 16).

18. Continuons ce type de raisonnements.

Si le propre du Père se communique à l'idiome du Fils, l'inverse est évidemment possible : que le propre du Fils se communique au caractère propre du Père. Depuis que leur langue impie s'est frayé le chemin de la profanation, en ébranlant les idiomes caractéristiques des hypostases, ces propriétés n'en finissent pas de passer de l'une à l'autre et se changent en leur contraire.

Ainsi, de cette doctrine, il résulte l'abominable sacrilège d'un Père soumis à la naissance, puisque le propre du Fils est de naître. Voilà une arme que ces têtes brûlées de la guerre contre Dieu auraient dû ajouter à leur panoplie !

19. Un principe universel régit cette notion de propriété intrinsèque : quand une propriété appartenant à un être est aussi, de façon stricte, le partage d'une autre hypostase réelle, qui la tient du premier possesseur ; quand bien même cette propriété n'impliquerait en soi aucune réciprocité ; néanmoins, le premier possesseur, qui donne à un autre d'avoir part à cet idiome, se ramène de toute évidence à la nature²⁰⁶.

Ainsi, dans le cas présent, si le caractère reconnu depuis toujours comme le propre du Père se trouve attribué également au Fils par le blasphème qu'on nous propose... mais que ces effrontés voient de leurs yeux, qu'ils le veuillent ou non, le gouffre qu'ils ont creusé ! Ne devait-on pas s'attendre à une telle conséquence ? Ayant inventé une théorie des idiomes parfaitement insensée, ces amoureux du mensonge ne pouvaient pas manquer d'aboutir à cette doctrine où l'hypostase même du Père se résoud entièrement dans la nature, privant de tout Principe Causateur la Trinité des

206. Exemple. Le rire est le propre de l'homme en général ; à partir de là, il est le propre de tel ou tel homme particulier. Mais le premier possesseur de ce caractère, du rire, c'est l'homme en général, nom qui appartient non à une hypostase mais à la nature.

Si le fait de faire procéder l'Esprit appartient en premier lieu au Père, et que le Fils y participe ensuite à partir du Père, le Fils étant une hypostase, il s'ensuivrait que le Père ne serait plus une hypostase, mais la nature ; or, s'il en va ainsi, il n'y a même plus du tout de Père. (D'après Nicolas Méthon., chap. 27).

III

«Il prendra du Mien».
Le *Filioque* détruit le trois dans la Trinité

A. L'argument scripturaire : «Il prendra du Mien»

a) Réfutation dialectique

20. Oui, reprennent-ils ; mais le Sauveur, enseignant à ses disciples Sa mystagogie, dit : «L'Esprit prendra du mien et vous l'annoncera²⁰⁸».

Ici venu, qui ne voit, clair comme le jour, que c'est moins pour te munir d'un avocat que tu cherches refuge dans cette parole du Sauveur, que pour infliger au Maître Lui-même, source éternelle de Vérité, la honte de se contredire ? Voilà bien ta langue de vipère, toujours prête à calomnier sans vergogne et à trouver des tares à l'irréprochable !

Ta thèse revient à dire que l'Auteur et la Providence de notre race a manqué à son devoir²⁰⁹. Il y a manqué, s'il est vrai qu'après avoir enseigné dans un premier temps que l'Esprit procède du Père, sans ajouter aucunement qu'il procède aussi de Lui le Fils, et avoir dit aux disciples qu'il initiait de confesser en théologie le

207. La question soulevée ici par saint Photios est l'une des apories majeures de la thèse latine : elle occupera une part importante des discussions du Concile de Florence. Voir P. Panayotes Carras, «Les enjeux théologiques du Concile de Florence», *La Lumière du Thabor*, n°22, 1989, p. 48-73, surtout p. 64-65.

208. Jean 16,14. Le verbe *lambano* (ici au futur : *lépsetai*) peut se traduire par «prendre» ou «recevoir». Les mots *ek toû emou* qui, littéralement, signifient «du mien», ont été compris de diverses manières. Pour toute la section qui suit, nous renvoyons à notre *Note complémentaire A*.

209. Nous développons un peu l'idée pour la rendre plus intelligible en français.

Père seul comme cause de la procession de l'Esprit, comme Il l'est de la naissance du Fils, si, dis-je, après cela, dans un second temps, Il a dit : «Il prendra du Mien» en taisant complètement la précédente mystagogie ; alors qu'il aurait fallu, puisqu'Il en venait à une seconde initiation, rappeler la première et harmoniser des données à première vue si discordantes. Donc, il néglige l'indispensable ; et Il attribue à Lui-même, et non plus au Père, la procession de l'Esprit.

En parlant ainsi, tu ne peux plus éviter la condamnation, puisque tu mets ta propre cacophonie sur le compte de la Vérité hypostasiée et toujours identique à soi !

21. Mais puisque l'effronterie qui te pousse à tenter l'impossible t'a privé de comprendre ce qu'un enfant même aurait compris, puisses-tu enfin à présent reprendre tes esprits et voir que rien n'est plus manifestement contraire à ton dogme absurde que cette parole de Notre Maître et Sauveur.

En effet, même s'il avait dit : «Il prendra *de moi*», même avec ces mots : «*de moi*», ta tentative d'interprétation n'aboutirait pas ; mais, du moins, ton erreur aurait l'ombre d'une excuse. De fait, il est fallacieux d'assimiler, pour le sens, le fait de «prendre de quelqu'un», en vue d'une fin quelconque, et celui de procéder substantiellement de quelqu'un, d'en tirer son essence. Les deux choses n'ont même rien à voir.

Mais puisque le Sauveur, dans sa prescience, a vu l'énormité de cette affreuse impiété et s'est gardé de dire : «Il prendra de Moi» pour couper court à la perfidie du Malin et l'empêcher d'engloutir par ton moyen une multitude d'âmes, pourquoi, au lieu d'accuser le Maître, ne recours-tu pas à Son amitié pour les hommes, afin d'obtenir le pardon ? Pourquoi ne prêtes-tu pas l'oreille de ton coeur à son enseignement ?

22. Le Sauveur ne dit pas : «Il prendra de moi», mais : «Il prendra du Mien». Lui qui venait enseigner tous les hommes à s'accorder avec la Vérité savait, mieux encore, garder l'accord avec Lui-même : «Il prendra du Mien». Ces deux expressions, «de moi» et «du mien», si proches soient-elles en apparence, n'en sont pas moins très profondément différentes. Les mots «de moi» font référence à l'auteur de l'énoncé, tandis que «du mien» renvoie

nécessairement à un autre que celui qui parle ! Or, dans le cas présent, de quel autre peut-il s'agir, du moment que l'Esprit reçoit de Lui ? N'est-ce pas évidemment le Père ? Car ces théomaques mêmes n'ont pas inventé d'autre personne dans la Trinité : il ne peut être ici question ni d'un second Fils, ni de l'Esprit qui reçoit.

Tu te rends plus sot qu'un enfant ! Car les enfants, dès l'école primaire, savent que l'expression *de moi* se rapporte à la personne qui parle et que la formule *du mien* évoque une autre personne, liée certes au locuteur par la vertu du pronom possessif, mais absolument différente comme individu.

C'est donc cette Personne qu'Il propose à l'esprit de ses auditeurs, sans risque de confusion.

Ainsi, le faux-fuyant que tu as choisi pour ta défense aurait pu t'offrir, si seulement tu avais préféré la piété au sacrilège, un refuge et une occasion de pénitence, plutôt que la base d'une nouvelle attaque contre Dieu.

23. Oui, tu devais au moins, avant de te lancer dans ce blasphème, chercher à savoir ce que les enfants même n'ignorent pas ! Puis, pourquoi la crainte ne t'a-t-elle pas retenu, quoique tu sois passé maître en fait de tromperie, à l'idée que tu allais faire mentir le Maître et travestir impudemment Sa parole ? Ne rougis-tu pas de Lui faire dire une chose que ni le texte, dans sa lettre, ni la suite des idées n'autorisent ?

Pour Lui, en effet, il est certain qu'Il n'a pas dit : «De moi».

Toi, tu changes les mots «du Mien» en «de moi» par une subversion sinon ouverte, du moins implicite. Puis, tu accuses le Sauveur d'enseigner le sens que tu prêtes à cette dernière expression ! Ce faisant, tu portes trois accusations fausses : le Seigneur devient coupable d'avoir dit ce qu'Il n'a pas dit ; de n'avoir pas dit ce qu'Il a bel et bien dit ; d'enseigner exhaustivement une doctrine qui non seulement n'est pas explicite dans ses propos, mais contredit même Sa mystagogie. Enfin, en quatrième lieu, tu Lui fais abroger Ses propres prescriptions.

Comment t'y prends-tu pour obtenir ce résultat ? Il a dit «Il prendra du Mien» et non *de moi*. Toi, tu soutiens qu'il enseigne le contenu que tu mets dans l'expression «de moi», en sorte que tu

supprimes ce qu'Il a effectivement dit, et que tu applaudis à ce dont Il n'a pas soufflé mot, en Lui en attribuant la responsabilité !

Tu ne cesses de clamer qu'Il a transmis à ses disciples comme une vérité de foi cette notion dont Il n'a rien dit ; tu lui fais enseigner ici un dogme que n'atteste aucune des Paroles sorties de ses lèvres très pures.

La Sagesse hypostatique de Dieu révèle à ses initiés que l'Esprit procède du Père. Sur ce, tu accours et tu t'escrimes pour montrer que le Verbe se contredit !

Tu cries bien fort qu'Il enseigne, après cette première révélation, que l'Esprit procède du Fils ; c'est-à-dire, qu'Il renonce à sa précédente théologie : car, proposer une autre doctrine, c'est annuler la première –voire saper l'autorité même de la seconde. En effet, quand la théologie a subi une fois la censure, et qu'on a vu la grâce renversée par la grâce, nulle certitude ne saurait subsister.

b) Explication positive du passage controversé

La glorification éternelle et mutuelle des Personnes divines

24. Mais il est temps de reprendre sur nouveaux frais cet examen. Voyons donc les paroles authentiques²¹⁰ du Seigneur, le sens et l'intention qui les anime²¹¹ ; non moins que les raisonnements,

210. Le texte varie ici selon les divers manuscrits. Nous avons traduit le texte choisi par Migne en comprenant *ton Kyriakôn logiôn tôn eirēmênôn* comme signifiant «les paroles du Seigneur *effectivement* dites». Au lieu de *tôn eirēmênôn* un texte porte *ton eirmon* (pour *heirmon*), ce qui donne «l'enchaînement des paroles» et une construction différente de la phrase.

211. Litt. : «Voyons... la pensée dont ces paroles traduisent l'intention (*ton skopon*)». Le mot de *skopos* –cible, but, intention– résume parfaitement la méthode que va suivre saint Photios : replacer les propos du Seigneur dans leur contexte et déterminer ce que le Seigneur voulait faire comprendre à ses disciples. Les théologiens latins prennent la phrase hors contexte pour lui faire dire ce qu'ils désirent. Saint Photios les réfute exactement comme saint Irénée de Lyon réfutait

que dis-je ? beaucoup mieux même, elles confondent l'impudence de l'hérésie.

Le Sauveur, après avoir dit : «Je vais vers le Père²¹²», ajoute : «Mais parce que je vous ai dit cela, votre coeur est plein de tristesse. Or je vous le dis et c'est la vérité : il est bon que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous²¹³». Et peu après : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter pour le moment ; cependant, lorsqu'Il sera venu, l'Esprit de vérité, Il vous conduira à la vérité tout entière ; car Il ne parlera pas de Lui-même, mais tout ce qu'Il entendra, Il le dira et Il vous annoncera les choses à venir. Tout ce qu'a le Père est à moi ; voilà pourquoi j'ai dit qu'Il prendrait du Mien et vous l'annoncerait²¹⁴».

Eh bien ! N'avons-nous pas ici des paroles sacrées, un oracle divin ? Des explications lumineuses qui révèlent le mystère de la piété, tout en faisant clairement connaître la raison qui les a fait prononcer ? Des propos, enfin, qui s'accordent à la mystagogie délivrée précédemment, la maintiennent intacte et confondent à l'avance les diffamateurs, en ôtant tout prétexte à une éventuelle impiété ?

Comme Il savait ses disciples accablés de découragement parce qu'Il venait, étant encore avec eux, de leur parler de la séparation d'avec eux selon la chair et de son retour vers le Père ; les voyant donc consternés à ces mots, sous le poids de sombres pensées qui leur venaient, pour les réconforter et guider leur âme dans la vérité, Il leur déclare tout d'abord qu'il est bon pour eux qu'Il s'en aille ;

les gnostiques ou saint Athanase les ariens : en revenant au dessein principal de Celui qui parle dans la Sainte Ecriture. Toutes les constructions hérétiques, tous les faux systèmes sont des mosaïques de versets bibliques oubliées du projet d'ensemble de Dieu, que seul l'Eglise conserve. Voir l'article du Père Georges Florovsky, «The Function of the Tradition in the Ancient Church», dans *Collected Works* (Vaduz, 1987), traduit en français dans *La Lumière du Thabor*, n°28, Paris 1990, p. 61-85 (analyse du mot *skopos* p. 71-73).

212. Jean 14,28.

213. Jean 16, 6-7.

214. Jean 16, 12-13 et 15.

puis Il leur dit, tout aussi explicitement, pourquoi ce départ leur sera profitable : «Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous²¹⁵». Des paroles d'une telle beauté étaient propres, certainement, à les élever jusqu'à la grandeur sublime de l'Esprit. De même ceci : «Vous ne pouvez les porter maintenant». Quand donc le pourront-ils ? «Quand sera venu l'Esprit de vérité : Lui vous conduira à la vérité tout entière». Ici apparaît une autre grandeur de l'Esprit, qui appelle l'admiration : elle se révèle aux disciples et porte leur intelligence jusqu'à la cime ineffable où brillait pour eux, d'un éclat nonpareil, la Dignité souveraine de l'Esprit.

25. Comprenez donc. Les disciples ne pouvaient être conduits qu'à ces hautes pensées sur l'Esprit : «Toi présent, Maître, Tu ne nous as pas donné la force de porter le fardeau des révélations les plus secrètes. Mais le Consolateur, lorsqu'il viendra, nous rendra meilleurs et plus forts, si bien que nous pourrons sans difficulté recevoir cette connaissance. De plus, alors que tu nous as découvert la vérité en partie seulement, Lui nous conduira à la vérité totale. Et quand tu nous inities, nous avons encore besoin de recevoir sagesse, force et vérité : mais Lui, survenant, nous comblera généreusement et abondamment de tous les biens. Si donc Toi, la Sagesse et la Vérité personnifiées, Tu enseignes ces choses, nous devons croire sans hésiter que l'Esprit possède, au titre le plus éminent, l'honneur et la gloire suprêmes».

26. Ainsi, le Sauveur révèle à Ses disciples les sublimes mystères touchant l'Esprit pour leur donner courage, tout en leur enseignant, en même temps, la vraie théologie de l'Esprit ; toutefois, étant donnée la faiblesse humaine, les disciples devaient avoir l'esprit agité d'un flot de sombres pensées. Quand le chagrin tient l'âme, en effet, celle-ci ne conserve pas la même puissance de jugement, mais la brume des idées noires l'incite, hélas ! à transformer le remède qu'on lui présente en poison mortel. C'est pourquoi le Seigneur, soucieux d'éviter que les disciples ne concluent à la supériorité de l'Esprit sur le Fils, puisque cet Esprit va leur apporter des choses

215. Jean 16,7.

plus excellentes ; pour pallier, donc, le mauvais effet d'une idée fausse, qui porterait atteinte à l'unité de nature et abolirait l'égalité d'honneur des Personnes en instaurant l'inégalité entre elles, le médecin parfait des âmes et des corps donne d'avance à ses disciples l'antidote de salut.

27. Mais si les disciples n'ont jamais été en proie au trouble et à l'anxiété que ces pensées mauvaises leur auraient causées –car la piété nous invite peut-être à confesser que le choeur sacré des Apôtres était au-dessus de ce genre de tristesse et d'angoisse ; il n'en reste pas moins que l'inventeur et l'artisan du mal, adroit à déguiser le meilleur sous les couleurs du pire, aurait pu prendre au piège un grand nombre d'hommes et semer l'hérésie dans les âmes. Le Sauveur a confondu d'avance et réduit à néant ces prétentions et leur auteur, en ajoutant sans tarder ces mots divins : «Il ne parlera pas de Lui-même, mais tout ce qu'Il entendra, Il le dira²¹⁶».

Or, Il avait également dit de Lui-même : «Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître²¹⁷». Ces affirmations reviennent à ceci : l'Esprit et moi tenons tous deux également du Père la doctrine et la lumière que nous répandons sur vos esprits.

Et de même que le Christ, un peu plus loin, dit à Son Père : «Je T'ai glorifié sur la terre²¹⁸» et que nous voyons aussitôt le Père glorifier également le Fils : «Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai²¹⁹» ; de même ici : par les paroles éclatantes de majesté divine qu'Il vient de prononcer, le Fils a glorifié l'Esprit ; voilà pourquoi Il ajoute aussitôt : «Il me glorifiera²²⁰», car Il ne manque jamais de sauvegarder la consubstantialité des Personnes, leur identité de nature, leur égale dignité.

216. Jean 16,13.

217. Jean 15,15.

218. Jean 17,4.

219. Jean 12,28.

220. Jean 16,14.

Tout ce qui précède peut se résumer ainsi. Dans la Trinité suessentielle et au-dessus de toute gloire, la glorification ineffable et mutuelle des Trois Hypostases est un attribut commun.

– Le Fils glorifie le Père, lequel à son tour glorifie le Fils et l'Esprit ; telle est la source d'où jaillit, pour l'Esprit, toute la richesse des charismes.

– Mais l'Esprit lui-même glorifie le Père, parce qu'il sonde ou, pour mieux dire, sait parfaitement les profondeurs de Dieu²²¹, et les révèle, dans la mesure où elles se laissent saisir par notre nature, à ceux qui se sont préparés à recevoir l'aurore de la connaissance divine.

– Enfin, comme nous l'avons vu, le Fils glorifie l'Esprit et l'Esprit le Fils ; la gloire, tout comme le Règne, la Force, la Souveraineté, leur est commune : non seulement celle que nous leur rendons, mais celle qu'ils reçoivent l'un de l'autre²²².

28. Les mots : «Il me glorifiera» doivent se comprendre ainsi : «En rendant gloire au Paraclet, je ne l'ai pourtant pas déclaré plus grand que moi ; de même, quand je dis qu'il me glorifiera, je ne m'attribue nul honneur supérieur au sien. *Il me glorifiera* signifie : plus tu concevras sa grandeur, et plus tu seras à même de contempler la gloire qui me vient de Lui²²³. De même, en effet, que je vous ai enseigné ce que j'ai entendu du Père, de même Il va prendre du Mien et vous conduire à la lumière. Tout nous est commun : et le jaillissement éternel de nos charismes, et le fait que nous sommes de toute éternité issus du Père et l'identité de nature

221. 1 Cor. 2,10.

222. Migne note (*op. cit.*, col. 309) que des passages de ce chapitre ont été cités au Concile de Constantinople tenu en 1156 à propos de Sotérique. Parmi les modernes, V. Lossky a insisté sur cette glorification mutuelle des personnes divines et montré qu'il ne faut pas confondre la manifestation-glorification éternelle de l'Esprit par le Père et le Fils avec la procession personnelle de l'Esprit hors du Père : voir «La doctrine trinitaire orthodoxe», *A l'image et à la ressemblance de Dieu*, Paris 1967, p. 90-92. Le présent texte montre que saint Photios attribue à une telle confusion la doctrine erronée des Latins.

223. Litt. : «Ma gloire de par lui», cf. l'ancienne tournure : «Ma faveur de par le roi».

et la consubstantialité.» Bref, le Seigneur nous initie partout au mystère de l'égalité, bannissant constamment les notions d'inférieur et de supérieur.

29. Après avoir dit que l'Esprit «prendra», le Seigneur dit magnifiquement dans quel but Il prendra. Ce n'est pas, dit-Il, pour procéder ni pour exister hypostatiquement –homme, sois attentif aux paroles du Maître. Pourquoi donc ? Pourquoi prendra-t-Il ? AFIN DE VOUS ANNONCER CE QUI ARRIVERA²²⁴. Après avoir exposé ce point, le Seigneur le confirme comme avec un sceau, en disant : «Il prendra du Mien et vous l'annoncera». Puis, explicitant son affirmation : «Il prendra du Mien», le Seigneur ajoute immédiatement : «Tout ce qu'a le Père est à moi», de sorte qu'en recevant ce qui est à moi, Il reçoit aussi de mon Père. Or, cet éclaircissement ne lui suffit pas encore ; Il déclare plus à fond sa pensée et la confirme par ces mots : «C'est pour cela que j'ai dit : 'Il prendra du Mien', parce que ce qui est à moi se trouve dans le Père ; or l'Esprit prendra du Père ; et ce qui est au Père est à moi. C'est à peu près comme s'Il disait à voix haute : «Quand je dis *du Mien*, vous devez porter vos pensées vers mon Père, et vers nul autre. J'ai dissipé sur ce point tout ce qui eût pu donner lieu à une hypothèse imaginaire, surtout lorsque je vous ai dit : 'Tout ce qu'a le Père est à moi'.»

30. Y a-t-il rien de plus lumineux que ces paroles très pures ? Quelle preuve meilleure que la formule *Il prendra du Mien* se rapporte à la Personne du Père et expose la théologie selon laquelle l'Esprit reçoit l'énergie des charismes de Celui qui en est la Cause, c'est-à-dire, du Père ? Par eux, l'Esprit fortifiera les disciples et les rendra capables de supporter, d'un cœur ferme et constant, la connaissance de l'avenir, de contempler sans difficulté l'invisible et, enfin, d'accomplir des oeuvres surpassant tout discours²²⁵.

Eh bien ! Vois-tu, à présent, comme l'Evangile t'a ôté tout prétexte à l'impiété ? Oseras-tu encore, après cela, inventer des

224. Jean 16,13 et 14.

225. Expression patristique désignant les miracles.

mensonges et calomnier la Vérité ou tramer des plans contre ton propre salut ?

B. Arguments logiques.

Le Filioque et la différenciation des Personnes.

L'Un peut-il venir des Deux ?

31. Pour moi, je ne saurai, même à présent, me désintéresser de ton sort, quoi qu'il arrive : si tu ne veux pas guérir, je serai là pour te réfuter, te convaincre d'erreur et te frapper même à terre ; mais si tu songes à demander la guérison, ce sera pour t'offrir un remède tiré du calice même de la vérité, qui efface toute douleur et purifie de toute maladie.

En effet, dis-nous, ô toi que je ne sais plus comment nommer : si la procession de l'Esprit hors du Père est parfaite, –or elle l'est, puisque Dieu parfait issu de Dieu parfait–, que pourrait donc apporter de plus la procession hors du Fils ? Car si elle apporte quelque chose, il faut dire ce que c'est ; si, hors la Personne divine de l'Esprit, il n'est pas possible de dire ni de concevoir rien d'autre, alors pourquoi vouloir faire injure au Fils par ton mensonge, ainsi qu'à l'Esprit, et, avec eux et avant eux, au Père²²⁶ ?

32. Poursuivons. Si l'on reconnaît que la propriété de l'Esprit consiste à procéder du Père, comme celle du Fils est de naître du Père ; mais que l'Esprit procède aussi, selon leur délire, du Fils ; alors l'Esprit se différencie du Père par un plus grand nombre d'idiomes que le Fils.

En effet, la sortie hors du Père, quoiqu'elle ait lieu, pour l'un par engendrement et pour l'autre par procession, les distingue cependant l'un et l'autre d'une manière égale d'avec l'hypostase du

226. La Procession hors du Père est *le mode d'existence* de la Personne du Saint Esprit, comme la Naissance hors du Père est celui de la Personne du Fils. Donc, une autre procession de l'Esprit devrait lui apporter quelque chose d'autre que Sa Personne, mais qu'y a-t-il en dehors de la Personne ? Rien. Dès lors, la Procession hors du Fils n'apporte rien. Qu'est-elle ? Rien.

Père. Mais l'Esprit va différer encore du Père par une seconde distinction, qui Lui vient de la double procession.

Or, si l'Esprit se distingue du Père par un plus grand nombre de différences que le Fils, le Fils sera plus proche de l'essence paternelle que l'Esprit ; et on blasphème l'Esprit égal en honneur, en disant que, deux idiomes le distinguant, il se trouve par l'un des deux, subordonné au Fils pour la parenté et connaturalité avec le Père. Ainsi resurgit la fureur qui arma jadis Macédonius²²⁷ contre l'Esprit, non sans rappeler, en même temps, l'échec de son hérésie.

33. De plus, s'il est propre à l'Esprit de se référer à des principes différents, n'est-on pas fondé à dire qu'il Lui est propre de se référer à une multiplicité indéfinie de principes ?²²⁸

227. Macédonius est un évêque de Constantinople du IV^{ème} siècle, mort en 362, chef de l'hérésie pneumatomaque. Les pneumatomaques, ou adversaires du Saint Esprit, reconnaissaient la divinité du Christ, mais disaient que le Saint Esprit avait été créé par le Fils. Ils divisaient la Trinité en trois natures ou essences : celle du Père, celle du Fils, celle du Saint Esprit. Faisant du Saint Esprit une «œuvre» et une «créature», selon saint Athanase (BEPES 31,131), ils rendaient impossible l'union à Dieu et le salut de l'homme, puisque le Saint Esprit donné aux hommes ne pouvait les édifier. Le Second Concile Oecuménique, tenu à Constantinople en 381, anathématisa cette hérésie.

228. *Polyarchon archén* : principe qui se multiplie. Saint Photios ridiculise ici la doctrine des théologiens franks. Si l'Esprit a deux principes, pourquoi n'en a-t-il pas une foule ? Si c'est bien la diversité des principes qui le caractérise, ils pourront ou devront être indéfiniment nombreux. L'argument repose sur une distinction entre pluralité et multiplicité et c'est pourquoi la traduction que nous avons donnée dans la *Lettre Encyclique* (chap. 13, tome 1, p. 64) où se lit le même argument, nous paraît aujourd'hui erronée. Cet argument fait pendant à celui du chapitre 37 ci-après : la double procession implique multiplicité *a parte ante* comme *a parte post*. Les Latins diront que le Père et le Fils sont un seul principe (*unum principium*) de l'Esprit. Cette solution fait difficulté. Pour les Pères, l'Esprit comme le Fils proviennent du Père seul, et se distinguent par le mode de provenance, filiation ou procession. Or, pour les Latins, l'Esprit ne peut être personnellement distinct du Fils que si leurs origines diffèrent. Cette différence d'origine consiste donc en ce que le Fils vient du Père seulement, tandis que l'Esprit vient du Père et du Fils (cf *Somme Théologique*, Ia, q.36 a.2 ad 7). Dès lors le Père et le Fils ne sont-ils pas, nécessairement, deux principes ? La polyarchie remplace alors, dans la Trinité, la monarchie. Et cela surtout dans la doctrine qui fait de l'Esprit le lien d'amour du Père et du Fils, car alors c'est dans la mesure

34. Ensuite, si ces novateurs qui ont toutes les audaces décrètent l'Esprit étranger à la communion nouvelle qui s'établit, dans leur théorie, entre le Père et le Fils²²⁹ ; et s'il reste vrai que le Père et le Fils sont unis selon l'essence seulement, mais non selon un des idiomes, quel qu'il soit ; alors, l'Esprit consubstantiel se trouve exclu, par eux, de l'essence commune et de la parenté du Père !

35. L'Esprit procède du Fils. De deux choses l'une : cette procession est ou bien la même que celle du Père ; ou bien opposée à celle du Père.

Si c'est la même, les propriétés hypostatiques ne se confondent-elles pas ? Or ce sont elles, et elles seules, qui permettent de reconnaître la Trinité comme Trinité et de l'adorer comme telle.

Si elle est opposée à la première, leur énoncé n'est-il pas un blasphème ? Il sonne le retour triomphal de Mani et de Marcion, avec leur langue malade et impatiente de blasphémer contre le Père et le Fils²³⁰.

même où le Père et le Fils se distinguent que l'Esprit procède. Thomas d'Aquin dira que le Père et le Fils sont «un seul principe» du Saint Esprit, si l'on considère la vertu spirative ; mais que «à considérer les sujets de la spiration, l'Esprit Saint procède du Père et du Fils en tant qu'ils sont pluriel (*plures*) : il procède d'eux comme amour unitif des deux» et «...l'Esprit Saint procède du Père et du Fils en tant qu'ils sont deux personnes distinctes...» (*Somme Théologique*, Ia, q.36, a.4, ad 1 et 7). Non résolue spéculativement, l'aporie le sera verbalement : un *spirator*, deux *spirantes* (*Ibid.*).

229. Comme co-producteurs de l'Esprit, ou plutôt producteur unique.

230. Cet argument paraît sauter une idée intermédiaire. En effet, la procession hors du Fils pourrait être *différente* de la procession hors du Père sans lui être *opposée* ; elle serait simplement autre. Nicolas de Méthone envisage explicitement ce cas (chapitre 3) : «La procession de l'Esprit hors du Père et du Fils est ou bien une et la même ou bien telle une et telle autre. *S'il n'y en a qu'une seule*, le fait de faire procéder d'eux le Saint Esprit est un attribut des Deux, du Père et du Fils ; donc ce n'est plus un attribut propre du Père, par la raison que le propre n'est pas commun ni le commun propre... un idiome un et personnel appartient forcément à une seule personne. *Si, d'un autre côté*, cette procession n'est pas une et la même, mais qu'il y a une sortie de l'Esprit hors du Père et une sortie de l'Esprit hors du Fils, alors les deux processions sont soit simplement différentes, soit contraires. Mais les dire contraires, c'est confesser l'hérésie de Marcion du Pont et de Mani le Perse, qui prônent deux principes opposés. Si les provenirs (*proéseis*) sont

36. Encore ceci.

Si, dans la Trinité Toute-puissante, consubstantielle et surnaturelle, tout ce qui n'est pas commun appartient à un seul des Trois ; que, d'autre part, la projection de l'Esprit n'est pas commune aux Trois ; alors, elle appartiendra à un et un seul des Trois.

Cela étant, que diront-ils ?

– Que l'Esprit procède du Père ? Dès lors, les voilà contraints de renoncer à la mystagogie novatrice qui leur est chère.

– Que l'Esprit procède du Fils ? Dans ce cas, que n'ont-ils craché d'emblée tout leur venin, au lieu de le distiller au compte-gouttes ? Puisqu'ils étaient, dès le départ, dans cette opinion sacrilège, ils devaient confesser bravement leur dogme et affirmer non seulement que le Fils est auteur de la projection de l'Esprit, mais que le Père n'y a point part.

Pour continuer dans cette logique, ils devraient aussi subvertir la Génération comme ils ont renversé la Projection. Qu'ils disent que le Fils n'est pas issu du Père, mais que le Père naît du Fils ! Par cette monstruosité, ils éclipseront tous les impies qui furent jamais ; que dis-je ? ils se montreront plus fous que les fous !

37. Si le Fils naît du Père et que l'Esprit procède du Père et du Fils, qu'est-ce qui empêche que l'Esprit ne fasse, à son tour, procéder de lui une autre personne ?

Ainsi, pour se régler sur leur opinion impie, on introduirait en Dieu non pas trois mais quatre hypostases ; ou, pour mieux dire, une infinité d'hypostases, la quatrième en projetant à son tour une autre, et ainsi de suite, au point de dépasser même le polythéisme païen.

simplement différents, de quelle différence s'agit-il ? Et comment la substance qui provient de ces deux [principes] différents peut-elle être une et simple ? N'est-elle pas double ou composée ?» On voit que l'argument utilisé par l'auteur pour éliminer l'hypothèse de la «simple différence» s'approche de celui des chapitres 4, 7 et 45 de la *Mystagogie*, et des chapitres 12 et 13 de la *Lettre au Métropolite d'Aquilée* (tome 1, p. 104–105) : l'un ne vient pas du deux, ni le simple de causes diverses.

38. Mais voici encore un trait à leur décocher.

Si c'est du Père que le Fils reçoit tous ses attributs, Il en recevra aussi la capacité de causer la procession de l'Esprit. Dès lors, n'y a-t-il pas de la partialité à dire que le Fils cause la procession de l'Esprit, tandis que l'Esprit se trouve privé des mêmes prérogatives, quoiqu'il soit Son égal en honneur, issu de la même et unique Essence dans l'égalité de rang et d'honneur ?

39. Le Père est cause, le Fils aussi est cause. Dans ces conditions, lequel des deux le sera de façon plus éminente ? Nous en faisons juges ces maîtres en audaces jamais vues :

– s'ils disent que c'est le Père, comment l'honneur qu'ils fabriquent au Fils n'apparaîtra-t-il pas comme quelque chose d'adventice, de bâtard et d'injurieux à l'égard du Père et du Fils, d'autant que le Père a déjà l'autorité suprême et la part éminente ?

– s'ils répondent «le Fils», leur audace est plus grave encore ! Dans ce cas, leur impiété ne se contente pas de diviser la cause paternelle et d'en attribuer une partie au Fils, mais va jusqu'à priver le Père de sa part éminente et lui substitue le Fils comme cause de l'Esprit²³¹.

40. Que réponds-tu ?

– Le Fils, sortant du Père par génération, a reçu de Lui la capacité de produire un autre être de même nature²³².

– S'il en est ainsi, pourquoi le Fils, produisant l'Esprit connaturel, ne Lui a-t-il pas communiqué, comme Il l'avait reçu, ce même

231. Il faut lier ce chapitre au suivant qui apporte la réponse des Latins à ce dilemme. Thomas d'Aquin dira que si le Fils recevait du Père une autre «vertu spirative» que celle du Père, alors «l'Esprit procéderait davantage du Père que du Fils. Mais la vertu spirative est numériquement (*numero*) une et la même chez le Père et le Fils, et ainsi l'Esprit procède également des deux, quoique parfois on dise qu'il procède principalement ou proprement du Père, parce que le Fils tient du Père cette vertu» (*Somme Théologique*, I, q.36, a.3, ad 2) ; «...le Fils tient du Père le fait que l'Esprit procède de Lui, le Fils...» (*ibid.* r).

232. Et donc aucun n'est cause plus éminente, le Fils est l'égal du Père dans cette causalité. D'où la réponse de saint Photios : si le Fils est cause également puissante, pourquoi ne communique-t-il pas à l'Esprit la procession active, la capacité de faire procéder, comme il la reçoit ?

honneur et ce même pouvoir de produire ? L'Esprit pourrait ainsi, à son tour, jouir de la gloire de faire procéder et exister une autre hypostase de même nature.

Or le Fils devrait, ne serait-ce que parce qu'il est l'Image du Père, Son modèle²³³, conserver la similitude au Père en déployant les mêmes énergies.

41. Voici encore une conséquence que, malgré son absurdité, je ne tairai point.

On peut dire que le Père, le Géniteur, est plus grand que le Fils engendré²³⁴, non certes par nature, puisque la Trinité est consubstantielle, mais par le fait d'être cause. Ce mystère, la parole du Maître nous l'enseigne, et le chœur de nos Pères, qui l'a reçu de Lui, y fait largement écho. En revanche, nulle part les oracles divins de l'Écriture ne font entendre que le Fils serait plus grand que l'Esprit par la causalité ; et aucune intelligence orthodoxe ne l'a jamais pensé jusqu'à présent. Or, en attribuant la causalité au Fils, leur langue hostile à Dieu ne le rend pas simplement plus grand que l'Esprit ; elle le fait aussi plus proche du Père que l'Esprit ne l'est.

42. Puis, si le Fils est cause de l'Esprit, ne greffe-t-il pas une seconde cause sur le principe sur-principiel et surnaturel de la Trinité ? Et cette seconde cause, elle-même causée, paraît inventée pour outrager non seulement le Principe premier, mais Celui-là même qu'elle est censée honorer ! En effet, une qualité qui n'apporte rien au Fils ni à personne d'autre, et qu'aucune recherche ne saurait faire tourner à Son avantage ni à celui d'un autre, n'apparaît-elle pas comme un outrage à Son égard, et cela, de façon d'autant plus vexante qu'on la couvre du nom d'honneur ? L'Esprit tenant du Père, de toute éternité, Sa procession sans défaut, quelle

233. Litt. «Par imitation du Père» : *pros tèn toû Patros anagomenon mimesin*.

234. Jn 14, 28 : «Le Père est plus grand que moi». Ce passage avait été utilisé par les ariens pour prouver la supériorité d'essence du Père. Pour les Pères de l'Eglise, cette phrase s'applique soit à l'Incarnation –le Père est plus grand que le Christ dans son Incarnation– soit à la Filiation –le Père est plus grand que le Fils en tant que cause, non par essence.

autre mode de provenance, quelle autre essentification pourrait bien lui fournir la causalité fabriquée par nos hérétiques ?

43. Leur dogme ne va-t-il pas scinder l'Esprit en deux ? Il sera, pour une part, produit par le Père, Cause Première et plus Véritable –car le Père est sans cause ; et pour une autre part, Il viendra de la Cause Seconde et causée –car le Fils n'est pas sans cause.

Ainsi, la nouvelle hérésie ne se contente pas de proclamer, comme une tragédie philosophique, l'éloignement et l'altérité de l'Esprit quant au rang, à la relation et à la causalité ; elle ose abolir la Trinité, objet de notre adoration, et y substitue une Tétrade. Pour être encore plus précis, elle s'ingénie avec une espèce de recherche à violenter tous les aspects du mystère de la Trinité plus-que-bonne qui a créé l'Univers.

44. Assurément, si le Fils est cause de l'Esprit et le Père cause de l'un et l'autre, il y aura, dans la Trinité parfaite et source de perfection, une cause qui, d'un côté, n'aura point part à la perfection de la Cause Première et par excellence²³⁵ et, d'un autre côté, se révélera imparfaite comme étant une moitié de cause ou une synthèse composée du parfait et de l'imparfait²³⁶.

235. Dans la mesure même où la cause de l'Esprit se distingue de la Cause Parfaite et absolument Première, qui est le Père, dans la mesure où elle n'est pas le Père, elle n'est pas parfaite.

236. Deux hypothèses : ou bien le Fils, étant une partie de la Cause principale, le Père, produit l'Esprit ; alors la phrase «l'Esprit procède du Père et du Fils» n'implique qu'une seule cause de l'Esprit, mais cette cause est une portion de la Cause Première qui est donc coupée en deux ; ou bien le Fils causé par le Père s'unit à Lui pour produire l'Esprit, mais cette nouvelle cause est faite de la Cause Première et Parfaite, qui est le Père, et d'une Cause Seconde, le Fils, lui-même causé par la Première. La cause de l'Esprit est alors une *synthèse*, *synthesis* en grec, inviable selon saint Photios, en ce qu'elle fait perdre à la Trinité simplicité divine et perfection. «La Personne du Fils, dit Nicolas de Méthone, aura quelque chose de monstrueux : la cause et le causé s'appliquent à elle ; toutefois, elle n'est ni tout entière cause, ni tout entière causée, mais composée de ces deux choses, qu'elle possède l'une et l'autre imparfaitement» (Chapitre 20, Migne PG 102, col. 322, note 68).

Remarquons-le : la mythologie des Anciens se plaisait à imaginer, de façon fantaisiste, dans le règne animal, soumis à la génération et à la corruption, des êtres mi-hommes, mi-chevaux, les centaures ; mais, ici, cette théomachie ne frémit pas d'inventer, tout-à-fait sérieusement, dans les choses éternelles et inaltérables, le prodige non moins monstrueux d'une cause coupée en deux ou faite d'un amalgame de la Cause et du Causé. Dans un cas comme dans l'autre, elle sera nécessairement imparfaite : car, encore que les deux solutions se contredisent l'une l'autre –telles sont les moissons des semeurs d'impiété– elles versent néanmoins dans la même odieuse imperfection.

45. En outre, si l'Esprit est un ; s'il est souverainement et surnaturellement un ; de même que le Père et le Fils sont chacun, absolument et supra-rationnellement, un ; n'aura-t-on pas raison d'attaquer cette dualité de causes comme à la fois illégitime et impensable (*adunaton*)²³⁷ ?

46. Ces raisonnements, et autres similaires, vous invitent à secouer votre torpeur, pour prendre conscience de vos hérésies : il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Quittant les erreurs de cette superstition aux multiples formes, vous suivrez donc le dogme de l'Eglise catholique et apostolique et, initiés à la pureté de la vraie piété, vous apprendrez à croire de toute votre âme et d'un esprit inébranlable, ce qu'Elle enseigne sur chacune des Personnes de la Trinité consubstantielle et théarchique.

237. Ce raisonnement résume ceux des chapitres 3 à 44 : il s'agit de l'impossibilité, pour l'Un, de venir du deux. Voici comment Maxime Planude exprime cette idée : «L'unité est cause d'identité, la dualité, de différence. De là vient que le Fils et l'Esprit Saint, en tant, d'une part, qu'ils viennent du Père un, ont entre eux et avec le Père, la même nature ; en tant, d'autre part, qu'ils sont deux, ils diffèrent entre eux et d'avec le Père selon leurs hypostases, mais non selon leur nature ; car il n'était pas possible que ceux qui sont les mêmes par nature fussent aussi autres par nature. Si donc l'Esprit provient aussi de l'Un, c'est-à-dire, du Père seul, Il sera un et identique à soi-même ; mais s'il vient des deux, c'est-à-dire du Père et du Fils, il sera alors autre que lui-même, comme étant en partie du Père et en partie du Fils. En effet, puisque autre est le Père et autre le Fils, il faut nécessairement que l'Esprit issu du Père et du Fils partage cette altérité. Ce qui est absurde» (cité par Migne, PG 102, col. 321-322).

C'est-à-dire : ces personnes, unies, d'une part, dans la société indivisible et ineffable de leur nature commune, gardent d'autre part, selon l'hypostase, sans le faire passer de l'une à l'autre, le caractère propre de leurs idiomes. C'est ce qui les distingue et les empêche absolument de se confondre. Point capital ! De même que l'union selon la nature ne souffre aucune séparation ou division, de même, les caractéristiques de chacune des Trois hypostases ne se mêlent ni ne fusionnent en aucune manière.

Le Fils naît du Père, mais subsiste en gardant à jamais, sans altération, comme son bien propre, la dignité de la filiation ; de même le Tout Saint Esprit, lui aussi, procède du Père, mais subsiste en conservant intact, comme son bien propre, le caractère du Procédant.

Et dans l'exacte mesure où l'Esprit, qui provient du Père incausé, n'opère pas la naissance ni la procession d'une autre personne divine, ni n'ajoute aucune modification nouvelle à Sa propre procession²³⁸ ; le Fils, lui aussi, qui naît du Père incausé, ne saurait produire, ni par génération, comme il est évident, ni non plus par procession, aucune personne divine consubstantielle, ni adultérer le privilège de la filialité par l'ajout d'une autre relation, quelle qu'elle soit²³⁹.

47. Voici encore un argument ; si tu passes outre, je crois que j'aurai raison de t'accuser d'aveuglement volontaire.

Si c'est en vertu de la nature que le Père projette d'Esprit, et si la Trinité est de la même et unique nature, alors –sans compter les

238. Ce membre de phrase est très important. On ne peut rien ajouter ni ôter au caractère absolu des idiomes. Le *filioque* ajoute au Fils une particularité qui n'est pas la filiation.

239. Le Fils n'est pas cause et causé, pas plus qu'Il n'est Fils et Père à la fois, soulignera saint Marc d'Ephèse (*Chapitres syllogistiques sur la Procession du Saint Esprit*, 19, *Documents relatifs au Concile de Florence*, vol.10, fasc. 2, Roma, 1977 (=PO 17), p. 80–81. Voir également tout le chapitre 18 (*op. cit.* p. 79–80), qui traite du caractère absolu des propriétés hypostatiques, comme le fait de causer ou d'être causé. En résumé, dans sa *Confession de foi*, Marc écrit : «Être principe est un attribut personnel, et qui distingue les personnes entre elles» (PO 17, doc.15 ; *Documents relatifs au Concile de Florence*, vol. 10, fasc. 2, chap. VIII ; traduction : *La Lumière du Thabor*, n°9, 1986, p. 17).

absurdités congénères, que je passe ici— quel est ce principe d'où tu te presses de tirer toute cette fable impie ? Dès cet instant²⁴⁰, en effet, ce n'est pas seulement le Fils qui va se changer en projecteur de l'Esprit, mais l'Esprit même se scinde et se partage, pour subvenir à la fois à la naissance du Fils et à Sa propre projection.

Mais je préfère taire les autres conséquences absurdes de ces prémisses, parce que cela vaut mieux, et qu'il est très facile de les voir, même si je ne les formule pas, pour peu qu'on y porte un regard pieux et intelligent. On ne saurait donc, sans monstruosité, prétendre que le Père projette l'Esprit en vertu de la Nature, et non de Son hypostase propre.

Si, en revanche, l'on confesse la doctrine sacrée, selon laquelle le Père projette l'Esprit en tant qu'Il est le Père, et que l'on s'accorde ainsi avec les hommes pieux ; alors le Fils, dans la mesure où la théologie le déclare FILS, n'altérera pas Sa dignité propre, la FILIALITÉ, à cause de la projection de l'Esprit ; Il ne s'attribuera pas, en en privant le Père, la CAUSE de la projection, pas plus qu'il ne s'attribue, en ce qui le concerne, la CAUSE de la naissance impassible et sans flux. Car ces deux choses n'appartiennent en aucune façon à la nature, selon laquelle la Communion des Personnes est glorifiée ; non, elles sont au contraire des idiomes, des propriétés hypostatiques, qui nous font connaître, selon notre théologie, la distinction dans la Trinité²⁴¹.

240. C'est-à-dire : dès qu'on admet que le Père projette l'Esprit par nature. Somme I,q.36,a.4, q.41, a.5.

241. Litt. : qui nous font théologuer la distinction dans la Trinité (*di'hôn tèn en tēi Triadi theologoutmen diakrisin*). Les Personnes divines se distinguent par des oppositions qui diversifient, et non des relations d'origines. Le Fils sort du Père par engendrement, l'Esprit par procession : tout ce que l'on sait de la procession, c'est qu'elle n'est pas la naissance. Ils n'ont pas besoin d'avoir des origines différentes pour être différents. Il n'y a qu'une Source dans la Trinité : le Père. Voir les *Chapitres syllogistiques* de Marc d'Ephèse 13, 19 et 25, *Documents relatifs au Concile de Florence, op.cit.*, p. 76-77, 80-81 et 85-89. Les Personnes divines ne se distinguent pas par des oppositions de *relation*, mais par des attributs dont les notions sont contradictoires. Saint Marc cite saint Grégoire le Théologien qui dit de l'Esprit : «Produit du Père, mais non pas filialement ; aussi bien n'est-ce pas par génération, mais par procession» et commente : «Cette distinction opérée par le 'n'est pas', s'accorde avec la Vérité et avec tous les théologiens, et elle permet parfaitement de distinguer les Personnes divines» (*loc. cit.*, p.77).

IV

Texte de Paul : «L'Esprit de Son Fils» La communication du Saint Esprit et la procession éternelle

A. Objection tirée de saint Paul et réfutation dialectique.

48. Soit. Mais certains²⁴² assurent que nos hérétiques tiennent aussi ce raisonnement :

«N'allez-vous pas faire le procès de l'Apôtre Paul, héraut de l'Eglise et docteur de l'univers ? Cet homme digne des Cieux a fait entendre cette parole d'une céleste grandeur : 'Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de Son Fils, qui crie : *Abba, Père*²⁴³. Si donc Paul, norme de l'orthodoxie, dit que l'Esprit procède du Père, ceux qui rejettent cette doctrine ne condamnent-ils pas aussi ce divin initiateur aux mystères d'en-haut ?»

Qui donc condamne, de façon péremptoire, l'Apôtre Paul, contemplateur de l'ineffable ? N'est-ce pas celui qui s'efforce de le dresser contre Son Maître, plutôt que l'homme pieux qui chante et célèbre son accord parfait avec le Docteur de tous ? En effet, si le Maître enseigne dans Sa mystagogie la procession de l'Esprit hors du Père et que l'hérésie prétend que Paul dogmatise la procession *et Filio*, je demande : qui accuse Paul ? Evidemment l'auteur de cette thèse que Paul ose contredire le Maître, par une témérité au plus haut point condamnable. Vois-tu comment tu rends au docteur de l'univers l'honneur qui sied aux docteurs²⁴⁴ ? Au lieu d'inspirer des sentiments de piété et de vénération à l'égard de ce guide de la foi, tu le calomnies en lui imputant une opinion blâmable. Au reste, il n'est ici rien de nouveau : l'hérésie suit sa

242. Les informateurs de saint Photios, probablement, comme on l'a vu dans l'Introduction, des Romains d'Italie.

243. Galates, 4, 6. Saint Photios approfondit ici la réfutation qu'il avait déjà faite, dans *La Lettre au Métropolitain d'Aquilée*, de l'interprétation francque de ce texte. Nous renvoyons, pour les diverses exégèses patristiques de cette expression et son importance dans la controverse filioquiste, à notre note complémentaire B.

244. Cf. Mat. 10,41.

pente ordinaire. Ayant calomnié le Fils et Verbe de Dieu Lui-même, en l'accusant de se contredire, elle obéit à sa logique propre quand elle tâche de Lui opposer Son vrai serviteur et disciple et qu'elle chicane pour prouver qu'il en remontre au Maître.

49. Mais où Paul a-t-il jamais dit que l'Esprit *procédait* du Fils ?

Paul dit bien qu'*Il est l'Esprit du Fils* – car Il ne Lui est étranger en rien, loin de moi la pensée contraire ! – et l'Eglise de Dieu sait et confesse avec lui cette vérité. En revanche, sa langue aux accents divins n'a jamais déclaré que *l'Esprit procédait du Fils* ; que dis-je ? aucun des hommes pieux n'a écrit dans ce sens²⁴⁵ – bien éloignés d'une imputation si calomnieuse, ils n'auraient pas même supporté de l'entendre.

50. Paul, qui, dans l'élan sacré de sa course apostolique, a prouvé l'Univers moins vaste que son zèle à propager l'Evangile²⁴⁶, Paul, donc, a dit : «L'Esprit de Son Fils». Pourquoi ne dis-tu pas comme lui ? Au lieu de le suivre, tu altères et tu pervertis sa prédication, tu la mets sens dessus dessous ! Et le plus pénible, c'est que tu attribues au Maître le blasphème et la subversion dont tu es l'inventeur.

51. Paul a dit : «L'Esprit du Fils». Eh ! bien, il a parlé d'or, avec une sagesse divine. Mais toi, pourquoi falsifies-tu sa formule ? Ce qu'il a vraiment dit, tu ne le dis pas ; et tu as l'impudence de prêcher, comme venant de lui, ce qu'il n'a même pas pensé !

«L'Esprit de Son Fils» : il ne pouvait absolument pas dire mieux. Car l'Esprit est connaturel et consubstantiel au Fils et Il a même gloire, honneur et souveraineté. Qui dit : «L'Esprit de Son Fils» enseigne admirablement leur identité parfaite de nature. Mais il ne

245. C'est-à-dire : aucun des commentateurs de Paul ne l'a interprété ainsi. Saint Photios se réfère ici, pensons-nous, à la tradition interprétative de l'Eglise, à laquelle les barbares Franks, qui avaient détruit beaucoup de centres religieux et culturels –souvenons-nous de Charles Martel en Provence– n'avaient pas accès.

246. La vénération que portait saint Photios à l'Apôtre lui fait écrire avec ferveur. Les pages des *Amphilochia* dans lesquelles saint Photios fait l'éloge de saint Paul sont un monument que nous espérons publier un jour.

dit rien sur la cause de la procession. Il reconnaît que leur essence est une, mais il ne confesse pas pour autant que le Fils produit dans l'unité de la nature, l'hypostase du Saint Esprit ; il ne sous-entend²⁴⁷ pas l'idée d'une cause .

52. Eh quoi ? Les théologiens n'enseignent-ils pas unanimement que le Père est le Père *du Fils* ? Est-ce une raison pour que tu renverses aussi Sa génération ?

Mais si le Père est bien dit Père du Fils, non parce que le Fils naît de Lui, mais parce qu'Il Lui est consubstantiel –ou même, si l'on préfère, admettons que ce soit parce que le Fils naît du Père²⁴⁸ – pourquoi, alors, quand tu vois l'Esprit expressément

247. Un manuscrit porte : «il n'exprime pas».

248. Le passage pose une double question, de texte et d'interprétation. A. Littéralement, saint Photios écrit : «Si le Père est bien dit Père du Fils, non qu'Il naisse, mais parce que consubstantiel –si l'on veut aussi parce qu'Il naît ; pourquoi, alors...». Le Manuscrit de Cologne a compris : «Si le Père est bien dit Père du Fils, non qu'Il naisse [du Fils], mais parce qu'Il est consubstantiel –ou si l'on veut parce qu'Il a engendré...» Les mots *naître* et *naît* sont la même forme verbale en grec (*gegénnetai*). Migne traduit : *Quod si Pater dicitur Filii, non quia generatus, sed quia consubstantialis est, vel si vis, et quia genitus fuit (Filius), quomodo...* «Si le Père est dit Père du Fils, non qu'Il soit né (le Père ?), mais parce qu'Il est consubstantiel, ou si tu veux, aussi parce qu'Il est né (le Fils)». Comme le manuscrit de Cologne, Migne a cru que le premier *gegénnetai* s'appliquait au Père, qui ne naît évidemment pas du Fils, ce qui fait que la première partie de la phrase est une reprise du raisonnement immédiatement précédant ; mais les mêmes traducteurs de l'édition Migne ont bien vu que le second *gegénnetai* ne pouvait s'appliquer au Père, puisque cette fois-ci on affirme la naissance ! Nous pensons que les deux *gegénnetai* se rapportent au Fils. Voici pourquoi.

B. Le meilleur sens semble le suivant. Ce n'est pas la naissance, dit saint Photios, qui fait qu'on dit 'Père du Fils'. Saint Photios veut dire qu'il faut distinguer ici le *sens* de la proposition d'avec ce que les logiciens appellent «la cause immédiate» de ce sens.

A strictement parler, le sens, le contenu réel qu'on peut déduire de l'expression «Père du Fils», c'est une co-appartenance naturelle, disons leur consubstantialité – le Fils est consubstantiel au Père – et rien d'autre. Certes, le Fils est consubstantiel au Père, parce qu'Il naît du Père. Mais cette naissance est la *cause* de la consubstantialité exprimée par le «de» de «Père du Fils», elle est impliquée mais non exprimée par cette formule.

Pour prendre un exemple humain, on dit «il est fils de son père» et «il est frère

appelé «Esprit du Fils», ne Le dis-tu pas cause et producteur du Fils ? Pourquoi le transférer au rang de produit et de causé ? Si c'est la ressemblance des expressions qui te pousse au blasphème, tu devais dire que l'Esprit projette le Fils²⁴⁹ : ta doctrine, quoique aussi hérétique que la première, s'appuyait du moins sur un modèle juste : elle y aurait gagné un semblant d'excuse. Mais, dans ton hérésie, l'absurde s'attaque à Dieu²⁵⁰, sans qu'on sache qui l'emporte, de la sottise ou du blasphème.

53. L'Eglise a pour doctrine sacrée que le Fils est Fils du Père et le Père, Père du Fils, car ce sont deux consubstantiels. Cependant, la théologie enseigne aussi que le Fils naît du Père, et non l'inverse, malgré l'expression de «Père du Fils». L'idée d'une naissance du Père, en effet, serait blasphématoire.

De même pour l'Esprit. Quand, d'une voix sacrée, nous le déclarons Esprit du Père et du Fils, nous confessons aussitôt, sans

de son frère» : dans les deux cas, le possessif a le même sens d'une appartenance naturelle, mais dans un cas, elle a pour cause immédiate la génération, dans l'autre l'ascendance identique. Donc il faut distinguer entre le sens du *génitif* (de, son...) et la *cause* de ce sens.

Ainsi, Père du Fils, signifie proprement : le Fils est au Père par nature. Or c'est exactement le même sens qu'à l'expression : «Esprit du Fils» : le Fils et l'Esprit sont l'Un à l'Autre par nature, sont consubstantiels. Mais, dans ce cas, la consubstantialité n'a pas pour cause une procession de l'Un hors de l'Autre, mais une ascendance commune, comme saint Photios va l'expliquer au chapitre 53. Mais avant de donner cette explication il réfute la thèse de l'adversaire par l'absurde.

Dans un sens plus lâche, en effet, indiqué par le «si l'on veut», on peut évidemment prendre l'expression «Père du Fils» au sens de sa «cause immédiate» : la naissance du Fils hors du Père. Concédonc même cela à l'adversaire, dit saint Photios, mais qu'en résulte-t-il ?

249. Les Latins veulent que l'expression *Esprit du Fils* soit l'équivalent de «Esprit procédant du Fils». Mais il y a un autre cas où l'on a l'expression *du Fils*, c'est «Père du Fils». Or cette expression ne signifie pas *Fils engendrant le Père* (début du chapitre), donc elle signifie bien : *Père engendrant le Fils*. Alors, logiques et grammaticaux, les Franks devraient déduire de même : *Esprit du Fils* = *Esprit projetant le Fils*.

250. *To alogon theomachēi*. Un des manuscrits porte l'intéressante leçon : *to alogon theologēi* : le non-sens théologique, la déraison se fait théologienne (jeu de mot sur *logos*).

aucune ambiguïté, Sa consubstantialité avec l'Un et l'Autre. Nous n'ignorons pas, toutefois, qu'Il est consubstantiel au Père parce qu'Il procède du Père ; consubstantiel au Fils, non qu'Il en procède – loin de moi cette pensée : le Fils non plus n'est pas consubstantiel à l'Esprit par le fait d'en naître ! – mais parce que le Fils et l'Esprit sortent l'un comme l'autre, à rang égal et avant tous les siècles, de la Cause une et indivisible.

54. L'Esprit de Son Fils.

Tâche, ô toi quel que tu sois ! de comprendre cette parole du héraut de la Vérité et ne va pas faire de ces mots salutaires et pleins de sagesse divine, les ingrédients d'un poison mortel ! Reviens à toi : chose ici très facile, qui n'exige pas un esprit d'une pénétration exceptionnelle, ni une intelligence assez déliée pour sonder les mystères les plus profonds.

La formule «L'Esprit *de* Son Fils» et la parole qui nous initie au Mystère : «L'Esprit qui procède *du* Père» n'ont pas le même sens. Les deux expressions contiennent la préposition *de* ; espérons qu'une préposition ne te mette pas à l'article de la mort²⁵¹ ! Il arrive fréquemment que des sentences formellement semblables recouvrent des significations radicalement différentes. J'en dresserais facilement une longue liste²⁵², mais j'avoue que ton esprit rétif décourage mes efforts.

55. Voici un exemple d'une conséquence où tu pourrais arriver – ou plutôt, dans laquelle tu tomberas inéluctablement, victime de tes principes.

Puisque le Fils est non seulement appelé, en théologie, «reflet *du* Père²⁵³» et «Lumière (issue) *de* (la) Lumière», mais qu'Il dit Lui-même : «Je suis la lumière du monde», et qu'Il est la lumière

251. Litt. Que la similitude des cas grammaticaux ne rende pas ton cas désespéré !

252. Voir *Amphilochia* 21 (Teubner, vol.4, p.67-77), où l'on trouve une telle liste.

253. Héb. 1,3. Puis Jn 8,12.

consubstantielle *de* la lumière, Lui, le Fils du Père²⁵⁴... pour être juste, il fallait prendre cette corde tressée par ta sagesse, tes dogmes et ton discours, et je ne dis pas te la passer autour du cou, mais, du moins, se mettre à supplier et à réfléchir à une solution pour ne pas finir étranglé²⁵⁵ !

56. Le divin Paul, dont la parole élargit l'Evangile et rapprocha les bornes de l'Univers, a dit : «Dieu a envoyé l'Esprit de Son Fils».

Si tu parles comme lui, nous ne te reprocherons rien. Mais si tu dogmatises ce qu'il n'a pas dit en prétendant qu'il l'a dit, nous t'accuserons d'ajouter l'imposture à l'impiété.

Cet homme céleste a dit : «L'Esprit de Son Fils». Mais toi, comme si tu fusses monté plus haut que le troisième ciel et que tu eusses entendu de tes propres oreilles des paroles plus ineffables encore que celles qu'il lui fut donné d'ouïr, tu commences par rayer sa formule, comme imparfaite, et tu l'ôtes de ta foi ; puis, soucieux de corriger sa doctrine incomplète, au lieu de te borner à dire : «L'Esprit de Son Fils», tu dogmatises la procession de l'Esprit hors du Fils. Quelle audace sans borne ! Et toi, l'auteur de cette mise en scène et de ces imputations horribles, tu oses en présenter la victime comme ton avocat et ton maître à penser ! Tu révéles ainsi l'esprit qui t'habite et t'excite, pour cracher un blasphème si virulent.

B. Les charismes, dons du Saint Esprit

57. Veux-tu d'autres citations des textes sacrés, qui te démontrent la sottise et l'absurdité de cet argument tordu ?

254. Ou, selon le manuscrit qu'on choisit : «Et puisque la lumière est consubstantielle à la lumière, le Fils au Père...»

255. Comme ailleurs, saint Photios tait les conséquences les plus absurdes et les plus hérétiques : le Fils issu du monde et consubstantiel au monde, de même que le Père... On comprend mieux ses arguments quand on sait que les raisonnements de ses adversaires, et toute la théologie carolingienne, étaient à base grammaticale.

Le Tout Saint Esprit est appelé dans l'Écriture Sainte : «Esprit de Sagesse²⁵⁶», «Esprit d'intelligence», «Esprit de connaissance», «Esprit d'amour²⁵⁷», «Esprit de tempérance», «Esprit d'adoption filiale». Voici, en effet, ce que dit celui qui a inondé de la Lumière sans déclin tout ce que le soleil enserme et enveloppé la terre entière des rayons de la Vérité : «Vous n'avez pas reçu un Esprit de servitude pour avoir peur, mais l'Esprit d'Adoption Filiale²⁵⁸». Ailleurs : «Car Il ne vous a pas donné un esprit de servitude, mais l'Esprit de sagesse, d'amour et de tempérance²⁵⁹». Mais que dis-je ? On l'appelle aussi Esprit de foi, de promesse, de force, de révélation, de conseil, de vigueur, de piété²⁶⁰ aussi, et de douceur : «Si un homme vient à pécher, vous les spirituels reprenez-le dans l'Esprit de douceur²⁶¹», dit Paul, cette langue de feu de l'Esprit. On trouve aussi le nom : «Esprit de sensibilité», dans la Loi, qui dit : «Voici que j'ai appelé Beseleel par son nom ; je l'ai rempli de l'Esprit de sagesse, de science et de sensibilité²⁶²». Est-ce tout ? Non, car il s'appelle aussi «Esprit

256. Is. 11,2, pour cette appellation et les deux suivantes.

257. Pour ce titre et le suivant, voir 2 Tim. 1,7.

258. Rom. 8,15.

259. 2 Tim. 1,7. Les copistes des manuscrits de la *Mystagogie* ont peut-être mélangé cette citation et la précédente ; le texte reçu de 2 Tim. 1,7 donne : «Car Il ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais l'Esprit de force, d'amour et de tempérance». Il ne faut pas oublier que saint Photios cite de mémoire.

260. Foi : 2 Cor. 4,13 ; promesse : Eph. 1,13 ; force : 2 Tim. 1,7 ; révélation : Eph. 1,17 ; conseil, vigueur, piété et douceur : Is. 11,2.

261. Gal. 6,1.

262. Ex. 31, 2-3. Nous traduisons *aisthesis* par sensibilité ; cf Phil. 1,9. Autres traductions : intelligence, discernement, sens, perception, intuition, subtilité. Chez les Grecs, faculté de discernement esthétique et moral ; chez les Pères, de discernement spirituel : sens spirituel, les cinq sens de l'âme. Certains textes des Septante ont, au lieu de ce terme : «Je l'ai rempli de l'Esprit divin de sagesse, d'intelligence et de science (*sophias, sunéseos, epistêmes*)». Pour l'établissement du texte grec de l'Ancien Testament, la tradition liturgique – c'est-à-dire les péricopes utilisées dans les Offices – est une source ancienne, importante et trop négligée.

d'humilité», selon le cantique des trois adolescents rafraîchis dans le feu devenu rosée : «Mais nous serons accueillis avec une âme brisée et un Esprit d'humilité²⁶³». On l'appelle encore : «Esprit de jugement» et «de feu ardent», expressions qui signifient la force purificatrice et expiatrice de l'Esprit. Isaïe clame : «Le Seigneur les purifiera par l'Esprit de jugement et l'Esprit de feu ardent²⁶⁴». Et Jérémie, le plus compatissant des Prophètes, Le nomme «Esprit de plénitude» : «La voie de la fille de mon peuple n'est pas tournée vers le Saint, ni vers le pur Esprit de plénitude²⁶⁵», pour dire : «Elle n'a pas été emplie de l'Esprit pur et saint».

Pourquoi cet air pincé quand je parle ainsi ? Veux-tu t'en prendre à Dieu, en décrétant que l'Esprit Très Saint procède des charismes dont Il est le donateur et le dispensateur ? Vas-tu soutenir que c'est d'eux qu'Il tire son existence et sa procession ? Si seulement ton amour de l'impiété ne revenait plus, par la droite²⁶⁶, te souffler des sophismes qui ruinent ton salut !

Car en effet, savoir que le Fils reçoit, dans les Oracles de la Sainte Ecriture, les noms de Verbe de Dieu, de Sagesse, de Force et de Vérité²⁶⁷, c'est une évidence accessible à tous ; mais quiconque a mérité d'avoir la pensée du Christ²⁶⁸ sait de science aussi sûre que le Tout Saint Esprit n'est pas simplement appelé Esprit *du Fils*, mais s'appelle aussi l'Esprit de tous les charismes

263. Dan. 3,39.

264. Is. 4,4.

265. Jér. 4,11-12. Saint Photios cite toujours la version des Septante, mais on peut découper ce passage autrement : «La voie de la fille de mon peuple n'est pas tournée vers le pur ni vers le saint. L'Esprit de plénitude viendra à moi».

266. Il y a de mauvaises pensées de gauche et de mauvaises pensées de droite. Les premières engagent à ce qui manifestement contraire à la loi divine ; les secondes sont un zèle mal dirigé, qui semble conforme à la volonté de Dieu et en éloignent d'autant plus dangereusement. En s'efforçant de théologuer, les Franks s'égarèrent davantage.

267. Jean 1, 1 et suiv., 14,6 ; 1 Cor. 1, 24-30.

268. 1 Cor. 2,16.

qu'il a le pouvoir de distribuer²⁶⁹.

58. De sorte que ton principe te conduit, ou, pour mieux dire, te réduit d'admettre que l'Esprit, s'il procède du Fils parce qu'on l'appelle «Esprit du Fils», procède aussi de l'intelligence et des autres charismes qu'il répartit, ainsi que des millions de forces et d'énergies que Dieu a pour attributs. En effet, nous reconnaissons et célébrons dans l'Esprit Tout Saint, leur source et leur dispensateur. Dis donc qu'il en procède, et surtout de la foi, de la révélation, de la promesse, du jugement, et de l'intelligence. Je

269. Dans les chapitres 57 à 60, saint Photios discute les arguments de ses adversaires de façon très précise. En effet, saint Photios, mis au courant de l'usage –ou de l'abus– que faisaient les Franks du texte de Paul, avait, dans la *Lettre à Aquilée*, écrit ces mots : «Leur interprétation va donner lieu à une multiplication sans fin des causes et des producteurs de l'Esprit : ne l'appelle-t-on pas aussi bien *Esprit de Sagesse*, de *Connaissance*, de *Force*, et de tous les attributs de ce type qui conviennent à la Divinité ?» (chap. 11, tome 1, p. 104 de la présente édition). C'était probablement une réponse à Ratramne de Corbie, dont le traité *Contre les objections des Grecs calomniant l'Eglise Romaine* avait pris pour leit-motiv «L'Esprit Saint est l'Esprit du Christ donc Il procède du Christ.» Quand il lisait dans la Sainte Ecriture «L'Esprit de Vérité», Ratramne raisonnait ainsi : «Si tu demandes d'où vient l'Esprit de Vérité, demande d'où vient l'Esprit du Père.» Autrement dit, il mettait les deux expressions en parallèle et déduisait : l'Esprit du Père procède du Père, donc l'Esprit de Vérité procède de la Vérité ; comme le Christ est appelé Vérité dans saint Jean, l'Esprit procède du Fils (voir la citation de tout son raisonnement dans l'Introduction au présent volume). A lire ce texte, on comprend que la *Lettre à Aquilée* a pu susciter une réponse du type : «Vous dites que l'Esprit doit procéder de la Connaissance, de la Sagesse et de la Force, eh bien, mais c'est justement le cas : de même qu'il procède du Fils qui est la Vérité, Il procède de la Sagesse du Père, qui est le Fils, et ainsi de suite». C'est pourquoi saint Photios revient sur ce point et déploie sa réponse sur deux niveaux :

1. Au niveau de la méthode. Les Franks, comme les ariens, sont des découpeurs de textes. En découpant les textes, ils sont arrivés à des équations auxquelles n'importe quel penseur de ce monde peut arriver, du type, Fils=Vérité=Force etc.

Cette connaissance s'oppose à «la pensée du Christ» dont il faut être «devenu digne» (*exioménos*). Seul celui qui a l'intelligence orthodoxe des Ecritures, qui a le Saint Esprit, peut discerner si tel passage se réfère, par exemple, à la Sagesse hypostatique, qui est le Fils, ou à la Sagesse charismatique, répandue par le Saint Esprit ; seul le saint peut savoir les différents sens vrais de l'Ecriture.

2. Au niveau des résultats. Les adversaires rejeteront, bien sûr, l'idée qu'on vient de dire. Saint Photios va donc chercher des exemples auxquels l'exégèse francienne ne puisse s'appliquer sans absurdité manifeste (voir chap. 58, fin), de manière à l'invalider par ses propres conséquences.

prends ces exemples parce qu'il t'est impossible, partant de ces expressions, de tricher sur le sens et de prétendre, quelque désir que tu en aies, que ces termes désignent le Fils.

59. Si l'on estime que, dans tous ces passages, le terme d'esprit doit s'entendre, non du Tout Saint et consubstantiel Esprit du Père et du Fils, mais des charismes qui émanent de cet Esprit et auxquels on donne aussi le nom d'esprit parce qu'ils sont liés à Lui et qu'Il les distribue, encore qu'il y aurait beaucoup à redire à ce genre d'explication²⁷⁰, admettons-la pour l'instant. En effet, même en faisant cette concession, nous réfutons sans peine leur interprétation d'hommes ivres²⁷¹.

Les charismes, disons-nous, sont rapportés à «l'esprit», et leur nouvelle théorie les oblige à prêcher que «l'esprit» provient de ce à quoi la préposition «de» le relie. Donc, ils ne peuvent plus dire que «l'esprit» produit les choses dont il est dit l'esprit, mais à l'inverse, que c'est le charisme qui est issu et procède de l'intelligence, de la sagesse et des autres biens énumérés. Donc, ce n'est pas le charisme, ou l'Esprit par le moyen du charisme spirituel, qui dispense intelligence, force, sagesse, adoption filiale, révélation, foi et piété ; c'est, au contraire, l'intelligence, la révélation, la piété,

270. En fin connaisseur de la langue des Ecritures, saint Photios sait que le «génitif biblique» ou autres épithètes appliqués aux Personnes divines, les désignent comme dispensatrice de certains dons. On appelle l'Esprit Saint, «Esprit de foi», parce qu'Il donne la foi, «Saint Immortel» parce qu'Il nous donne l'immortalité. Mauvais théologiens, les Franks sont aussi mauvais philologues, et n'ont guère compris les indications des Pères sur les particularités de l'hébreu. Voir les remarques de J. Jolivet, dans *Godescalc, op. cit.*, p. 60 et 88 sqq. L'auteur écrit : «...il est sans doute significatif que la série des preuves commence par des spéculations sur le langage. Le point de départ en est une tournure hébraïque, dont Godescalc a appris l'existence à travers un texte de saint Jérôme. Notons tout de suite que Godescalc... ne cite pas exactement ce texte, et s'en évade assez vite, parce qu'il y trouve un thème de réflexion et de preuve bien plutôt que la matière d'un commentaire textuel» et précise (note 5 p.88) : «Godescalc semble croire que l'hébreu exprime par un adjectif ce que le latin exprime par un mot abstrait, alors que c'est le contraire, comme le dit saint Jérôme». La théologie consiste pour Godescalc et beaucoup d'autres à exploiter métaphysiquement des notions grammaticales mal maîtrisées.

271. Nous lisons *paroinias* avec un des manuscrits. D'autres portent *paranoias* (folie), *paranomias* (transgression de la loi, crime).

la foi et la tempérance qui produisent ces charismes, que tu veux bien nommer «esprits», et il en va de même pour tous.

Voici exactement où l'on arrive. Si tu juges bon d'appeler «esprit» chacun des charismes et de multiplier ainsi, en fonction du nombre des dons, celui des esprits, bref, si tu penses que, dans ces expressions, les termes de charisme et d'esprit sont interchangeables ; comme, par ailleurs, tes principes d'exégèse affirment que l'esprit a pour principe et producteur ce dont on le dit «esprit», tu vas démultiplier ces charismes ou esprits en les divisant tous en deux. Cette part-ci sera productrice, celle-la produite ; l'une dispensera, l'autre sera dispensée. La foi sera productrice de la foi, l'intelligence, donatrice de l'intelligence, la sensibilité, auteur de la sensibilité –et ainsi pour tous les exemples qu'on pourrait énumérer, si l'on avait du temps à passer pour disséquer tes inepties.

60. Ici encore, cette hérésie se contredit elle-même. Le Tout Saint Esprit distribue Ses dons aux saints ; l'hérésie, elle, n'aime aucun de Ses dons et n'en goûte pas non plus la distribution. C'est pourquoi elle les taille eux aussi, les émiette et les déchiqûete en mille morceaux, afin, peut-être, de pouvoir gratifier ses sectateurs de cadeaux plus riches et plus abondants²⁷² ! Leur esprit trouble et confus les conduit à renverser l'ordre naturel des choses, pour aboutir à un chaos inextricable. Sur leur fausse doctrine, l'hérésie pullulle.

Les arguments étudiés jusqu'ici sont plus que suffisants pour

272. Ici encore, l'argumentation de saint Photios joue sur deux niveaux. Il fustige une absurdité évidente, qui serait d'interpréter tous les génitifs, tous les «de» comme signifiant «issu de». Voir note complémentaire B. Mais l'exemple des charismes n'est pas fortuit. Saint Photios a vu que la doctrine de la double procession rendait à jamais impossible la distinction entre la production éternelle du Saint Esprit par le Père et son envoi en mission par le Père et le Fils, dans le monde et dans le temps. Godescalc d'Orbais, assimilera le Saint Esprit à la grâce, au moyen de citations dont J. Jolivet, *op. cit.*, p. 153-154, écrit : «...même interprétées et développées, elles exigeraient encore une longue élaboration pour qu'on puisse en conclure que 'gratia' a le même sens que 'spiritus sanctus'...» et «...Godescalc (...) semble bien confondre le Saint Esprit avec les charismes (...) les textes n'ont de force probante en faveur de la thèse de Godescalc que si cette thèse est déjà supposée...»

persuader les esprits que l'impiété n'a pas encore submergés, confondre ceux qui ont perdu toute retenue et redresser les hésitants qui pencheraient pour la superstition. Nous analyserons néanmoins les arguments qui restent : tel malade, tel remède. Ce traitement soigne l'un, l'autre réclame d'autres soins qui le guériront ou, le cas échéant, dénonceront un pervers, qui entretient volontairement sa maladie.

C. Arguments logiques Le *Filioque* contredit l'éternité et l'immédiateté des processions

61. Poursuivons donc. Si le Fils est né du Père et que l'Esprit Saint procède du Fils, nos hérétiques ne vont-ils pas, en vertu même de leur dogme, ravalier l'Esprit au rang de petit-fils ? Et transformer en je ne sais quels contes le redoutable mystère de notre Théologie²⁷³ ?

62. Une autre considération, qui dénonce cette hérésie scandaleuse.

Le Père est cause immédiate de l'Esprit aussi bien que du Fils ; car la génération comme la procession se font identiquement sans intermédiaire. Le Fils naît sans moyen terme, l'Esprit procède sans médiation²⁷⁴.

Or le délire de ces impies dit que l'Esprit procède aussi du Fils. Il en résulte que le Père est à la fois cause prochaine et cause

273. Saint Photios répond au *Filioque* comme Athanase au subordinationisme arien. Voir *note complémentaire A*.

274. Les ariens imaginaient un «entre-deux» séparant le Fils de la Divinité du Père. Le Père, disaient-ils, a voulu engendrer le Fils : donc la volonté s'interpose entre le Père et le Fils qui dès lors est hors de la substance première de Dieu. Ou bien dira-t-on que le Père engendre *involontairement* ? Saint Athanase répliqua : le Père engendre naturellement le Fils et la nature précède, ontologiquement, la volonté. La naissance du Fils n'est pas involontaire, mais ne dépend pas d'une volonté préalable, comme le fait la création.

éloignée du même Esprit²⁷⁵. Ce qui est proprement inconcevable, même dans le règne naturel, soumis au flux et au changement.

63. Voyez-vous le non-sens de cette formule sacrilège ? Montrons-le derechef. En disant que la naissance du Fils et la procession de l'Esprit hors du Père sont simultanées, nous aurons une théologie cohérente et nous respecterons les lois de l'essence incorporelle et surnaturelle.

Or, l'Esprit procède du Père et procède du Fils simultanément. Car l'avant et l'après n'ont rien à faire dans la Trinité éternelle. Comment, dès lors, la différence des causes théurgiques n'impliquera-t-elle pas une différence dans les hypostases produites ? Elle conduit à une scission de l'hypostase simple, insécable et suprêmement une de l'Esprit.

En effet, on comprend sans difficulté que des forces et des énergies variées jaillissent d'une seule et même hypostase, surtout lorsqu'il s'agit d'hypostases surnaturelles et transcendantes à la raison, et mille témoignages confirment cette vérité²⁷⁶. Par contre, il est rigoureusement impossible de trouver une hypostase qui vienne de causes diverses et qui n'en hérite pas une division et une différenciation intrinsèque, analogue à cette diversité d'origines.

64. Ajoutons ceci. Toute chose une en Dieu qui se contemple

275. Thomas d'Aquin écrit : « Si on considère, dans le Père et le Fils, la vertu par laquelle ils spirent le Saint Esprit, il n'y a pas là de moyen terme, parce que cette vertu est une et la même ; mais si l'on considère les personnes spirantes elles-mêmes, alors, bien que l'Esprit Saint procède en commun du Père et du Fils, on trouve que l'Esprit Saint procède *immédiatement* du Père, dans la mesure où il vient du Père ; et *médiatement*, dans la mesure où il vient du Fils » (*Op. cit.*, I, q.36, a.3, ad 1). Le débat sur le médiate et l'immédiat rejaillira au Concile de Florence, et Marc d'Ephèse écrira dans sa *Lettre Encyclique* : « Nous, avec Justin, philosophe et martyr, nous disons que l'Esprit sort du Père, comme le Fils sort du Père (PG 6, 1224 A) ; eux, avec les Latins, disent que le Fils sort immédiatement, mais l'Esprit médiatement du Père. Nous, avec saint Jean Damascène (PG 94, 824 A) et tous les Pères sans exception, nous confessons ignorer en quoi diffèrent génération et procession ; eux, avec Thomas et les Latins, disent que les deux provenances diffèrent par le médiate et l'immédiat » (PO 17, document XV ; traduction française : *La Lumière du Thabor*, n° 10, p.19-31, le passage cité p. 28).

276. Cf. *Amphilochia* 28, Teubner vol.4, p. 104-107.

indépendamment de l'Unité et de la Connaturalité de la Trinité Toute-Puissante, appartient nécessairement à une seule des Trois Personnes. Et la Procession de l'Esprit est dans ce cas : elle n'appartient pas à l'unité surnaturelle envisagée dans la Trinité. Elle appartient donc à un et un seul des Trois²⁷⁷. Or, il y lieu de faire la considération suivante. Si l'Esprit procède du Fils, la naissance du Fils hors du Père ne se place ni avant ni après cette procession. Ces notions temporelles, en effet, sont absolument étrangères à la Divinité suréternelle. C'est donc dans le naître du Fils hors du Père qu'a lieu le procéder de l'Esprit hors du Fils.

Or, si l'Esprit jaillit par procession dans l'instant même où le Fils naît par naissance, et que l'Esprit co-existe ainsi au Producteur-et-Produit²⁷⁸ – telle est la moisson de leur grain maudit – alors, dans l'engendrement même du Fils, l'Esprit sera tout ensemble co-naissant avec le Fils et procédant de Lui.

Il en résulte un Esprit autant engendré que procédant : engendré, parce qu'il co-jaillit avec le Fils engendré ; procédant, parce qu'il subit une double procession. A-t-on jamais vu pire démente, ou pire sacrilège²⁷⁹ ?

65. Tu vois maintenant l'abîme d'erreur et de damnation où tes raisonnements vicieux et tes interprétations abusives de l'Ecriture t'ont précipité ! Tu vois aussi que les deux citations : « Il recevra du mien » et « Dieu a envoyé l'Esprit de Son Fils », loin de confirmer ta théorie blasphématoire, en réfutent au contraire l'audace mieux que tous les arguments réunis, et te condamnent inéluctablement.

Mais point n'est besoin de s'attarder sur ces points suffisamment analysés et démontrés. Examinons les éventuels arguments qui leur restent pour répandre leur misérable doctrine.

277. Migne (col 342) dit que cet argument reprend celui du chap. 36 ; mais il se trouve ici lié à celui qui suit.

278. Le Fils, Cause causée.

279. L'une des raisons majeures, sinon l'essentielle, apportée pour justifier la double procession, c'est qu'elle seule assure la distinction des relations, donc des Personnes. La théorie thomiste de l'opposition par les relations d'origine est en germe chez Ratramne (cf. introduction du présent volume). Saint Photios montre, au contraire, que le *Filioque* mêle la filiation à la procession.

V
L'argument d'autorité
L'enseignement de l'Histoire

A. Thèse de l'infailibilité des Pères
et de leur filioquisme. Réfutation dialectique

- a) En admettant que le *Filioque* soit dans leurs livres,
qu'en résulte-t-il ?

66. Ils opposent Ambroise, Augustin, Jérôme et quelques autres, au dogme de l'Eglise. Ces Pères, disent-ils, ont dogmatisé la procession de l'Esprit hors du Fils. «Or, raisonnent-ils, on ne saurait accuser les saints Pères d'impiété. Ou leurs dogmes se conforment à la foi juste et tous ceux qui les reconnaissent comme Pères doivent y adhérer, ou ils en ont introduit de sacrilèges et il faut les rejeter avec leur doctrine, comme hérétiques».

Voilà comment parlent ces têtes folles. Quelle crainte leur reste-t-il ? Celle de n'avoir pas tout osé, ni fait toutes les folies que leur soin diligent leur suggère. Rien, non, rien ne leur suffit. Ils ont tordu le sens des paroles du Maître ; ils ont taxé d'impiété la Voix qui prêcha la piété ; et ils jugent encore leur effort infructueux, s'ils ne trouvent pas moyen d'injurier ceux qu'ils décorent du nom de Pères !

La simple vérité, ici encore, les confond : «Puissiez-vous, dit-elle, savoir où cet élan vous emporte ! Jusques à quand retournerez-vous le fer mortel dans la plaie de votre âme²⁸⁰ ?»

67. Qui vénère en vérité ces saints comme des Pères ? Votre amour maudit de l'apostasie vous pousse à les prendre pour avocats de votre hérésie. Qui leur rend l'honneur qui leur est dû ? Ceux qui rejettent la pensée qu'ils aient pu contredire le Maître de tous ? Ou

280. Le mouvement est le même que dans le Ps. 93, 8 : 'Insensés quand serez-vous sages ?'

ceux qui font violence à leurs écrits pour les opposer au témoignage et à la parole du Seigneur ? Et cette admirable théologie, qui nous enseigne que l'Esprit procède du Père, ils la bouleversent par des élucubrations de leur invention !

N'est-il pas évident que l'hérésie ne respecte les Pères que pour la forme ? Elle consent à leur donner ce nom, mais le dépouille de tout honneur. Oui, leurs actes et leurs manières tortueuses dévoilent leur vrai dessein et les mettent au rang des vandales et des antidiéux. A moins qu'ils ne croient, dans leur folle témérité, que ce genre de privilège est de nature à rehausser la gloire des Pères !

68. Ambroise, Augustin, ou un autre, a contredit les propos du Maître. Qui affirme cela ? Toi ou moi ? Si c'est moi, j'insulte tes Pères. Mais si tu le soutiens malgré nos remontrances, alors l'offense vient de toi et je peux te condamner comme injuriant les Pères.

Notre adversaire dira peut-être : – Toutefois, ils ont bien écrit dans ce sens et la procession de l'Esprit hors du Fils se trouve noir sur blanc dans leurs ouvrages²⁸¹.

– Et alors ? Si quelqu'un leur en a fait la remarque, et qu'ils aient persisté dans cette opinion sans se rendre aux justes reproches qu'on leur adressait –supposition qui enveloppe une seconde calomnie à leur endroit– eh bien ! Disant cela, c'est ton état que tu décris : tu reportes sur leur doctrine ta propre obstination coupable.

En revanche, s'il leur est arrivé, quoique égaux aux Pères les plus éminents quant au reste de la doctrine, de se tromper sur ce point, par une ignorance ou une erreur de jugement toutes humaines, mais sans qu'ils aient refusé l'enseignement qu'on aurait pu leur donner, ni méprisé un éventuel censeur, de quelle utilité te sera leur exemple ? Leur cas n'ayant rien à voir avec le tien, comment y trouverais-tu de quoi fuir l'inéluctable justice ?

Ces Pères qui, certes, ne peuvent se prévaloir de ta gloire, mais

281. Saint Photios, qui ne lisait pas le latin, n'a pu répondre directement à cet argument. Il se borne à en montrer l'insuffisance, sans mettre en doute de façon radicale l'affirmation de la présence du *Filioque* dans leurs ouvrages. En réalité, aucun Père latin, à l'exception du seul Augustin, n'a été filioquiste. Voir note complémentaire C, sur les exemples ici rapportés de saint Ambroise et saint Jérôme.

sont ornés d'une infinité d'admirables qualités et brillent de vertu et d'orthodoxie, n'ont prononcé ta formule impie que par ignorance ou défaut d'examen. S'ils ont montré une faiblesse humaine, comment peux-tu l'ériger en loi pour couvrir ton hérésie ? Eux qui n'ont jamais prétendu faire de cette expression une loi absolue, tu les présentes, au nom de ta propre loi, comme des transgresseurs de la loi divine. Sous le masque de l'amour et de la piété filiale, tu cherches à les faire condamner pour l'impiété la plus noire ! Tes desseins tortueux et ton acharnement ne te vaudront rien de bon.

Voyez ici à quelles extrémités va cette hérésie, aussi sottise que stérile.

Après s'être réclamé du Maître, et l'avoir pris pour avocat, ils n'ont pu cacher qu'ils le calomniaient ; ils ont alors recouru aux disciples pour le même motif et il est de nouveau apparu qu'ils les diffamaient. Enfin, ils se réfugient chez les Pères, et c'est pour les couvrir abondamment de blasphème au lieu d'honneur.

69. Dans leur bouche, en effet, le nom de Père qu'ils leur donnent ne s'accompagne d'aucun sentiment de vénération²⁸² : il ne se sert que pour se rendre parricides par tous les moyens. La parole même du divin Paul ne les fait pas frissonner : avec une malice extrême, ils la retournent contre les Pères. Voici de quoi il s'agit.

L'Apôtre, qui avait reçu pouvoir de lier et délier, ministère éminent et redoutable, qui s'étend jusqu'au Royaume des cieux, l'Apôtre, donc, déclare à haute et intelligible voix : « Si nous-même, si un ange du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que nous avons déjà prêché, qu'il soit anathème²⁸³ ! »

282. Le théologien frank est prêt à critiquer les Pères quand sa logique dit autre chose que ce qu'ils ont enseigné ; alors que pour l'orthodoxe, les Pères déifiés sont la base même de ce que l'on peut dire sur Dieu. On verra Godescalc malmené saint Grégoire de Naziance et saint Jérôme (voir J. Jolivet, *op. cit.*, p. 40 et 147) ; Thomas d'Aquin accusera d'hérésie saint Jean Damascène (C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 105, cf. *Somme Théologique*, I, q.36).

283. Gal. 1,8. Ce texte de Paul reviendra dans la polémique anti-latine et anti-papiste ensuite. Du point de vue orthodoxe, l'usage que les Latins (c'est-à-dire les Franks latinophones) font des autorités est à la fois irrespectueux et unimaginablement simpliste ou naïf. Les Franks se faisaient une idée monolithique

Paul, cette trompette inextinguible de l'Eglise, cet homme si haut et si parfait, jette l'anathème sur ceux qui osent croire et enseigner un dogme qui diffère de l'Evangile. Il ne se contente pas de prononcer cette sentence suprême contre ceux qui se risqueraient à agir ainsi, mais s'impose le même châtement, pour le cas où lui-même commettrait ce crime. Mieux encore, sa menace effrayante atteint jusqu'aux profondeurs du ciel : s'il se trouvait un ange, préposé d'en haut au gouvernement des choses terrestres, qui enseignât un évangile différent de celui qui a été prêché, Paul le voue aux mêmes fers et l'abandonne au démon. Toi, tu te réclames des Pères pour bafouer les dogmes du Seigneur, dédaigner la prédication dont les disciples furent les ministres, rejeter tous les conciles oecuméniques, récuser enfin la foi orthodoxe prêchée dans tous l'univers ; et la mise en garde de l'Apôtre ne t'inspire ni crainte, ni frisson, ni tremblement ? La vie n'en vaudra la peine, à tes yeux, que si tu parviens à associer tes Pères à l'anathème qui te guette !

Paul, sans avoir d'égards pour la nature incorporelle, ni songer que les anges, esprits purs, se tiennent purement dans la proximité du Roi de l'univers, loin de s'en émouvoir, les égale en ce point aux habitants de la terre en leur infligeant la même exsécration. Toi, tu exaltes Ambroise, Augustin et les autres, du fallacieux honneur du nom de Père, puis tu les envoies combattre le Mystère révélé par le Seigneur. Crois-tu, pour autant, diminuer la sévérité de la justice, envers eux comme envers toi ? O la belle manière de les payer de retour ! Quels beaux monuments de ta reconnaissance tu leurs élèves ! Mais avouons la vérité : ces bienheureux n'ont aucune part à tes sophismes, ni à ton incroyance, ni à ton hérésie. En eux, l'anathème qui t'est lancé ne trouvera donc nulle place où reposer ; en revanche, en croyant trouver chez eux de quoi étayer ton impiété, c'est toi, qui par tes actes plus clairs et plus éloquents que tout discours, les anathématises publiquement !

de la patristique, qui persista par la suite. Au Concile de Florence, les Latins furent stupéfaits de voir les Grecs admettre l'existence de quelques erreurs même chez des Pères importants. Pour le Latin, un Père est infaillible ou rien. A cette vision des choses, Marc d'Ephèse répliqua que les Pères n'auraient pas eu besoin de Conciles, si chacun eût toujours été infaillible.

70. Pour ma part, quoique bien éloigné d'admettre que les formules incriminées se trouvent dogmatisées chez ces Pères aussi nettement que tu le dis, je soutiens que, quand même ils en auraient hasardé de telles, ils étaient hommes et l'être composé de glaise et matière fluente ne peut se garder en tout temps des faux pas de la faiblesse humaine. Aux meilleurs mêmes advient quelque souillure. Si donc la honte d'une erreur les avait atteints, j'aurais imité la reconnaissance des pieux fils de Noé²⁸⁴, et j'aurais couvert leur déshonneur du manteau de mon silence et de ma piété filiale, loin d'agir comme tu l'as fait, en émule de Cham. Que dis-je ? Mais ta façon de flétrir ceux que tu nommes tes Pères est beaucoup plus cruelle et plus éhontée que sa conduite ! Lui fut maudit, non pour avoir découvert la honte de son père, mais simplement pour ne l'avoir pas couverte : toi, non content d'avoir eu l'audace de la découvrir, tu t'en glorifies ! Le mauvais fils avait rapporté le secret à ses frères ; toi, il ne te suffit pas d'en avertir tes frères, ni une ou deux personnes : tu le clames à tous ceux que ton zèle amer peut assembler. Ayant invité le monde entier au spectacle, tu commences par claironner que ceux que tu nommes tes Pères se sont couverts de honte ; puis, tu leur fais subir les derniers outrages, tu te délectes de les honnir ; enfin, tu cherches avec qui danser pour fêter brillamment leur honte et leur infamie à la face de tout l'univers.

71. Augustin et Jérôme ont dit que l'Esprit procédait du Fils. Qui peut prouver, qui peut savoir avec certitude, vu le temps écoulé depuis leur époque, si leurs ouvrages n'ont pas été interpolés ? Ne crois pas, en effet, que le goût de l'impiété et l'audace la plus effrénée ne se rencontrent que chez toi. Juges-en par ton propre cas : l'ennemi subtil de notre race devait bien avoir à son service un grand nombre de vases comme toi²⁸⁵ !

284. Gen. 9,21-27. Tout le passage qui suit est un développement sur ce récit.

285. Ce que saint Photios soupçonne ici mais que, par courtoisie pour l'adversaire et par équité, il avance sous forme d'hypothèse, est malheureusement la triste vérité : toute la théologie occidentale a poussé sur un terreau de falsifications, de textes tronqués, interpolés, corrompus ou forgés de toutes pièces, et qui n'avaient qu'un but : donner au *Filioque* les titres patristiques qui lui

72. Admettons qu'ils ont parlé comme tu le dis. Mais il se peut qu'ils l'aient fait en raison de circonstances particulières : polémique contre de farouches défenseurs du paganisme, lutte contre quelque autre forme d'hérésie, volonté de s'adapter à la faiblesse de l'auditoire, ou toute autre situation de ce type, comme la vie ne cesse d'en offrir. Si donc, pour tel ou tel de ces motifs, cette formule leur est échappée, sans qu'ils y aient attaché la moindre portée dogmatique, pourquoi en faire un dogme et une loi ? Tu te prépares ainsi une ruine sans remède, où ton fol amour de la dispute tâche aussi de les traîner !

73. Le messager dont la voix a rempli l'univers, qui a contemplé les mystères ineffables et, par sa conduite, embelli la nature humaine, voulant réprimer l'éloquence intarissable des païens et rabattre leur orgueil toujours sourcilleux, ou plutôt, s'accommoder à leur faiblesse, leur raconta ce qui suit : «Parcourant la ville et visitant avec attention les monuments de vos cultes, j'ai même trouvé un autel portant l'inscription : 'Au Dieu Inconnu'. Celui que vous adorez sans le connaître, c'est Lui que je vous annonce²⁸⁶». Eh quoi ! Cet argument, dont s'est servi le Docteur de l'Eglise pour prendre les sages des Hellènes dans son filet et les guider comme par la main de l'impiété à la foi orthodoxe, vas-tu l'ériger en dogme ? Oseras-tu soutenir que le pourfendeur de l'idolâtrie prêche ici le dieu que l'hellénisme païen révérait sous ce nom de Dieu Inconnu ? Car ta sagesse expéditive et tes sophismes oiseux et entortillés n'ont plus rien qui nous étonne !

On sait que l'autel en question était consacré à Pan. Ne sachant plus à qui il était dédié, l'administration athénienne y avait fait inscrire les mots : *Agnostoi Theoi*, 'A un dieu inconnu'. Ainsi, cet esprit céleste et pénétrant, qui avait vu que le paganisme des

manquaient. C'est à partir d'un tel dossier de citations patristiques toutes fausses que Thomas d'Aquin composa son *Contra Errores Graecorum*. Et de nos jours, quoique de grands savants les aient dénoncées, ces falsifications poursuivent leur carrière. Dans le *Que Sais-Je ?* intitulé *La Foi*, le Credo de Nicée est cité avec le *Filioque*, sans même une note pour indiquer l'addition. Sur les falsifications faites dans les oeuvres de saint Jérôme et de saint Ambroise, cf *note complémentaire C*.

286. Actes 17,23.

Hellènes ne se laisserait pas aisément persuader par les oracles des Prophètes et les paroles du Seigneur, se fonde sur leurs propres cultes, pourtant abominables à Dieu, pour les appeler à la vénération du Créateur. Il renverse la tyrannie du diable par les machines mêmes qui l'ont instaurée. Du haut du rempart de l'Ennemi, il jette à bas sa puissance et son empire ; par l'erreur, il sème la piété ; des graines de mort, il fait germer pour nous le salut ; dans les filets du démon, il puise la vigueur de la course évangélique ; pour le dire en un mot, il fait du haut-lieu de l'apostasie le porche qui conduit à la chambre nuptiale du Christ et ouvre le palais des noces immaculées : l'Eglise. A Paul donc, cette intelligence forte et sublime, il a été donné de revêtir la force d'en-haut, de blesser l'ennemi avec ses propres armes et de le mener captif. Que faut-il en déduire ? Paul a défait l'Adversaire par l'arme de l'Adversaire : est-ce une raison pour vénérer cette arme ennemie ? Pour la qualifier de « panoplie divine » et s'en servir pour se suicider²⁸⁷ ?

Et je pourrais citer une foule d'exemples similaires du bon gouvernement de Celui qui a tout disposé avec Sagesse, par la puissance de l'Esprit !

74. Mais à quoi bon les exemples ? L'Apôtre lui-même le déclare nettement : « Je me suis fait Juif pour les Juifs, afin de gagner les Juifs ; avec ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais moi-même sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi ; avec ceux qui n'ont pas la loi, comme si je n'avais pas de loi, afin de gagner ceux qui sont sans loi, quoique je ne sois pas pourtant sans une loi de Dieu, puisque j'ai celle du Christ²⁸⁸ ».

En conclus-tu qu'il faut rétablir le judaïsme ou abolir toute loi dans la conduite de la vie, abroger tous les commandements de Dieu et des hommes ? Tu es vraiment sans vergogne, ou plutôt

287. La question de savoir pourquoi Paul s'est servi de l'inscription de l'autel païen est traitée, plus brièvement, dans la lettre à Jean le Philosophe (éd. Teubner, lettre 63, vol. I, p.107 = *Amphilochia* 203). Voir aussi saint Jean Chrysostome, *Homélies sur les Actes*, chap. 17 et dans la *Bibliothèque* de saint Photios, les extraits de l'*Homélie sur Paul*, cod. 270.

288. 1 Cor. 9, 20-21.

sans Dieu, si tu affirmes que Paul enseigne et recommande de telles choses.

75. On pourrait faire ce genre de remarque sur beaucoup de nos Pères saints et bienheureux.

Songez, par exemple, à Clément, évêque de Rome et aux oeuvres dites, d'après son nom, clémentines – si l'on ne suit pas l'ancienne tradition qui veut qu'elle ait été composées sur l'ordre de Pierre le Coryphée – ; pensez à Denys d'Alexandrie qui, dans son débat avec Sabellius, semble presque prêter main-forte à Arius²⁸⁹ ; ou au grand Méthode de Patares, qui a brillé parmi les prêtres-martyrs : il ne rejette pas l'opinion qui attribue à la nature incorporelle et impassible des anges la chute vers des amours mortelles et l'union sexuelle²⁹⁰. Citons, sans nous y arrêter, Pantène, Clément, Piéron, Pamphile et Théognoste²⁹¹, hommes divins, docteurs des vérités sacrées : nous sommes loin d'accepter sans réserve toutes leurs idées, quoique nous ayons pour eux beaucoup d'estime et de vénération, à cause de leur vie immaculée et du reste de leur sainte doctrine. Je pense, en particulier, à Pamphile et à Piéron, qui ont même reçu la couronne du martyre. Nous rangerons avec eux certains Pères d'Occident : Irénée, évêque de Lyon, et son disciple Hippolyte, qui compte parmi les évêques-martyrs, hommes admirables à tant d'égards, mais dont les écrits, néanmoins, se montrent parfois entachés de quelques erreurs²⁹².

76. Appliqueras-tu ton dilemme à tous ces cas ? Pontifiant, tu laisseras gravement tomber ces mots : « Ou bien nous devons

289. L'orthodoxie profonde de saint Denys a été affirmée par saint Basile et saint Athanase.

290. Selon l'interprétation des Pères, les « fils de Dieu » de Gen. 6,2 sont les descendants de Sem, et les filles des hommes, les descendantes de Caïn, dont la postérité n'invoquait pas Dieu. Voir Saint Photios, *Bibliothèque*, cod. 234, et *Amphilochia*, question 255, éd. Teubner, vol. VI, 1, p. 43-44.

291. Voir *Bibliothèque*, cod. 109-111, 118, 119 et 106.

292. Millénarisme de saint Irénée, par exemple.

honorer ces hommes, et alors ne condamnons pas ce qu'ils ont écrit ; ou bien, si l'on condamne quelques uns de leurs propos, il faut les envelopper dans la même réprobation». Ils pourraient bien te retourner ton raisonnement balancé et dire avec de plus justes raisons : «Monsieur, vous mélangez ce qui ne saurait l'être. Si vous nous nommez Pères, ne tremblez-vous pas de prendre ainsi les armes contre des Pères, et, pire encore, contre le Maître et Créateur de l'univers ? Mais si, une fois pour toutes, vous êtes résolu à nous faire violence, quelle folie manifeste est la vôtre, de continuer à nous appeler Pères tout en portant sur nous vos mains parricides !» Et il y aurait mille autres façons de te renvoyer ton sophisme ; mais point n'est besoin ici de les énumérer, ni de revenir sur les Pères déjà cités.

77. Nul n'ignore que Basile le Grand, ornement royal²⁹³ de l'Eglise, a gardé le silence sur la divinité du Saint Esprit, en conservant la foi juste et immaculée dans la chambre secrète de son esprit²⁹⁴. O âme bouillonnant d'amour divin, mais qui a contenu le jaillissement de sa flamme de peur qu'elle ne souffrît dans sa vigueur même et qu'une éclosion trop soudaine ne l'éteignît ! «Ménageant, donc, ses paroles avec discernement» (Ps. 111, 5), il préféra, pour annoncer la foi, une méthode façon sage et progressive. Quand elle a pénétré plus doucement les profondeurs de l'âme, la flamme du dogme s'élève avec plus de force dans les esprits ; alors qu'une clarté soudaine et totale émousse, chez la plupart surtout, l'acuité de l'oeil spirituel, comme l'éclair aveugle les yeux, surtout s'ils sont de faible constitution. Voilà pourquoi, lui qui brûlait comme nul au monde, de prêcher la divinité du Saint Esprit, garde le silence ; mais il n'agit ainsi que pour pouvoir, à la

293. Jeu de mot : saint Basile –*Basileios*, en grec, veut dire royal– est appelé souvent *Baseileios stolé*, c'est-à-dire : manteau royal. On trouve aussi, au lieu de *stolé*, *stèle* : stèle royale.

294. On sait que saint Basile écrivant, contre les pneumatomaques, qui niaient la divinité du Saint Esprit, son *Traité du Saint Esprit*, avait tout fait pour amener le lecteur à la conclusion : «Le Saint Esprit est Dieu», mais sans la formuler noir sur blanc. Ce fut Grégoire de Naziance qui proclama au grand jour ce que saint Basile avait jugé bon de taire quelque temps à cause des hérétiques. Voir Grégoire de Naziance, lettre 26, *Discours* 20 et 37 ; saint Basile, lettre 71.

première occasion, proclamer plus fort ce qu'il a tu.

On pourrait écrire un livre volumineux en rassemblant les noms des Pères qui en usèrent de la sorte, et les circonstances multiples qui les amenèrent à ne pas découvrir la fleur de la vérité, afin de lui donner le temps de parfaire sa beauté, de former plus de graines, et de porter un fruit surabondant. Oui, de ces Pères nous admirons tout : et la science inspirée qui dépasse la raison et la pédagogie mesurée qui guide dans la sagesse. Or, si quelqu'un voulait à tout prix figer tel aspect de leur conduite comme une loi et un dogme de l'Eglise, nous le jugerions ennemi des saints, adversaire de la vérité, fléau de la vraie foi ; et nous lui infligerions la condamnation dont il aurait lui-même appelé la rigueur.

78. Tu va quérir les Pères d'Occident, ou plutôt, tu tentes d'ensevelir l'univers sous les épaisses ténèbres du Couchant. Eh bien ! Au coeur de l'Occident j'irai rallumer le flambeau de la lumière sans déclin : le feu spirituel de la piété brillera, et devant lui tes ténèbres, inconsistantes, s'évanouiront.

«Ambroise a dit que l'Esprit procède du Fils». C'est de tes lèvres que sort ce brouillard²⁹⁵. Eclair flamboyant d'orthodoxie, le trois fois bienheureux Damase te réfute : et ton nuage s'évapore. Damase, en effet, confirmant le Deuxième Concile Oecuménique, dont les décrets sont vénérés jusqu'aux extrémités du monde, confesse expressément que l'Esprit procède du Père²⁹⁶.

«Ambroise ou Augustin a dit». Encore une nuée d'orage vomie par ta bouche. Mais Célestin²⁹⁷ ne l'a pas dit, ni entendu dire, ni

295. Voir note complémentaire C. Les recherches modernes ont donné raison à saint Photios : ce n'est pas de la bouche de saint Ambroise qu'est sorti le *filioque*.

296. A saint Ambroise (340-397), fait pendant Damase (366-384), qui entérina les décisions du Deuxième Concile Oecuménique, où ne siégea aucun représentant de la papauté. Sur la falsification du credo de Damase, voir *La Mystification Fatale*, op. cit. p.120, Zernikaw I, p. 312-318. L'érudition moderne a totalement confirmé le témoignage de saint Photios.

297. Célestin (pape de 422 à 432) répond de même à l'argument qu'on pourrait d'Augustin (354-430). Ce fut Cyrille d'Alexandrie lui-même qui représenta Célestin au Troisième Concile Oecuménique (Ephèse 431), comme l'indique saint Photios dans sa lettre à Michel de Bulgarie (éd. Teubner, lettre 1, vol. 1, p. 7).

accepté chez personne ; au contraire, il a fait rayonner l'orthodoxie : son aurore dissipe ta brume bavarde.

79. Inutile d'allonger ces exemples : il nous suffira de Léon le Grand dont le pontificat a rendu plus sacrée encore la charge sacrée d'évêque de l'Eglise de Rome et qui s'est révélé la colonne du Quatrième Concile Oecuménique. En rédigeant ses lettres dogmatiques, inspirées par Dieu, en envoyant des légats pour représenter sa dignité, en faisant briller la concorde dans cette grande assemblée élue par Dieu, il a inondé des clartés de l'orthodoxie l'Occident tout entier et les confins mêmes de l'Orient, prêchant haut et clair que le Tout Saint Esprit procède du Père²⁹⁸. Mais il est allé plus loin. Voici ce qu'il dit de tous ceux qui s'opposeraient à ce dogme décidé en concile et en proposeraient un autre : s'ils sont de l'ordre des prêtres, ils seront déchus du sacerdoce ; s'ils font partie des simples fidèles –réfugiés comme moines dans la vie solitaire, ou comptant parmi les laïcs– ils encourront l'anathème. En effet, cette décision formelle, prise par ce Concile inspiré de Dieu, l'excellent Léon l'a ratifiée ouvertement par l'intermédiaire de Paschase, Lucien et Boniface, tous trois revêtus des ordres sacrés. J'en prends à témoin les déclarations qu'ils ont faites à mainte et mainte reprise, ainsi que celles de leur délégué lui-même. Par ses lettres conciliaires, il a témoigné et prouvé que les discours, opinions et suffrages de ses légats n'exprimaient pas leurs vues personnelles, mais les siennes²⁹⁹ ; et, quand même il n'y aurait aucune de ces preuves supplémentaires, l'envoi des représentants du Pape au Concile et sa déclaration ultérieure qu'il en acceptait les décisions, règlent la question.

80. Rien ne vaut, ici, une citation littérale des saints décrets de ce

298. Léon le Grand, pape de Rome de 440 à 461, fut l'une des autorités importantes du Quatrième Concile Oecuménique, celui de Chalcédoine (451), qui condamna le monophysisme et proclama le dogme des deux natures en Christ.

299. Litt. Etaient moins d'eux que de lui.

Concile³⁰⁰. Après le rappel de la foi établie et transmise par le Premier et le Deuxième Concile, il ajoute : «Ce symbole, sage et salutaire condensé de la grâce de Dieu, suffit pour la connaissance et la confirmation parfaites de la piété véritable».

Ce texte dit «parfaites», et non défectueuses ou réclamant une quelconque addition ou suppression. En quoi réside cette perfection ? La suite l'explique :

«Car il enseigne tout ce qu'il faut savoir sur le Père, le Fils et le Saint Esprit». Comment donne-t-il ce savoir exhaustif ? En disant que le Fils naît du Père et que l'Esprit procède du Père.

Après quelques mots, le rédacteur poursuit : «A cause des ennemis du Saint Esprit, le Concile confirme l'enseignement que les Cent Cinquante Pères réunis dans la Ville impériale ont transmis à la postérité, relativement à l'essence du Saint Esprit³⁰¹». Comment les Pères ont-ils confirmé ce point relatif à l'essence du Saint Esprit ? Evidemment en déclarant que l'Esprit procédait du Père. Quiconque enseigne autrement renverse donc leur autorité, et son audace altère et brouille, pour autant qu'elle le puisse, l'essence même de l'Esprit.

Continuons l'analyse : «A cause des ennemis du Saint Esprit». Quels ennemis ? Ceux d'hier, qui prenaient Macédonius pour maître, au mépris des oracles purs de l'Ecriture ; aussi bien que ceux d'à présent, qui attaquent le Christ et son enseignement mystique. Toutefois, je ne sais à qui les rattacher. Oui, leur hérésie est sans tête. Je ne vois qu'un nom à leur donner : gens qui courent à leur perte plutôt qu'à leur Sauveur.

Notez bien que ces conclusions du Concile ont été prononcées par de nombreuses voix, que le Saint Esprit animait ; que Léon le très sage les a solennellement approuvées ; que l'unanimité des suffrages, enfin, les a ratifiées.

Quant à toi, prête attention à la suite. Vers la fin de cette section

300. Saint Photios va citer les Actes du Quatrième Concile Oecuménique, celui de Chalcédoine (451), Cinquième Session (Mansi, tome 7, p. 107 et suiv). Texte important, puisqu'il confirme le Troisième Concile et son interdiction touchant toute addition, *même orthodoxe*, au Credo de Nicée.

301. Il s'agit des articles complétant le credo de Nicée et ajoutés par les Cent Cinquante Pères du Deuxième Concile Oecuménique (381).

des Actes du Concile, on lit : «Attendu que ces définitions ont été rédigées par nous avec tout le soin et la précision nécessaires, à tous égards, le Saint Concile Oecuménique a décidé» –ce Concile qui, je le rappelle, eut pour coryphée Léon, royal en pensées comme en paroles³⁰², a donc décidé– «qu'il ne serait permis à personne de présenter, rédiger, composer, croire ou enseigner à autrui une autre foi ; quant à ceux qui oseront soit composer une autre foi, soit proposer, enseigner ou transmettre un autre symbole à quiconque désire quitter le paganisme, le judaïsme ou n'importe quelle hérésie et se convertir à la connaissance de la vérité, ceux-là, s'ils étaient évêques ou clercs, seront déchus de l'épiscopat ou de leur rang dans le clergé, et s'ils sont moines ou laïcs, anathématisés».

81. Aveugles, ouvrez les yeux ! Sourds, prêtez l'oreille ! Captifs assis dans les ténèbres de l'hérésie occidentale³⁰³, portez vos regards vers l'éclat toujours scintillant de l'Eglise et admirez le généreux Léon. Mieux, entendez la trompette de l'Esprit qui, par la bouche de Léon, sonne à vos oreilles ses objurgations. Si vous n'avez de respect pour personne, tremblez du moins devant votre Père ; ou plutôt, par amour pour lui, vénérez aussi les autres Pères, qui ont reçu l'agrément des Conciles antérieurs et prennent ainsi rang dans le chœur élu de la patristique. Tu attribues ce nom de Pères à Jérôme, Augustin, et leurs semblables ; tu fais bien, non que tes raisons de le faire soient bonnes, mais parce que tu mets pas ta gloire à leur ôter ce nom. Si tu limitais là tes desseins à leur rencontre, ta malice, restée inachevée, réclamerait un châtiment d'autant plus léger. Commencer une impiété sans la conduire à terme c'est retrancher le pire de la pourriture ; et donc adoucir et mitiger les rigueurs de la justice. Tu brandis contre nous, comme un épouvantail, le témoignage de Pères que tu insultes ! Voici le chœur que la piété introduit en réponse à tes machines : celui des Pères de ces Pères ! Vous reconnaissez vous-mêmes que les Pères

302. On sait que Léon le grand fut surnommé «l'empereur secret».

303. Citations d'Isaïe 42,18 ; 42,7 et 29,18 et Mat. 4, 15-16. Saint Photios constate le manque de conscience canonique de l'Occident –ignorance dont la cause première fut peut-être la destruction des documents due aux invasions.

dont je parle ont engendré ceux que vous nommez tels ; et si vous le niez, ces derniers du moins le confesseront³⁰⁴.

VI

Les Papes orthodoxes et le vrai enseignement sur les relations du Père, du Fils et de l'Esprit

A. Argumentation historique. Comme l'Ecriture, les Papes ont dit : l'Esprit procède du Père et repose dans le Fils.

82. Songeons au célèbre Vigile, qui a siégé sur ce même trône de Rome et jouit de la même gloire que les précédents. Il a personnellement participé au Cinquième Concile, célèbre pour ses décrets saints et oecuméniques³⁰⁵. Vigile, donc, s'accordant, tel un fil à plomb, aux dogmes orthodoxes de ce Concile, s'y conforme sans cesse dans ses propos, déclarant, en particulier, avec un zèle égal et identique à celui des Pères, ses prédécesseurs et ses contemporains, que le Tout Saint Esprit Consubstantiel procède du Père ; et ceux qui voudraient présenter comme dogme une foi tant soit peu différente de la foi commune et unanime des fidèles, il les jette dans les mêmes liens de l'anathème.

83. Voyez encore le bel et bon³⁰⁶ Agathon, que décore la gloire des mêmes beaux exploits. Présent, non de corps, mais de tout

304. Les papes, dont va parler maintenant saint Photios, étaient comme les Pères des hiérarques occidentaux - Ambroise, Augustin... - invoqués par les Franks. Ce n'est que lorsqu'ils auront pris Rome et mis des papes franks ou philofranks à la tête de l'Eglise de Rome, que les Franks deviendront «papistes».

305. Dans sa lettre à Michel de Bulgarie, saint Photios explique que Vigile (538-555) se trouvait dans la Ville de Constantinople lors du Synode.

306. Le pape Agathon (678-681) dont le nom signifie, en grec, *bon*. Sur sa lettre envoyée au VIème Concile, voir Zernikaw, I, Tract. 3, p. 293-296 et p. 360.

son zèle et son esprit, au Sixième Concile, qui brille aussi de l'éclat de l'oecuménicité, ce pape a embelli et confirmé cette assemblée par la présence de ses légats. Il a donc gardé intact le symbole de notre foi pure et authentique, et l'a défendu contre toute innovation, selon les décisions des Conciles précédents ; quant à ceux qui oseraient modifier le moindre des dogmes définis par ce Concile –ou plutôt, établis dès le commencement– il les voue aux mêmes malédictions et signe leur condamnation.

84. Comment ne pas citer Grégoire et Zacharie ? Evêques de Rome, parés de la beauté des vertus, ils ont nourri leur troupeau de leur enseignement sage et divin et se sont même illustrés par le don des miracles. Ni l'un ni l'autre n'a siégé dans un concile de rang oecuménique, mais tous deux néanmoins ont clairement publié, à l'instar de ces Conciles, la théologie de la procession du Tout Saint Esprit hors du Père.

Le premier, le divin Grégoire, a fleuri peu après le Sixième Concile ; le merveilleux Zacharie lui est de cent soixante-cinq ans postérieur. Conservant précieusement, dans la chambre nuptiale pure et sans tache de leur âme, le dogme du Maître et le message des Pères, ils en exprimèrent la foi pure de tout mélange, le premier en latin, le second en grec, unissant leur troupeau, dans l'adoration véritable, au Christ notre Dieu véridique et l'époux de nos âmes.

Le sage Zacharie, dis-je, a donné, par sa trompette helladique, un écho universel à plusieurs ouvrages sacrés de saint Grégoire, entre autres à ses précieux *Dialogues*³⁰⁷. Or, vers la fin du Second Dialogue, ces deux saints théophores répondent à la question de l'archidiacre Pierre, un ami de Dieu, qui demande pourquoi les énergies qui opèrent des miracles sont davantage présentes dans un fragment des saintes reliques que dans le corps entier des saints. Ils disent que les fragments comme le tout bénéficient de la grâce divine ; mais que l'énergie s'en fait davantage sentir dans une parcelle infime. En effet, s'agissant des corps

307. Saint Grégoire le Grand ou le Dialogue, pape de 590 à 604, écrit en latin et fut traduit par Zacharie, pape de 741 à 752, originaire d'Italie du Sud : grec et latin sont les deux langues officielles de l'empire romain, le grec étant à l'origine le plus répandu dans la Romiosyné, dans l'Empire chrétien. Tombé aux mains des Barbares, l'Occident parlait encore grec dans quelques contrées comme la Calabre.

conservés entiers, nul ne doute qu'ils sont bien ceux des saints en question et que des miracles peuvent en jaillir, par l'assistance de leur âme victorieuse, qui a partagé les peines et les combats du corps. En revanche, souvent, chez les plus faibles, les reliques minuscules sont exposées à l'infamie du doute. Ils les soupçonnent de ne pas appartenir aux saints auxquels on les attribue et aussi d'être moins dignes de la grâce et de la présence du Saint Esprit. C'est pourquoi, là où le scepticisme semblait triompher, dans ces petits fragments, contre toute espérance, la source hypostatique et intarissable des biens fait surabonder des miracles plus nombreux et plus éclatants. Telle est la question délicate que Grégoire expose en latin et que Zacharie traduit en grec ; après avoir distingué beaucoup de cas et résolu la difficulté, ils ajoutent : « L'Esprit consolateur provient du Père et demeure dans le Fils³⁰⁸ ».

85. Cette sainte vérité, le Précurseur et premier de ceux qui sont sous la grâce³⁰⁹, l'a proclamée ; par lui la foule des fidèles y fut initié ; et la piété s'en glorifie en tout temps. Cet homme en effet, que je mettrais presque au-dessus de l'humanité, baptisa dans les flots du Jourdain la Source de Vie et d'Immortalité, le Maître et Créateur de l'Univers, la Purification du Monde ; il vit les cieux ouverts et contempla, miracle témoin des miracles, l'Esprit Tout Saint descendant sous forme de colombe. Or, quelle parole fit-il entendre, lui, la voix véritable du Verbe et le contemplateur du jamais contemplé ? « J'ai vu l'Esprit descendre comme une colombe et demeurer sur Lui ». Ainsi, l'Esprit, descendant du Père, demeure sur le Fils. Ou, si l'on préfère, il demeure aussi dans le Fils. La différence des prépositions ne change rien au sens ici.

Le Prophète Isaïe, annonçant d'avance³¹⁰ un oracle semblable, le met dans la bouche du Christ : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi Il m'a chrismé³¹¹ ».

308. Cf Jn 1: 32-33, Is. 11, 2 et Marc 1, 10. Voir note complémentaire D.

309. Sur la place de saint Jean Baptiste dans l'économie du salut, voir la lettre 135 de saint Photios, à Constantin son frère, éd. Teubner, t. 1, p. 178 et suiv.

310. Ou : recevant d'en-haut.

311. Is. 61, 2.

Tu viens d'entendre les illustres Grégoire et Zacharie : peut-être sauront-ils mieux que d'autres changer ton impudence en respect ? Tu les as entendu dire : «L'Esprit demeure dans le Fils». Pourquoi ne pas courir aussitôt jusqu'au texte de Paul où tu lis : «L'Esprit de Son Fils» ? Au lieu d'inventer une procession monstrueuse, tu aurais pu te former cette idée plus juste : «Puisque l'Esprit demeure dans le Fils, n'est-il pas à propos de le dire Esprit du Fils ?» L'immanence de l'Esprit dans le Fils explique d'une manière évidente et sans raisonnement forcé cette appellation. Du mot de l'Apôtre, quelle interprétation devons-nous préférer comme la plus proche : «L'Esprit demeure dans le Fils» ou «L'Esprit procède du Fils» ? Mais que dis-je, préférer ? Le simple fait de se poser la question révèle qu'on ignore ce qui est beau. Car celui qui baptisa le Maître universel a sonné de la trompette et fait retentir la première interprétation, que le Prophète antique avait annoncée dans ses oracles sacrés et que le Seigneur en personne confirme de son sceau lorsqu'Il donne lecture du passage d'Isaïe. La piété y puise donc son enseignement mystique dont elle instruit tous les fidèles. Toi, passant la porte de brume de l'impiété, au lieu de chanter la gloire de l'Esprit en disant qu'Il demeure dans le Fils et sur le Fils, tu viens combattre Dieu avec ces mots : «L'Esprit procède du Fils».

L'Esprit demeure constamment dans le Fils, voilà pourquoi Il est au Fils ; une autre raison, que j'indiquais au début, étant qu'Il a même nature, divinité, gloire, force et royauté que le Fils. On peut aussi dire que c'est parce qu'Il chrisme le Christ : «L'Esprit du Seigneur, dit l'Ecriture, est sur moi ; c'est pourquoi Il m'a chrismé». Ou encore parce que le Saint Esprit prit la Vierge sous Son ombre pour accomplir la conception supra-rationnelle et l'enfantement ineffable et sans germe. Ou enfin, parce que l'Esprit envoie le Fils : «Il m'a, dit le Seigneur, envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres».

N'aurait-il pas été beaucoup plus logique et plus avantageux pour toi de reconnaître et d'avouer que les expressions d'Esprit du Fils et d'Esprit du Christ s'expliquent par une ou plusieurs des raisons que nous venons d'examiner, plutôt que de compter pour rien des arguments si bons, si forts et si cohérents, et tenter de vicier les dogmes de l'Eglise au moyen d'inventions personnelles et de rêveries sans substance ?

Mais introduisons de nouveau nos témoins, les illustres Grégoire

et Zacharie : ils m'assisteront pour réfuter ta doctrine. Le contredit d'un proche force le respect des moins respectueux.

86. Si Zacharie et Grégoire, que tant d'années séparent, n'ont pas eu d'avis différent sur la procession du Tout Saint Esprit, il est manifeste que le saint choeur des hiérarques qui, entre ces deux papes, se sont succédé à la tête de l'Eglise de Rome, a également chéri et professé la même foi, sans innovation. Les maillons intermédiaires étant tenus et agencés par les extrêmes, il faut aussi qu'ils s'accordent avec eux et aillent dans le même sens. A supposer, en effet, qu'un successeur du premier et prédécesseur du second ait dévié vers une doctrine étrangère, il se serait aussitôt, dans la mesure où il se coupait de la foi commune, séparé aussi de leur choeur, de leur trône et de leur dignité épiscopale. Il est donc assuré que les saints membres de cette harmonie ont, toute leur vie, persévérés dans la piété.

87. Tu ignores l'histoire ancienne et tu trouves fatigant de lever les yeux vers le dogme de tes Pères, ces authentiques Pères de l'Eglise ? Eh bien ! Hier encore, fleurit le célèbre Léon. La génération qui l'a suivi est encore de ce monde³¹². Cet homme vénérable pour ses miracles jouit également de la gloire d'avoir prévenu toute occasion d'hérésie. Constatant, en effet, que la langue latine, devant exprimer la sainte doctrine de nos pères, était souvent incapable d'adapter les mots aux idées avec clarté, aisance et correction, à cause de l'indigence de ses moyens d'expression et de la prolixité³¹³ du grec, et que beaucoup la soupçonnaient d'introduire une divergence dans la foi, l'étroitesse du vocabulaire ne permettant pas de rendre la pensée dans toute sa précision, pour cette raison, donc, cet homme à la sagesse divine prit la décision qu'on va dire et à laquelle un autre motif encore le poussait : l'hérésie même qui court aujourd'hui les rues, et que l'on

312. Une génération = trente ans (cf *Amphilochia*). Léon IV est mort en 855, saint Photius : écrit vers 884.

313. Lire *platei*, non *planei*. Ces expressions générales (cf. saint Grégoire de Naziance, *Discours* 31) visent, en fait, le double sens de *procedere*. Voir note complémentaire D.

commençait, à Rome, à murmurer entre les dents. Quelle résolution prit-il en son cœur ? Celle d'ordonner aux Romains de réciter aussi en grec le symbole sacré de la foi. Par ce moyen inspiré de Dieu, il corrige et compense le défaut du latin, en même temps qu'il dégage les fidèles de tout soupçon d'hétérodoxie, et extirpe la mauvaise herbe qui commençait à germer dans la Politéia Romaine. Pour cette raison, il n'a pas voulu limiter à Rome les effets de sa décision et de son décret enjoignant aux latinophones de réciter, au cours de chaque célébration de la liturgie sacrée, le symbole sacré de notre foi dans sa langue originelle, le grec, tel que les conciles l'avaient proclamé et voté dès l'origine ; mais il a également envoyé discours et lettres synodales à toutes les éparchies pieusement soumises à la juridiction de l'évêque de Rome, leur commandant de se conformer, de cœur et d'actes, à cette résolution, rendue irrévocable par les malédictions qui l'accompagnaient.

88. Outre l'autorité de cet auguste hiérarque, une autre voix a sanctionné ce décret : celle du doux, clément et brillant vainqueur de la lutte ascétique que fut le grand Benoît³¹⁴. Successeur de Léon sur le trône patriarcal, il embrassa et confirma cette décision, s'efforçant de ne pas lui céder sous ce rapport, quoique le temps l'eût fait second après lui.

Un successeur de ces pontifes tenta-t-il, de sa langue perfide et pleine de mensonges – car il n'osait pas s'attaquer le front découvert aux choses les plus belles et mieux aimées de Dieu, mais n'avait pas non plus le courage de mettre sur toutes les lèvres le redoutable symbole de la foi et cachait sa pensée sous un voile – de saper et de ruiner leur œuvre, si chère à Dieu et si utile aux Eglises ? Je n'aime pas m'étendre sur les crimes ni en citer les auteurs³¹⁵. Le coupable le saura ; ou plutôt, le sait déjà amèrement, puisqu'il souffre là-bas le châtiment de son audace dissimulée. Mais quoiqu'il en ait, il se tait désormais : laissons-le dans la terre du silence.

Le divin Léon, lui, poursuivit plus loin qu'on a dit la politique excellente, active et prévoyante, que Dieu lui inspirait. Dans le trésor des coryphées Pierre et Paul, parmi les objets sacrés, se

314. A Léon IV (847–855) succèdent Anastase (855) puis Benoît III (855–858).

315. Saint Photios veut parler de Nicolas Ier (858–867).

trouvaient deux boucliers, témoins de la plus haute antiquité et de la foi alors florissante, revêtus d'une inscription en langue et en caractères grecs, proclamant le symbole de notre sainte foi. Il jugea bon de les faire lire en présence du peuple de Rome, puis de les exposer à la vue du public. Beaucoup de ceux qui ont pu les voir³¹⁶ ou les lire à cette occasion sont encore de ce monde.

89. Tels furent donc ces papes, lumières de piété et théologiens de la procession du Saint Esprit hors du Père. Vint alors mon cher Jean –je l'appelle ainsi, car il m'est cher à plus d'un titre, notamment pour avoir, plus que nul autre, embrassé ma cause– notre cher Jean, donc, esprit viril³¹⁷, viril dans sa piété, viril aussi dans son ardeur à haïr et à terrasser toute injustice et toute hérésie, et qui eut non seulement le génie du gouvernement ecclésiastique, mais celui des affaires civiles, et sut ramener le désordre au bon ordre³¹⁸. Cet évêque de Rome plein de grâce divine, envoyant les très pieux et glorieux Paul, Eugène et Pierre, évêques et prêtres de Dieu, pour le représenter au Concile que nous avons convoqué³¹⁹, a reconnu par leur moyen le symbole, tel que l'Eglise catholique du Christ et les hiérarques romains ses prédécesseurs l'avaient reçu et, par la pensée, la parole et les mains sacrées des hommes illustres et admirables que nous avons cités, il l'a signé et scellé.

En outre, son saint successeur, Adrien, nous a envoyé, selon l'antique usage, une lettre synodale dans laquelle il prêche haut et clair la même foi, et la théologie de la procession de l'Esprit hors du Père³²⁰. Ces saints et bienheureux patriarches de Rome ont donc, de leur vivant, tenu ces dogmes et diffusé cet enseignement : ils sont passé des choses éphémères à la vie éternelle dans cette

316. Ou : ont assisté à leur lecture.

317. Jean VIII (872–882), comparé à une femme par les calomnies des Franks.

318. Allusion au jeu politique subtil de Jean VIII pris entre les princes Franks de Neustrie et d'Austrasie. Un volume de la présente édition reviendra sur ce point.

319. Constantinople 879. Voir l'introduction au présent volume.

320. Sur la lettre d'Adrien III (884–885), voir C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 57–59.

même confession. Les malades de l'hérésie qui vient de se déclarer pourraient-ils citer quiconque comme la source du poison mortel qu'ils ont bu, celui de la pire impiété, sans le dénoncer aussitôt comme l'ennemi déjà vaincu de ces flambeaux qui ont éclairé l'Occident des feux de l'orthodoxie ?

B. Arguments logiques. Le vrai sens des expressions Esprit de Dieu, Esprit du Fils, Esprit du Christ.

90. Vous n'avez toujours pas l'intention de rejeter votre erreur ? Je vous chanterai d'autres incantations, tirées des oracles de l'Esprit, encore que, loin de vous repentir, vous ne fassiez qu'imiter l'aspic qui ferme ses oreilles à la voix des enchanteurs³²¹.

L'Esprit Tout Saint est appelé *Esprit de Dieu (Pneuma Théou)*, selon le Sauveur qui déclare : « Mais si c'est dans l'Esprit de Dieu que je chasse les démons³²² » ; *Esprit du Père*, comme le dit encore la Source de Vérité : « Ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous³²³ ». Il est encore dit *Esprit de Dieu (Pneuma tou Théou)* par Isaïe qui proclame : « Et l'Esprit de Dieu reposera sur lui³²⁴ ».

Esprit issu de Dieu (Pneuma to ek tou Théou). Paul, prédicateur de l'orthodoxie à la voix claironnante, dit : « Vous n'avez pas reçu l'Esprit du monde, mais l'Esprit issu de Dieu³²⁵ », et ailleurs : « Si vous êtes mus par l'Esprit de Dieu, vous n'êtes plus dans la

321. Ps. 57, 5.

322. Matt. 12, 28.

323. Matt. 10, 20.

324. Is. 11, 2. Différence avec le texte de la première citation : article ici, absence d'article là.

325. 1 Cor. 2, 12.

chair³²⁶».

Esprit du Seigneur (Pneuma Kuriou). Isaïe clame : «L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi Il m'a chrismé».

Le même Esprit s'appelle encore *Esprit du Fils, Esprit du Christ, Esprit de Celui qui a relevé Jésus Christ*, toujours selon la mystagogie de Paul : «Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de Son Fils qui crie : "Abba, Père"³²⁷» ; «L'Esprit de Celui qui a relevé Jésus Christ habite en vous» ; «Vous n'êtes plus dans la chair, si vraiment l'Esprit du Christ habite en vous», et «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il n'appartient pas au Christ».

Tu as sûrement remarqué les expressions «Esprit de Dieu», «issu de Dieu le Père», «Esprit du Seigneur», «de Celui qui a relevé Jésus Christ d'entre les morts», «Esprit du Père» enfin. Ces formules, Esprit de Dieu, du Père, du Seigneur, de Celui qui a relevé Jésus Christ, ou Esprit issu de Dieu, signifient-elles exactement la même chose que la proposition : «Qui procède du Père» ? Nul n'est assez fou ni assez ignorant du vocabulaire élémentaire pour ne pas voir du premier coup que toutes ces formules, quoiqu'elles mettent en jeu les mêmes personnes, offrent chacune une signification distincte : «L'Esprit procède du Père» n'a pas le même sens que «Esprit de Dieu» ou «du Seigneur», et ainsi des autres. Une seule énonce formellement la procession, les autres non. Certes, on peut dire que c'est la procession hors du Père qui les justifie ; aucune, néanmoins, n'exprime explicitement cette procession. Il crève les yeux que la phrase «L'Esprit procède du Père» n'a rien à voir, au sens littéral, avec les formules «d'Esprit de Dieu», «l'Esprit du Seigneur» et les autres.

91. Toutefois, même si chacune de ces expressions signifiait proprement la procession, telle qu'elle se trouve ailleurs proclamée en termes exprès et divins comme procession hors du Père, cela encore irait dans notre sens. Dans cette hypothèse, en effet, on trouvera des milliers d'attestation de la procession de l'Esprit hors du Père, contre aucune de la procession hors du Fils. Car il ne serait pas admissible de prétendre cette procession énoncée dans des

326. Rom. 8, 9.

327.

formules dont la lettre dit autre chose, alors surtout qu'on ne trouve nulle part, ni dans les paroles divines, ni dans celles des hommes pneumatophores, la procession de l'Esprit hors du Fils explicitement affirmée.

Si la formule *l'Esprit de Dieu* et les tours similaires s'expliquent d'abord et principalement par la procession –en effet, l'Esprit est consubstantiel parce qu'il procède, mais non l'inverse– et si la formule *Esprit du Fils* ou *du Christ* et les tours similaires s'expliquent, eux, par une multitude de raisons –la consubstantialité, la chrismation du Christ par l'Esprit, l'immanence de l'Esprit sur et dans le Fils ; si donc, les premières formules se rattachent bien à la procession comme à la cause principale qui permet de parler d'Esprit de Dieu, du Seigneur et ainsi de suite, sans toutefois que ces mots expriment proprement cette procession, comment peut-on, là où se voient plus de raisons encore de chanter l'Esprit comme Esprit du Fils et du Christ, aller invariablement solliciter une explication absolument étrangère à leur nombre –la procession³²⁸ ?

92. Toi, cependant, avec ton oreille et ta pensée toujours enclines à l'impiété, quand tu entends dire l'Esprit du Fils ou l'Esprit du Christ, passant outre à tout ce qui t'aurait permis de rester dans les bornes de la théologie, tu fonces tête baissée vers un gouffre doctrinal où personne ne s'était jamais laissé jusqu'ici emporter.

L'Esprit est dit procéder du Père, Il est également dit «Esprit du Fils» et «Esprit de Dieu», et toutes les expressions dont nous avons plusieurs fois rendu compte.

Or aucune d'entre elles, hormis la première, ne signifie la procession ; il est bien dit que l'Esprit est celui du Fils et du Christ, et autres tours semblables, mais jamais qu'Il procède du Fils.

Si donc il n'est jamais question de cette procession hors du Fils, n'est-ce pas manquer d'intelligence et avoir l'esprit dérangé que de vouloir ramener toutes ces formules à une idée qui n'est nulle part et en aucune manière énoncée proprement ? Car, encore qu'ils aient toutes les hardiesses, ils n'oseront pas néanmoins prétendre qu'on trouve exprimée en termes exprès, dans les Ecritures saintes,

328. Ce que faisait, nous l'avons vu, Rattramne.

la procession de l'Esprit hors du Fils.

93. Considère encore ceci.

L'Esprit s'appelle *Esprit du Christ*. Le sens précis de ce nom, Isaïe nous l'apprend sans peine, ou plutôt, la voix du Seigneur donnant lecture d'Isaïe : «L'Esprit est sur moi, c'est pourquoi Il m'a chrismé³²⁹». Les expressions «Esprit du Fils» et «Esprit du Christ³³⁰» recouvrent des nuances différentes. La consubstantialité justifie la première ; quoique la seconde admette aussi cette explication, elle a sa raison d'être propre : la chrismation du Fils. Le Saint Esprit est l'Esprit du Christ, parce qu'Il le chrisme. «L'Esprit est sur moi, dit la Vérité même, c'est pourquoi Il m'a chrismé». Comment comprends-tu cette chrismation du Christ par l'Esprit ? Le Fils est-Il chrismé dans son Incarnation, en tant qu'Il participe à la chair et au sang, ou bien en tant que Dieu, de toute éternité ? Je ne pense pas, malgré ta présomption qui n'épargne rien, que tu oses te rallier à la seconde solution. Le Fils ne reçoit certes pas la chrismation comme Dieu. Loin de nous cette idée ! Il est chrismé par l'Esprit dans Son humanité ; et l'Esprit s'appelle Esprit du Christ en tant qu'Il Le chrisme. Or tu soutiens ceci : «Puisqu'on l'appelle Esprit du Christ, il est sûr qu'Il procède de Lui». L'Esprit va donc procéder du Christ selon son humanité, et non plus selon sa divinité ! Ce qui veut dire que l'Esprit n'a pas reçu son essence primordialement et avant les siècles ; Il ne coexiste pas avec le Père, mais Il a attendu, pour exister le moment où le Fils a assumé notre pâte, la nature humaine !

94. Ranime ton esprit et reviens de ton erreur, ami, de peur de rendre ta blessure et ta plaie absolument incurables.

Nous glorifions l'Esprit comme Esprit du Christ parce qu'Il est son chrisme. Ton décret funeste t'impose de dire que l'Esprit reçoit ce nom parce qu'Il procède de Lui. Or l'Esprit procède du Christ – nous venons de le montrer en adoptant ton interprétation – en tant que Celui-ci assume notre pâte, non en tant qu'Il est Dieu. Or, si l'Esprit procède du Christ dans la mesure où ce dernier partagea

329. Is. 61, 1-2 et Luc 4, 18-19.

330. En lisant *toû Christoù* et non *toû Kuriou*.

notre humanité, et qu'Il procède encore du Fils comme Dieu – car tes axiomes imposent ces conclusions – la nature humaine devient, dans cette logique, consubstantielle à la Divinité, s'il est vrai que l'Esprit est consubstantiel au Fils et, comme tu viens nous l'affirmer, au Christ. Car tu le fais procéder avant et après l'Incarnation, mais tu n'as pas encore aboli la consubstantialité. Si donc l'Esprit est, d'une part, consubstantiel au Fils ; et d'autre part, à la nature assumée, puisque tu as décidé qu'Il en procédait, la conséquence inéluctable du raisonnement, c'est la consubstantialité, en Christ, de la divinité avec l'humanité.

Inutile d'expliquer en détail le corollaire, auquel aboutit ton dogme par une même chaîne de raisons : la consubstantialité du Père avec la chair. A-t-on jamais vu d'athéisme plus radical ni d'égarement plus misérable ?

Conclusion et envoi.

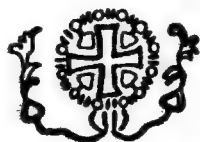
95. Vois-tu, enfin, les gouffres et les abîmes de mort spirituelle où te précipite et t'ensevelit ton obstination ? Tu refuses d'obéir au Christ et à ses disciples, de suivre les Conciles Oecuméniques, d'appliquer ton esprit, si peu que ce soit, aux approches³³¹ logiques tirées des Oracles de la Sainte Ecriture. Au contraire, tu accuses le Maître universel, tu calomnies le généreux Paul, tu attaques les saints Conciles Oecuméniques, tu diffames les Pères, tu bannis de ta pensée tes propres patriarches, vrais Pères des autres Pères, tu les envoies se faire pendre et, enfin, tu fais la sourde oreille aux spéculations de la raison. Bref, tu as englouti d'avance tout ce qui aurait pu guérir ta passion pour cette doctrine dangereuse et préconçue³³². Laissons plutôt David, le mélode et

331. Passage intéressant pour définir la méthode de saint Photios. Approche, en grec : *ephodos*. Les raisonnements des hérétiques partent d'*a priori* non scripturaux.

332. Saint Photios appelle ici le *Filioque* une *prolepsis* : doctrine ou préjugé sans fondement, posé au préalable. Le *Filioque* a été dogmatisé après-coup.

l'ancêtre de Dieu, te crier ces mots : «Comprenez donc, stupides de ce peuple ; insensés, quand serez-vous sages ?³³³», de peur que l'ennemi du genre humain ne te ravisse et te capture dans ses redoutables filets «semblable au lion qui déchire et rugit sans que personne vienne au secours³³⁴».

96. Voilà donc, ô le plus vénérable des hommes et le plus fervent des amoureux de la science, ces ébauches que tu souhaitais recevoir de moi. Si le Seigneur m'accorde quelque jour la fin de la captivité de mes livres et de mes secrétaires³³⁵, je te ferai tenir, sous peu de temps, avec l'aide du Tout Saint Esprit, qui nous commande et nous inspire, les citations utilisées par ces nouveaux pneumatomaques ou, pour mieux dire, ces fous déchaînés contre toute la Divinité plus-que-bonne aux Trois Hypostases : leurs ratiocinations aberrantes ont faussé absolument toutes les notions sur Dieu. Tu verras aussi les réfutations qu'on leur oppose, tirées des citations mêmes qu'ils invoquent, ainsi que la malice et les artifices de leur commentaire ; enfin, et surtout, tu auras les témoignages irréfragables de nos bienheureux Pères théophores, qui couvrent de honte ces apostats et dénoncent leur doctrine étrangère à la piété.



333. Ps. 93, 8.

334. Ps. 21, 14; 49, 22; 7, 3 ; 1 Pi 5, 8.

335. Un manuscrit donne encore : Si le Seigneur nous accorde quelque jour la santé et un prompt rétablissement et le retour de nos scribes...

NOTES COMPLEMENTAIRES

Nous empruntons à Zernikaw l'essentiel des notes suivantes.

A. «Il prendra du Mien» : l'interprétation des Pères.

1) Dans saint Jean, le Seigneur déclare : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien, et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera» (Jn 16, 12-15).

Tous les théoriciens du *Filioque* ont fait fond sur ce passage, en raisonnant ainsi : l'Esprit reçoit, dit le Christ, «du mien», c'est-à-dire, «de ce qui est à moi», autrement dit, l'Esprit reçoit du Fils. Que reçoit-il ? Ne pouvant rien perdre ni recevoir dans le temps, puisque Dieu est parfait, l'Esprit ne peut rien recevoir d'une autre personne divine, sinon son existence, de toute éternité. Donc «l'Esprit reçoit du Fils» équivaut à «l'Esprit procède du Fils».

Saint Photios s'inscrit en faux contre une telle interprétation dans la *Lettre au Métropolite d'Aquilée*, 14-15 (p.106-108 de notre édition) et revient plus à fond sur le sujet dans la *Mystagogie*.

Toute la question est : quelle interprétation l'Eglise, par la voix de ses interprètes autorisés que sont les Pères de l'Eglise, a-t-elle donnée de ce passage ?

2) Il faut noter premièrement que, bien avant les filioquistes modernes, les ariens prenaient ces mots dans le même sens qu'eux pour objecter aux orthodoxes que si l'Esprit reçoit du Fils, Il est le fils du Fils et le petit-fils du Père. Voir saint Athanase, *Deuxième Epître à Sérapion*, qui rejette cette signification.

3) Le texte de l'Evangile, dans sa lettre, n'autorise pas la conclusion filioquiste. Le Seigneur dit, en effet, «Le Saint Esprit recevra du mien» et non pas «de moi» (grec : *ek toû emoi*, et non *ex emoi*). Si l'on entend, comme saint Photios, ces mots comme désignant celui qui est dans le Fils, c'est-à-dire le Père, la phrase n'offre plus de difficulté, puisque le Saint Esprit reçoit du Père et procède du Père. En ce sens, le terme de «recevoir» peut être pris comme à peu près synonyme de procède. «Le Fils dit, écrit Zacharie de Chrysopole, 'le Saint Esprit recevra du mien' parce que le Saint Esprit reçoit du Père, de qui le Fils reçoit. Le Saint Esprit reçoit par la procession, le Fils par la naissance... J'ai dit cela, parce que l'Esprit tient Sa procession de Celui-là même de qui je suis né, afin que l'Esprit ne soit pas estimé inférieur à moi ou né de moi, comme je le suis du Père» (*Commentaire de l'Evangile de Jean sur les mots Il recevra du Mien*).

Si l'on comprend «du mien» au sens neutre, «de ce qui est à moi», le raisonnement du Sauveur se reconstitue ainsi : «Tout ce qu'a le Père est à moi. Le Saint Esprit reçoit du Père. C'est pourquoi j'ai dit qu'Il recevrait de ce qui est à

moi». La seule chose qu'on puisse tirer à coup sûr de ce texte est la proposition que nous avons soulignée : le Saint Esprit reçoit du Père, ou encore : le Saint Esprit reçoit du Fils parce qu'Il reçoit du Père. Ce qui n'a rien à voir avec ce que les filioquistes veulent inférer : «le Saint Esprit procède du Fils», et c'est pourquoi saint Photios dit que le texte seul de l'Écriture les réfute.

4) Les Pères de l'Église donnent encore d'autres interprétations, différentes mais non divergentes, de ce texte. Aucune d'elles ne favorise le *filioque*. Passons-les rapidement en revue.

a. Plusieurs ont vu dans les mots «du Mien» une allusion au Père, mais sans affirmer que le terme de «recevoir» soit un équivalent de «être produit». Pour ces Pères, ce que l'Esprit recevra du Père, c'est la science qu'Il communiquera. Il la possède, certes, de toute éternité, mais il est dit qu'Il la recevra parce qu'Il la communique dans le temps.

Ainsi, dans son premier *Dialogue contre les Macédoniens*, saint Athanase écrit : «Tout comme le Fils, ayant tout par nature en tant que Fils, dit néanmoins : 'Je ne fais rien de moi-même', afin de rapporter au Père l'origine de tout ce qui est bon ; de même, écoute-Le parler de l'Esprit et, quoique l'Esprit possède naturellement toutes choses en tant qu'Esprit de Dieu, référer à la Cause en disant : 'Il ne parlera pas de Lui-même, mais tout ce qu'Il aura entendu, Il le dira et vous annoncera les choses à venir'. Et encore : 'Il recevra du Mien', à savoir du Père. En effet Il ajoute : 'Tout ce qu'a le Père est à moi, c'est pourquoi j'ai dit qu'Il recevrait du Mien et vous l'annoncerait'. Il dit que l'Esprit reçoit, non pour le dire ignorant, mais parce qu'Il rapporte la grâce et l'énergie de l'Esprit à la Cause». On trouve cette interprétation, entre autres, chez saint Jean Chrysostome (*Homélie 77 sur l'Évangile de Jean*), saint Cyrille d'Alexandrie (*Dialogues sur la Trinité*, livre 6), etc.

b. Un grand nombre de Pères ont compris : «l'Esprit reçoit du mien» comme signifiant que l'Esprit reçoit de ce qui est au Fils, donc du Fils. Toutefois, ils n'admettent pas le présupposé des filioquistes, selon lequel le Saint Esprit ne peut recevoir que de toute éternité. Pour ces Pères, ce que le Saint Esprit reçoit du Fils, ce n'est pas son existence hypostatique éternelle, mais «tout ce qu'il vous annoncera», autrement dit sa doctrine. Il est remarquable de constater que les Pères ont réfuté par avance l'idée que les Latins mettent dans le mot «recevoir» en soulignant que ce terme n'a pas, dans le passage considéré, le sens absolu qu'ils lui prêtent, mais un sens purement «économique».

Saint Jean Chrysostome est explicite sur ce point : «Il recevra de ce qui est à moi» signifie : ce que moi je sais et connais. Car ma science et celle de l'Esprit ne font qu'un. Il recevra de moi veut dire : 'Sur aucun point il ne sera en désaccord avec moi'... Ce qu'Il dit : 'Il recevra de ce qui est à moi' signifie soit 'de la grâce venue dans ma chair', soit 'de la connaissance que j'ai' ; non que l'Esprit ait besoin de quoi que ce soit ou qu'Il apprenne d'un autre, mais parce que leur connaissance est une et la même. Et pourquoi [le Sauveur] ne s'est-Il pas exprimé autrement ? Parce que les disciples n'avaient pas encore entendu parler de l'Esprit. Voilà pourquoi le Seigneur ne cherche qu'une chose : que l'Esprit soit cru et reçu d'eux et qu'ils ne se scandalisent point. En effet, comme Il leur avait dit : 'Vous n'avez qu'un maître, le Christ', de peur qu'ils ne pensent faire outrage au Christ en suivant l'Esprit, le Seigneur dit : 'Ma doctrine et la sienne ne font qu'un ; ce que j'allais

enseigner, Lui vous le dira. Ne croyez pas son enseignement différent du mien : ce sont-là mes dogmes, et ils accroissent ma gloire» (*Homélie 77 sur Jean*). De même saint Ambroise : «Il est écrit : 'Il me glorifiera, parce qu'Il recevra du mien, et vous l'annoncera'. Ce qui s'applique, semble-t-il, davantage au don de l'économie (*de munere dispensationis*) qu'au droit de la puissance divine (*potestatis divinae jure*)» (*Traité du Saint Esprit*, livre III, 18).

Donc il ne s'agit pas dans ce passage de ce que l'Esprit reçoit de toute éternité en tant qu'Il est Dieu, mais de ce qu'Il reçoit dans le temps, dans l'économie du salut, en tant qu'Il est envoyé par le Père et le Fils dans le monde. Saint Cyrille de Jérusalem explique la même doctrine au moyen d'une comparaison remarquable : «Il ne parlera pas par Lui-même, mais tout ce qu'Il aura entendu, Il le dira, parce qu'Il recevra de ce qui est à moi'. Eh bien, c'est comme si le miel venait à parler de sa qualité naturelle, qui est en lui, et disait : 'Par elle-même, elle ne communiquera rien au goût de ceux qui me mangeront, mais elle recevra de moi : en effet, la qualité des substances passe naturellement, pour ainsi dire, dans les choses qui en émanent sans s'en séparer, comme, nous venons de le dire, la douceur émane du miel, la chaleur du feu et la fraîcheur de l'eau».

Pour saint Jean Chrysostome, dans son *Homélie sur l'Adoration du Saint Esprit*, le Saint Esprit reçoit du Fils les charismes qu'Il communique. Dans le Fils incarné, en effet, habitent tous les charismes, parce que le Saint Esprit est venu tout entier sur le Christ et L'a rempli de toute la plénitude de la divinité : et c'est de cette plénitude qu'Il prendra pour donner aux hommes des charismes particuliers : «Et de sa plénitude nous avons tous reçu» (Jn. 1,16).

Voir, dans le même sens, Saint Cyrille d'Alexandrie, *Commentaire sur l'évangile de Jean*, 11,1 et 2 et *Dialogue 6* sur la Trinité ; Didyme d'Alexandrie, *Traité du Saint Esprit*, livre 2 (cité par saint Jérôme).

Donc, il ne s'agit nullement de la réception éternelle, par le Saint Esprit, de Son essence, mais de la réception, dans le temps et dans l'économie du salut, de la doctrine et de la sagesse que l'Esprit répand sur les Apôtres. En ce sens, on peut dire que «tout ce que l'Esprit a, Il le tient du Verbe» (saint Athanase, *Discours contre les Ariens*, livre 4), comme le Fils dit qu'Il ne parle pas de Lui-même, mais répète tout ce qu'Il a entendu dire au Père. Toujours dans ce sens, le Fils a Lui-même reçu du Saint Esprit ce qu'Il devait annoncer au monde dans Son Incarnation ; aussi Eusèbe d'Emèse écrit-il : «Le Fils Lui aussi, quand Il prêchait, recevait du sien et de ce qui est au Père et à l'Esprit : car une est la sagesse et la vérité de tous les trois. C'est pourquoi Il disait Lui-même : 'Ma doctrine n'est pas de moi'».

c. L'emploi du futur «l'Esprit recevra du mien» prouve encore qu'il ne s'agit pas de la procession éternelle du Saint Esprit. Ce que le Saint Esprit reçoit du Fils, c'est la sagesse et la vérité qu'Il communique ; et le fait qu'Il les reçoit du Fils ne veut pas dire que le Fils est cause du Saint Esprit, mais que le Fils et l'Esprit sont consubstantiels. En effet, les Personnes divines ont une seule nature, une seule sagesse, et toutes les opérations leur sont communes. Quand le Saint Esprit nous annonce quelque chose, Il le reçoit du Fils, puisqu'Il n'agit qu'avec la coopération du Fils. De même le Fils n'agit pas sans le Père et l'Esprit, ni le Père sans le Fils et l'Esprit. C'est pourquoi la parole «Il recevra de ce qui est à moi» est prise par beaucoup de Pères comme une preuve de l'unité d'essence, de science et de sagesse,

de l'Esprit et du Fils, bref, comme exprimant, sous une forme accessible à l'homme, celle du don réciproque de la science, la consubstantialité des Personnes divines. Saint Epiphane est clair sur ce point : «Le Fils Unique Lui-même dit : 'L'Esprit du Père, qui procède du Père, et qui recevra du mien', afin qu'on ne croie pas l'Esprit étranger au Père et au Fils, mais de la même essence, de la même divinité» (*Ancorat*, 8) et «Ils osent dire que le Saint Esprit a été créé par le Fils, alors qu'il est incréé, procédant du Père et recevant du Fils» (*Contre les Hérésies*, 69, voir aussi 71). Ce sont de tels passages que les Latins ont cité, notamment au Concile de Florence, à l'appui de la thèse de la double procession ; mais ils ne montrent que la consubstantialité, comme le rend encore clair ce texte d'Anastase le Sinaïte : «L'Esprit Saint est appelé Esprit de vérité ; or Il procède du Père. Il reçoit tout ce qui est au Fils, lequel a tout ce qu'a le Père, pour démontrer et rendre manifeste qu'il y a une seule substance de Celui qui reçoit, de Celui dont Il reçoit, et de Celui dont Il procède par nature. Car Il ne procède pas de quelqu'un qui serait d'une autre substance, ni ne reçoit rien d'un non-consubstantiel. Or si Celui dont Il procède et Celui de qui Il reçoit sont chacun de la même essence que Lui, ils seront aussi tous deux nécessairement consubstantiels» (*Des dogmes de foi*, livre 1).

Pour résumer : aucun Père de l'Eglise n'a fait de l'expression «Il recevra du mien» la preuve d'une causalité qui s'exercerait du Fils sur l'Esprit. Ils y ont vu l'expression de la mission du Saint Esprit et la preuve de la procession de l'Esprit hors du Père ou celle de la consubstantialité des Personnes divines. Certains ont explicitement exclu du terme de *recevoir* l'idée d'une production substantielle par le Fils.

B. «L'Esprit du Fils» (Zernikaw p. 598-619)

Utilisée par les ariens dans les mêmes conditions que la précédente, cette formule est apparu aux Franks comme la preuve même du *Filioque*. D'une part, «Esprit (*Spiritus*) du Fils» semble vouloir dire : «Spiré par le Fils» (*Spiratus*) ; ensuite, on dit bien «Esprit du Père» parce que l'Esprit procède du Père, donc «Esprit du Fils» doit avoir le même sens, sinon nous sommes en pleine équivoque.

1. Nous avons vu saint Photios répondre à l'argument de l'équivoque, en montrant que «Esprit du Fils» et «Esprit du Père» ont précisément le même sens : la consubstantialité de l'Esprit au Père d'une part, au Fils de l'autre, exprimée par le tour «Esprit du». Quant à la cause de cette consubstantialité, elle n'est pas contenue dans ces mots ; c'est la procession hors du Père qui est responsable de la consubstantialité de l'Esprit avec le Père comme avec le Fils.

2. Il est impossible de dire que *spiritus* = *spiratus*, puisque l'Ecriture donne aussi le nom d'Esprit au Père et au Fils (cf. Jn 3,24, Cyrille d'Alexandrie, *De Trinitate*, Dial. 7, Ambroise, *De Symbolo*, 1, etc cités par Zernikaw, p. 601-602). On ne pouvait dire réciproquement ni *Fils de l'Esprit*, ni *Père de l'Esprit*, pour exprimer la consubstantialité, parce Fils et Père sont des termes relatifs et qu'on aurait eu l'air de dire que le Fils est fils de l'Esprit ou le Père père de l'Esprit. Cf saint Marc

3. Enfin, les Pères ont confessé unanimement et explicitement que l'Esprit Saint est l'Esprit du Fils et qu'il ne procède pas du Fils, que ce sont deux choses différentes. Laissons la parole à Marc d'Ephèse : «Les Latins pensent trouver un grand appui à leur thèse dans l'expression *l'Esprit du Fils* qui s'applique à l'Esprit Saint. J'y ajouterai pour ma part les expressions *propre au Fils* et *non étranger au Fils* et autres similaires. Prouvent-elles, pour autant, que l'Esprit procède du Fils ? Non, ce sens leur est dénié (a) par Théodoret d'abord, qui y voit un blasphème impie [NB : saint Marc utilise ici le témoignage d'un nestorien, parce qu'en cela il était orthodoxe et approuvé par saint Cyrille] (b) puis par le très divin Cyrille en personne, qui la rejette en ces termes : 'Nous n'acceptons pas qu'on ébranle si peu que ce soit la foi définie par les Pères, c'est-à-dire le credo, et nous n'autorisons personne, non pas nous-mêmes, à y changer fût-ce un mot. Car ce n'est pas eux qui ont parlé, mais le Saint Esprit qui d'une part procède du Père, d'autre part n'est pas étranger au Fils sous le rapport de l'essence (*kata ton tês ousias logon*)' Tu vois pourquoi l'Esprit est dit *Esprit du Fils, propre au Fils et non-étranger au Fils* ? C'est, dit Cyrille, sous le rapport de l'essence, autrement dit, comme substantiel à Lui. (c) Basile le Grand déclare dans les *Amphilochia*, chap. 18 : 'L'Esprit est dit Esprit du Christ en tant qu'il lui est conjoint par nature'. Qui nous expliquera mieux que ces divins docteurs les paroles prononcées par les Apôtres ou par eux-mêmes ?» (Chapitres Sylogistiques, 7, *Concilium Florentinum Documenta et Scriptores*, ed. J.Gill., ser.A, vol.10, fasc.2, Roma, 1977, p.70).

C. Les Pères latinophones sont-ils filioquistes ? (Zernikaw, p.269-272 et 318-323)

Saint Photios, privé de ses livres, ne répond que dialectiquement dans la *Mystagogie* à l'argument fondé sur l'autorité des Pères latins, essentiellement Ambroise, Jérôme et Augustin, tous trois cités nommément. Augustin, nous l'avons vu dans l'Introduction, fut l'initiateur du *Filioque* et l'on peut considérer la *Mystagogie* tout entière comme une réponse à Augustin et une réfutation de sa doctrine. Qu'en est-il des autres ?

1. En ce qui concerne saint Ambroise, nous nous permettons de renvoyer au *Dossier H Augustin*, Lausanne, 1988, p.233-234. Saint Ambroise n'a aucun passage qui favorise si peu que ce soit le *Filioque* des Franks : très souvent, quand il évoque la procession hors du Père, il ajoute une formule qui marque le rapport du Saint Esprit au Fils, et cette formule contraste toujours avec la précédente. Exemples : dans le *Commentaire sur Luc* : «L'Esprit est soufflé par le Christ pour que l'on croie qu'il est l'Esprit du Christ (*Spiritus Christi*) et l'Esprit sortant de Dieu (*de Deo Spiritum*). Car Dieu seul remet les péchés». *Traité du Symbole*, 11 : «Il procède du Père et possède en commun avec le Père et le Fils même déité, même opération, même substance». «Le Fils dit : *l'Esprit de vérité qui procède du Père* pour montrer l'origine, et que j'enverrai pour montrer la communauté et la connaturalité».

Il a donc fallu que Haugh, dans son ouvrage par ailleurs digne d'éloge, se laissât abuser par les raisonnements des hérétiques, pour écrire : «...it is quite possible that

Ambrose, in fact, would have supported a *Filioque* position» (*op. cit.*, p. 196). Le texte visé étant *De Spiritu Sancto*, I, 15, 152-154 (PL 16, 739), «one text which certainly implies the procession of the Spirit from the Father and the Son». En fait, dans le texte en question, saint Ambroise dit que le Père est source de Vie et donc du Saint Esprit, et de même le Fils. Comme il ajoute en toutes lettres : «Qu'on voie dans cette source le Père ou le Fils,... elle est source...de la grâce divine, c'est-à-dire du Saint Esprit, qui est l'eau vive» et que le Saint Esprit est aussi cette source de Vie, il est clair qu'il veut parler, non de la procession éternelle de la *personne* du Saint Esprit, mais de la *manifestation* et communication de Sa grâce (*loc.cit.* I,16, 160, PL 16, col. 740-741).

2. Haugh a une excuse : les falsifications de toute espèce qui ont tordu le sens, et même le texte des auteurs romains latinophones pour leur faire dire ce qu'ils n'avaient jamais voulu dire. Citons deux cas, l'un chez Ambroise, l'autre chez Jérôme.

Le célèbre jésuite Pétau tire du *De Symbolo* de saint Ambroise, chap.4, cette phrase : «Quant à l'Esprit Saint, qui procède de l'un et de l'autre, Lui non plus n'a pas commencé», phrase qu'il suffit de replacer dans son contexte pour voir que les mots de *l'un et de l'autre* sont interpolés : «L'Esprit Saint qui procède de *l'un et de l'autre* n'a pas Lui non plus commencé : parce que Sa procession est sans séparation et issue de Celui qui n'a pas commencé -car le Père n'a pas commencé et, parce qu'Il n'a pas commencé, l'Esprit non plus n'a pas commencé, pour la raison aussi que l'Esprit est en Lui et à Lui». Ambroise parle au singulier et nomme explicitement le Père. Le début de la phrase était donc : «L'Esprit Saint qui procède du Père n'a pas Lui non plus commencé, parce que sa procession est sans séparation et issue de Celui qui n'a pas commencé...»

Un exemple quasiment contemporain de saint Photios est celui du texte que les députés de Charlemagne auprès du Pape Léon citèrent comme étant extrait d'une *Exposition du Symbole* écrite par Jérôme. Or trois anciens écrivains, Pierre Abélard, Pierre Damien et Pierre Lombard citent cette *Exposition*, non seulement sans *Filioque*, mais en se demandant précisément pourquoi saint Jérôme n'associe pas le Fils au Père dans la procession. Leurs manuscrits dataient !

3. Quel est l'enseignement de saint Jérôme sur la procession ? Citons trois textes.

(a) *Commentaire sur Isaïe*, 16, sur Is. 57 : *L'Esprit sort de moi*. «Certains l'entendent du Saint Esprit, qui au commencement était porté sur les eaux et vivifiait tout, qui sort du Père et est envoyé par le Fils en vertu de leur connaturalité (*societatem naturae*)». Pour tous les partisans du *Filioque*, la cause de l'envoi, c'est la procession : mais Jérôme précise que c'est la consubstantialité.

(b) *Exposition du Symbole à Cyrille* : «Et en l'Esprit Saint qui procède au sens propre du Père (*qui de Patre procedit proprie*), et est vrai Dieu, comme le Fils ; «...l'Esprit Saint est vrai Dieu et au sens propre venant-du Père et toujours avec le Père et le Fils», «Le Fils procède du Père et l'Esprit Saint procède au sens propre et véritablement du Père».

(c) *Explication du Symbole à Damase* : «Nous croyons en l'Esprit Saint vrai Dieu, procédant du Père, égal en tout au Père et au Fils, en volonté, en puissance, en éternité, en substance».

Conclusion : les théologiens franks s'appuyaient sur des textes controvérsés pour prouver le filioquisme de saint Jérôme. Ce dernier, chaque fois qu'il parle de la procession au sens propre (*propre*) la rapporte au Père, tout en indiquant souvent en même temps le rapport du Fils à l'Esprit, qui n'est jamais un rapport de procession. Enfin, le fait qu'il dise sans cesse *procedit proprie* prouve que les Romains, conscients de la latitude du sens du mot *procedere*, étaient dès cette époque amenés à le préciser quand ils voulaient parler de la procession hypostatique.

D. Saint Grégoire a-t-il été falsifié ?

Nous avons vu saint Photios, au chapitre 84 de sa *Mystagogie*, se référer aux *Dialogues* (II, 4), de saint Grégoire le Grand, plus exactement à la version grecque qu'en avait donnée le pape Zacharie. Voici ce que dit ce texte grec, donné par Migne (PG 102, col. 369-372, notes 21 à 26) : Après avoir dit que ceux dont l'intellect (*noûs, mens*) est solidement fixé en Dieu savent, puisqu'ils se trouvent dans la dignité de la foi, que là même où leurs corps entiers ne reposent pas, les saints n'ont pas néanmoins perdu la faculté d'entendre les prières, saint Grégoire ajoute : «C'est pourquoi aussi la Vérité elle-même, Notre Seigneur Jésus Christ, afin d'augmenter la foi de Ses disciples, dit : *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous*. Il est bien clair que l'Esprit Paraclet procède du Père et demeure dans le Fils. Pourquoi le Fils dit-il donc qu'Il va s'en aller pour que vienne Celui qui n'a jamais été séparé de Lui ? Les disciples, voyant (*horôntes*) le Seigneur dans la chair, considéraient le voir (*theoreîn*) toujours de leurs yeux charnels. C'est donc à juste titre qu'ils s'entendent dire : *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas*, c'est-à-dire : si je ne fais disparaître mon corps, je ne montre pas ce qu'est l'amoureux désir de l'Esprit, et si vous ne cessez pas de me voir (*theoreîn*) charnellement, vous n'apprendrez jamais à m'aimer spirituellement».

Or, le texte latin de saint Grégoire donne, au lieu de *l'Esprit procède du Père et demeure dans le Fils*, la formule : *l'Esprit Paraclet procède toujours du Père et du Fils* (*Cum enim constet quia Paraclitus Spiritus ex Patre semper procedat et Filio, cur se Filius recessurum dicit, ut ille veniat, qui a Filio numquam recedit ?*). Voir le texte latin dans la collection Sources Chrétiennes : Grégoire le Grand, *Dialogues II*, Paris, 1979, p. 249.

Ici, Grecs et Latins s'accusent mutuellement de faux.

1. Migne note : «La vérité du texte latin est attestée par l'unanimité des exemplaires». Il ajoute que saint Grégoire confesse ailleurs le *Filioque*, qu'Enée de Paris l'a utilisé et cite Jean le Diacre, auteur d'une *Vie du Bienheureux Grégoire* dédiée à Jean VIII (livre 4, c.75) : «Ces livres (les dialogues) furent traduits environ cent soixante quinze ans après, du temps de l'empereur Constantin, par Zacharie, évêque de la Sainte Eglise de Rome, très savant en grec et en latin, qui le fit ainsi connaître aux Eglises d'Orient ; quoique la perversité artificieuse des Grecs ait pris sur elle d'enlever, en l'effaçant, le nom du Fils là où il est question de l'Esprit Saint

qui procède du Père». Certains, dit Migne, ont attribué cette falsification à Photios, mais elle est sûrement antérieure.

2. Pour Zernikaw, au contraire, la thèse d'une falsification latine ne fait guère de doute. Orthodoxe, il lave les orthodoxes de l'accusation de faux.

a) Il remarque tout d'abord que les Latins n'ont d'autre preuve à fournir de la forgerie qu'ils imputent aux Grecs, que la seule différence des deux textes. Hypothèse pour hypothèse, on peut penser que ce sont des Franco-Latins qui ont falsifié le latin de Grégoire.

b) Dans la vie de saint Grégoire le Grand écrite par Jean le Diacre, en revanche, il est infiniment probable que la phrase incriminant les Grecs soit elle-même une interpolation. Des arguments de Zernikaw, nous retiendrons :

- Cette vie est dédiée à Jean VIII, dont les sentiments anti-filioquistes et pro-Photios sont assez connus. Est-il vraisemblable que l'auteur ait combattu à tel point la procession du Saint Esprit hors du Père seul ? Ne peut-on penser que des Latins, voyant que la version de Zacharie les convainquait d'avoir falsifié Grégoire, auront ajouté ce passage ?

- Les Latins ne peuvent dire quand et par qui la falsification aurait été commise. Jean le Diacre, contemporain de saint Photios, n'en parle pas comme d'une chose récente. Or qui a pu, entre Zacharie et Jean le diacre, corrompre le texte, puisque si nous nous plaçons dans l'hypothèse des Latins, il n'y avait pas d'anti-filioquiste dans cette période ?

3. Solution proposée.

Il est possible de dépassionner quelque peu le débat. Nous croyons que personne n'a corrompu de texte, et que Zacharie a été fidèle à son auteur.

a) Un fait remarquable, c'est l'unanimité des manuscrits grecs d'un côté, latins de l'autre. Elle incline à penser que les originaux comportaient la différence entre les deux expressions : *procéder* en latin, *demeurer* en grec. Comment l'une traduit-elle l'autre ?

b) Avant l'invasion franque, les Romains d'Occident se servaient de la formule «le saint Esprit procède du Père et du Fils» dans la fidélité aux anciens docteurs de l'Eglise et à la foi orthodoxe. Le vocabulaire théologique n'était pas fixé : le verbe *procedere* tantôt traduisait *ekporeuesthai* - le terme technique grec pour dire la procession du Saint Esprit hors du Père- et tantôt s'employait encore pour signifier la communication du Saint Esprit par le Père et le Fils, le fait que le Fils fasse resplendir l'Esprit. Ce *Filioque* des Romains était orthodoxe, comme le reconnut saint Maxime le Confesseur dans sa célèbre lettre à Marin, où il explique que les

gens de Rome savent que le Fils sort du Père «par génération» et le Saint Esprit «par procession», mais emploient l'expression «procède du Père et du Fils» pour signifier la manifestation du Saint Esprit dans l'économie de notre salut, et la commune essence des Personnes.

c) Les Franks n'ont pas confondu leur *Filioque* avec celui des Romains. Dès le Concile de Gentilly (867), les choses étaient claires : le chroniqueur Adon de Vienne nous a gardé, dans toute sa précision, l'ordre du jour. Il s'agissait de savoir «Si le Saint Esprit procède du Fils *de même que* du Père» (*utrum Spiritus Sanctus sicut procedit a Patre, ita procedat a Filio*). Voir Zernikaw, I, Tract.3, p. 298 et C. Lampryllos, *op. cit.*, p. 71-72. Tout tient dans le *de même que*. Et c'est pourquoi, au Concile de Florence, quand les Grecs présentèrent la lettre à Marin, les occidentaux en refusèrent les termes.

d) Saint Grégoire le Grand emploie d'autant plus volontiers la formule qu'il peut ici jouer sur *procedere* et *recedere* : le Saint Esprit *procède* mais ne se retire jamais du Fils. N'oublions pas ce qu'il veut prouver : présence identique de la grâce de l'Esprit dans le corps entier et dans les fragments de reliques, voire partout où le saint est invoqué ; manifestation plus éclatante de cette même grâce là où il y a moins matière à croire. Toujours présent avec le Fils, le Saint Esprit se manifestera davantage du fait du désir spirituel des disciples. Saint Grégoire ne parle pas de la *personne* du Saint Esprit, ni de sa procession éternelle hors du Père qui est son mode d'existence ; mais de Sa *présence* permanente dans le Fils, prouvée par le fait qu'Il coule, en tant qu'Energie, en permanence du Père et du Fils.

La formule de saint Grégoire correspond donc à celle de saint Jean Damascène «procède du Père par le Fils». Elle distingue et unit le plan de l'économie et celui de la théologie. Que Grégoire marque cette distinction, paraît clairement ressortir de certaines formules, comme lorsqu'il dit qu'aucun homme n'a eu en même temps toutes les énergies (*operationes*) du Saint Esprit, sinon le seul médiateur entre Dieu et les hommes, *auquel est le même Esprit qui procède du Père avant les siècles (cujus est idem Spiritus qui de Patre ante secula procedit)* (*Morales sur Job*, 29, 16, Zernikaw, I, Tract. 4, p. 357). Le *ante secula*, qui rappelle la formule du credo concernant le Fils, correspond au *proprie* de saint Jérôme : ici, saint Grégoire distingue la procession éternelle, hypostatique, de l'appartenance mutuelle des Personnes divines.

e) Zacharie, écrivant cent soixante quinze ans après saint Grégoire pour un public bon théologien, dans une langue où le terme *procéder* avait son sens technique de procession personnelle, ne pouvait, sans non-sens, traduire *procedere* par *ekporeuesthai*. Il a donc remplacé la tournure latine par une formule équivalente : le Saint Esprit, dit saint Jean Chrysostome dans son *Homélie sur le Saint Esprit*, auquel participent partiellement les saints, est venu tout entier dans le Christ, d'où il se distribue.

4. Conclusion

«Le Saint Esprit vient du Fils, le Fils le donne, Le fait resplendir ; le Fils est source de la présence du Saint Esprit», disaient les Romains.

«Le Saint Esprit vient du Fils, disent les Franks, donc le Fils est source de sa divinité, source de son hypostase». Interprétation qui provoque la rupture avec les Romains d'Orient et d'Occident.

Saint Photios était fondé à s'appuyer sur un texte qui exprime la doctrine commune de l'Orient et de l'Occident cent soixante quinze ans après saint Grégoire le Grand, quand les deux parties de l'Empire parlaient encore un seul langage de la foi, avec des vocables différents.



NOUVEAUTES

COLLECTION "HISTOIRE ET DOGME DE L'EGLISE"

- | | |
|---|-------|
| 1. Lettre à Soloviev (La Russie et son Eglise)
R.P. Wladimir Guettée. | 60 F. |
| 2. Lettre sur l'Unité de l'Eglise
Nouveau-Martyr Hilarion Troïtsky. | 50 F. |
| 3. Encycliques des Patriarches Orthodoxes
de 1848 et 1895. | 40 F. |
| 4. Protestations Orthodoxes
à la suite de la visite du Patriarche
de Constantinople au Pape en Déc. 1987. | 30 F. |
| 5. Témoignage du Diacre Vladimir Roussac
sur l'Eglise Soviétique.
André Miller. | 30 F. |
| 6. Oeuvres Trinitaires I
Saint Photios. | 50 F. |
| 7. La Doctrine
des Néo-orthodoxes sur l'Amour
Père Patric. | 50 F. |
| 8. La Mystagogie du Saint Esprit
(Oeuvres Trinitaires II)
Saint Photios. | 60 F. |

BON de COMMANDE

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

Je désire recevoir les titres cochés ci-dessus
Adresser commande et règlement par chèque ou mandat à :

Fraternité Orthodoxe St GREGOIRE PALAMAS
30, boulevard de Sébastopol 75004 PARIS
CCP : 24 342 18 V PARIS

VIENT DE PARAITRE
Collection La Lumière du Thabor
aux Editions L'Age d'Homme

Wladimir Guettée

DE LA PAPAUTE

J'étudiai la Papauté non dans les livres de ses adversaires, mais dans ceux de ses défenseurs, les Bellarmin, les Zaccharia et tant d'autres. Comme ils prétendent que la papauté a pour fondement la tradition catholique, je contrôlai tous les textes des Pères et des Conciles qu'ils ont cités. Je trouvai que tous les textes cités par eux étaient faux, tronqués, détournés de leur vrai sens. Je dus en conclure que la papauté n'était qu'une institution fondée sur le mensonge.

Ainsi, dans ses *Souvenirs*, Guettée résume-t-il son oeuvre et sa vie, celle d'un prêtre catholique, d'un savant historien gallican conduit par ses recherches sur l'Eglise de France à une critique méthodique de l'institution et des dogmes de la papauté.

De la Papauté est un choix des meilleurs textes de Guettée, ceux qui influencèrent le grand historien Döllinger, inspirèrent le vieux-catholicisme suisse, renouvelèrent l'étude de l'Histoire de l'Eglise et qui sont l'une des sources probables de la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevsky. L'ouvrage est pourvu d'une introduction historique et critique de Patric Ranson.

328 pages ; prix : 180 F.

Je désire recevoir ... exemplaires de *De la Papauté*

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Ci-joint règlement par chèque à :
Fraternité Orthodoxe Saint-Grégoire-Palamas
30, boulevard de Sébastopol 75004 PARIS

La *Mystagogie du Saint Esprit* est le livre fondamental de la théologie trinitaire de saint Photios, où il réfute la méthode des théologiens de Charlemagne, laquelle a donné naissance aux *Sommes* rationnelles du Moyen Age. A partir du thème de la procession du Saint Esprit, c'est l'opposition entre la scolastique et la tradition patristique qui se trouve ici en germe.

C'est la première fois que cet ouvrage est traduit en français, dans son intégralité. Unanimentement reconnu par les historiens comme la source essentielle pour comprendre les origines du «schisme» religieux de 1054 entre l'Orient et l'Occident, il apportera au lecteur la base théologique nécessaire à la compréhension de l'Histoire.

Nous ne sommes pas sans savoir, écrivait le grand théologien serbe contemporain le Père Justin Popovitch, que saint Photios a été «un signe de contradiction» durant sa vie comme après sa mort, mais la vérité historique mise à nue et vidée de toute querelle suffira bien à montrer sa stature spirituelle et son rôle sans égal dans l'Eglise.